ARAGON

Le roman inachevé

Préface d'Étiemble

nrf

Poésie / Gallimard

ARAGON

Le Roman inachevé

PRÉFACE
D'ETIEMBLE

GALLIMARD

« *Je me perds dans les schismes.* »

Aragon.

Pour l'enfant que j'étais, élevé en milieu inculte – cultivateurs plutôt en pays chouan mes grands-parents, mes oncles et mes tantes –, la poésie ne fut jamais les quelques prétendus poèmes que j'appris par cœur à l'école primaire :

LA MORT DU BOUVREUIL

Le fusil d'un chasseur, un coup parti du bois
Viennent de réveiller les remords d'autrefois,

ni même, hélas, « mes » fables de La Fontaine (que je ne saurai aimer naïvement que bien tard, à l'occasion d'un cours aux étudiants de Montpellier). Non, la poésie, ce fut pour moi la chanson, le cantique. Quand M. Bisson, l'instituteur, nous accompagnait à l'harmonium, de quel cœur je célébrais !

J'ai deux grands bœufs dans mon étable
Deux grands bœufs blancs marqués de roux.
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon, en branche de houx.

Oui, à l'école primaire de Mayenne, entre le Père *Froger, directeur, et* Monsieur *Bisson, j'appris je crois beaucoup de l'essentiel : le respect de la grammaire, l'esprit laïc, l'amour du chant.*

Sans le savoir, je sentais que la poésie sort du chant, accompagne la mélodie, et ne s'en sépare point sans périr. C'est pourquoi sans doute mon incroyance naturelle et mon dégoût des offices religieux ne m'empêchaient nullement de me réveiller pour l'heure des cantiques :

O Jé-ésus, doux et humble de cœur
Prenez mon cœur, prenez mon cœur,
Tout près du vô-ôtre.

Aux messes de Noël, j'attendais l'instant de pousser le Minuit, chrétiens.

Blasphémateur, je servis jusqu'à dix-huit ans la messe d'un vieux curé, pour le plaisir, l'office terminé, de préparer l'encensoir et d'y aller de mon Tantum ergo.

C'est pourquoi, aussi, ma peur de mourir à la guerre, les mains coupées par les « sales Boches », ne m'interdisait pas de marcher en cadence, de brailler Fanfan la Tulipe, Sambre et Meuse, de Bara de Viala le sort nous fait envie, Kunsankimpur abreuve nos sillons.

De 1914 à 1920, ces chansons-là furent ma poésie, ces cantiques-là mon sacré. J'en avais une autre, de poésie, laïque, et souvent plus troublante à cause des mots dont elle m'appâtait : amour, tzigane, pâmé. *A la faveur de*

la guerre, et de l'arrivée en 17 des Américains, ma mère vit s'accroître sa clientèle : pour nipper leurs bonnes amies, les pourvoir de chapeaux, de lingerie, ils faisaient queue à la boutique. Ma mère embaucha quelques filles, et ça chantait, ça chantait à l'atelier, du matin au soir ; j'écoulais, j'apprenais tout :

Petits enfants prenez garde aux flots bleus
Qui font semblant de se rire à vos jeux
. . . . . .
L'immensité, les cieux, les monts, la plaine,
L'astre du jour qui répand sa splendeur
. . . . . .
Cœur de lilas, ta beauté fait battre tous les cœurs
. . . . . .
Il est minuit, Montmartre s'illumine
Tous les cafés se vident à grand bruit
Et des viveurs la fête se termine
Dans la taverne ou la boîte de nuit.

Que minuit *fût l'heure solennelle où l'enfant-Dieu descendit jusqu'à nous et celle, quotidienne, où Montmartre s'allume, j'en prenais sans peine mon parti : avec plaisir plutôt. Ma mère m'assurait que mon père, une « voix de rossignol », chantait bien mieux que les filles. Hélas, s'efforçait-elle de l'imiter pour me rappeler que :*

Petit père est dans les nuages
Tout là-haut, là-haut dans les cieux :
Sans doute il a été bien sage
On l'a gardé près du bon Dieu,

ou bien, pour évoquer la dernière chanson qu'à vingt-sept ans il lui chanta, avant de mourir tuberculeux :

Ma colombine bien aimé-é-eu
Je t'écris du petit lit blanc
Où la fièvre me tient tremblant
Suant, grelottant et râlant,

j'éprouvais un malaise, une souffrance : ma pauvre mère chantait on ne peut plus faux. Il ne suffisait donc pas de chanter, encore fallait-il chanter juste.

Lorsqu'en 1927 je débarquai à Paris, petit faucon hagard, je découvris que, tyrannisés par Rimbaud, le Grand Jeu, le surréalisme, les garçons que j'admirais le plus méprisaient le chant, la chanson. Et dire que je ne savais que chanter ! Comme tout le monde, je choisis donc Rimbaud et me stérilisai.

Cela dura jusqu'au jour de 1934 où Charles Hainchelin, qui avait lu, et expédié à Louis Aragon un texte que j'écrivais durant mon *service militaire, me dépêcha vers son ami. Cœur de Lilas à la Closerie des Lilas ; puis rue Campagne-Première, celle de Rimbaud. Aragon m'y lisait* Hourrah l'Oural. *Au* cœur de banquise des

banquiers, *mon cœur de lilas se pétrifia ; la valse des broyeuses de béton me tourna si bien la tête que bientôt j'étais inscrit à l'A.E.A.R., aux Amis du peuple chinois, aux Écrivains pour la défense de la culture.*

De la valse brune à la valse des bétonneuses, quel chemin ! Mais non ! Le chant, toujours lui. Rien que lui.

La poésie ne m'est rien qui ne chante pas. En japonais, un haiku, *ça chante, de tout le jeu subtil des consonnes et des voyelles. J'ai pu le découvrir à Hiroshima, en 1963. La poésie, je le savais, ne me serait jamais ni la logorrhée-diarrhée de l'automatisme, ni les crottes de bique, dures et noires, des autres gens à la mode : les constipés. La poésie, entre-temps, je l'avais retrouvée chez Supervielle, Audiberti.*

Survint Sedan : la défaite, Hitler aux Champs-Élysées, les juifs traqués, bref, le crève-cœur. Ce fut Le Crève-Cœur. *J'aurais dû tout admirer, ou peu s'en faut ; y reconnaître, avec Labarthe, une « chanson magnifique ». Une chanson ; l'essentiel pour moi de la poésie. Certes, j'écrivais alors :*

« On retrouve dans le *Crève-Cœur* cette ingéniosité, cette verve, ces mouvements qui nous emportaient parfois jusqu'à aimer *Hourrah l'Oural* et la valse des broyeuses de béton. Aragon fait ce qu'il veut de sa langue, de son esprit, de sa sensibilité. »

Certes, je louais des réussites. J'admirais Richard II quarante, *une* « assez *belle chanson* », *et* « *plus belle encore* », *étonnante* », « *irrésistible* », *la* Complainte pour l'orgue de la nouvelle barbarie ; *mais je boudais ce que j'appelais un* procédé : *les* « *épouses d'épouvantes* », « *dans Elseneur elle se meurt* », « *un soir de Troie en proie aux bien-aimées* ». Je *félicitais Aragon de revenir à une* « *discipline rythmique* », *de condamner cette fausse liberté* « *dont le nom fut usurpé par le vers libre* », *et d'organiser à son plaisir, au nôtre, des jeux de rimes* « *enjambées* » *ou* « *complexes* », *mais je mitigeais mon éloge, évoquais les grands rhétoriqueurs (à cause en particulier de :*

Ulysse tandis que l'homme erre

. . . . . .

Ce sont toujours les temps d'Homère

ou de « *en rade Io* » *qui rime avec* « *radio* » *et avec* « *dédie O* »*).*

En fait, mes réserves n'étaient pas que de rhétorique : procès de Moscou, réalisme-socialiste, Staline, Jdanov m'avaient imposé de faire sécession. Mais, au lieu de garder le jugement froid, je contaminais de griefs politiques le plaisir presque sans mélange que, ma poétique étant ce qu'elle est, j'aurais dû prendre au Crève-Cœur, *cette chanson. En ce temps-là, beaucoup de ceux mêmes qui l'admiraient détestaient en Louis Aragon le dévouement fanatique que son obéissance* perinde ac cadaver *lui commandait d'exercer contre les intellectuels du Parti, et les autres.*

Et puis, en 1956, ce fut la surprise du Roman inachevé. *Les mêmes dons que dans les chants du* Crève-Cœur ; *un curieux mélange de prose, de vers libre, de vers traditionnels, de vers nouveaux mais versifiés, de strophes ; les plus nobles : la rime tierce de l'Alighieri :*

Je tresserai l'enfer avec le vers du Dante[1]

Je tresserai la soie ancienne des tercets

et les plus joliment canailles dans le poème de huit strophes et demie sur le modèle : a b a a :

Asseyez-vous dans le cresson
Ça sent meilleur que le pétrole
Et pour y poser caleçon
Ça vaut mieux que les hérissons.

Oui, le curieux mélange ! D'entrée, pourtant, la chanson s'impose, une fois de plus :

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré.
D'où sort cette chanson lointaine

De-ci, de-là, elle se propose, et nous dispose à l'étal de grâce. Hé oui, imbéciles, la poésie française avant tout c'est le chant. Elle se moque de l'œil, la poésie française. Laissez donc cette vertu, entre plusieurs autres, aux quatrains chinois de langue classique. Contrairement à ce que prétendit Gœthe, le poème n'est jamais le bien commun des hommes. Il dépend trop exactement des phonèmes, des mots, des jeux subtils de mots et de phonèmes ; canadien, belge, luxembourgeois, libanais, mauricien, suisse, peu importe le passeport ; mais la langue, elle importe : elle emporte tout. Français qu'il se veut, Aragon, son poème jaillit naturellement des lèvres pour l'oreille. Oui, un peu partout ici je retrouvais le chant, un chant de défaite et d'amour, qui me renvoyait une fois de plus à celui que, sans y croire, je chantais juste :

Mon chant d'amour et de victoire
Je suis chrétien, je suis chrétien !

Un chant presque toujours harmonieux[2], *avec çà et là des longueurs, les facilités de la chanson, mais enfin un chant et des chansons ; des chansons qui redeviennent complaintes – complaintes de l'orgue de quelle neuve barbarie ?*

Je ne sais trop comment l'on entendra ma plainte

des chansons qui parfois même tournent au cri de souffrance : le dur, le haineux, l'intraitable, le persécuté-persécuteur, c'est pourtant lui qui se le demande (et nous aussi) :

Enfin que signifie
Ce râle prolongé qu'à tout chant je préfère ?

C'est pourtant lui qui s'interroge, et non pas seulement sur le jeune homme depuis longtemps par Elsa exorcisé, non ; sur

l'homme à la fin sorti du labyrinthe,

l'homme qui s'avoue chargé de quelque lassitude. Nous sommes en 1956. L'année du XX^e^ congrès. A Moscou des femmes pleurent, effondrées. Des hommes aussi, je crois.

Mais le fait de l'erreur,

s'il est le faix du jeune homme, s'il est le fait du prince, c'est aussi le fait et le faix de l'homme achevé, ou plutôt de l'homme qui se cherche en ce Roman inachevé :

> Vous êtes prêts à tout obéir tuer croire

vous les jeunes gens, assurément. Vous seuls ? Et si celui qui se voit fort mal en vieil homme (un vieil homme, celui qui écrira bientôt Le Fou d'Elsa ? *vous plaisantez), et si celui-là, lui aussi, dès 1956, se remettait en question, se mettait à la question. Vous tous en 1956 qui ne vouliez pas voir, en soixante même, vous en souvenez-vous ? ce qu'il nous arrivait de déchiffrer dans* La Nuit de Moscou, *eh bien, avouez maintenant, après* La Mise à mort, *avouez que vous aviez tort et qu'Aragonaux-liens se déliait.*

Ou je ne sais pas lire :

> On sourira de nous comme de faux prophètes
> Qui prirent l'horizon pour une immense fête
> Sans voir les clous perçant les paumes du Messie
>
> On sourira de nous pour le meilleur de l'âme
> On sourira de nous d'avoir aimé la flamme
> Au point d'en devenir nous-mêmes l'aliment
> Et comme il est facile après coup de conclure
> Contre la main brûlée en voyant sa brûlure
> On sourira de nous pour notre dévouement
>
> Quoi je me suis trompé cent mille fois de route
> Vous chantez les vertus négatives du doute
> Vous vantez les chemins que la prudence suit
> Eh bien j'ai donc perdu ma vie et mes chaussures
> Je suis dans le fossé je compte mes blessures
> Je n'arriverai pas jusqu'au bout de la nuit

Je sais, je sais : quelques vieux communistes ne pardonneront jamais à Louis Aragon d'avoir poussé l'obéissance jusqu'à jouer l'inquisiteur. Je sais, je sais : quelques jeunes bourgeois ne lui pardonnaient pas, dès 56, d'avoir compris enfin : trop tard.

Pour moi, j'ai toujours essayé de comprendre ceux qui savent mourir, et (plus difficile encore) mourir à soi, pour une cause ; non pas une cause qu'ils estiment en valoir la peine (car tout nazi, alors, serait justifié), mais une cause qui vaut évidemment le sacrifice. J'ai cru longtemps qu'Aragon exerçait sans souffrir son magistère, qu'il mentait sans remords, qu'il jouait cyniquement le jeu de la puissance. Durant tout ce temps-là, malgré Hourrah l'Oural, *et malgré ses chansons, je ne lui ai plus adressé la parole ; je n'écrivais son nom que pour marquer mieux mes distances. Dès* Le Roman inachevé, *comment ne pas déchiffrer les thèmes de* La Mise à

mort ? *L'aveu des erreurs. La souffrance de qui se sait détesté. Le thème mais oui du miroir ; et l'amour seul qui subsiste, l'amour d'une femme, une seule, pour apaiser la main brûlée.*

Égrenez ce cœur à la fin calmé
De toutes ses plaintes
Il n'en restera qu'un nom sur le mur
Et sous le portrait de la bien aimée
Mes paroles peintes

Il ne manque pas de gens depuis six ans pour me susurrer : « *Il t'a eu au charme, une fois de plus. Or il n'a pas changé : hargneux toujours, stalinien plus que jamais. Tu lui sers dans son jeu subtil. Tu le dédouanes.* »

Excusez-moi : en 1956, quand Aragon publia La Nuit de Moscou – *que suit*, *pensez-y, la* Prose du bonheur et d'Elsa – , *quand* « *le soleil qu'il porte en*[*s*]*on obscurité* » *trouve son nom deux pages plus loin, celui d'Elsa* « *soleil secret* »*, nous ne nous étions pas parlé depuis tantôt vingt ans. Or, dans cette nuit-là de Moscou, à qui sait lire il disait tout ; et ce n'était pas à moi, et ce n'était pas pour moi :*

On sourira de nous d'avoir aimé la flamme
Au point d'en devenir nous-mêmes l'aliment

On sourira ? *Je ne sourirai point. Les belles chansons de ce* Roman inachevé *qu'achèvera* La Mise à mort *nous avouèrent un peu, un peu seulement je le parierais aujourd'hui, de ce que lui coûta la puissance et la gloire. Nul en effet ne règne innocemment. Aragon ne règne plus : il aime. De nouveau, je puis donc l'aimer.*

Etiemble.

---

1 Cette « faute de français », ou plutôt d'italien, je l'ai lâchée, moi aussi, par inadvertance.

2 *Dans ma propre ombre qui recule* justifie mon « presque », il me semble.

A ELSA

ce *livre*
comme si je ne le lui avais
pas déjà donné.

1.

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
D'où sort cette chanson lointaine
D'une péniche mal ancrée
Ou du métro Samaritaine

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Sans chien sans canne sans pancarte
Pitié pour les désespérés
Devant qui la foule s'écarte

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
L'ancienne image de moi-même
Qui n'avait d'yeux que pour pleurer
De bouche que pour le blasphème

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Cette pitoyable apparence
Ce mendiant accaparé
Du seul souci de sa souffrance

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Fumée aujourd'hui comme alors
Celui que je fus à l'orée
Celui que je fus à l'aurore

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Semblance d'avant que je naisse
Cet enfant toujours effaré
Le fantôme de ma jeunesse

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Vingt ans l'empire des mensonges

L'espace d'un miséréré
Ce gamin qui n'était que songes

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Ce jeune homme et ses bras déserts
Ses lèvres de vent dévorées
Disant les airs qui le grisèrent

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Baladin du ciel et du cœur
Son front pur et ses goûts outrés
Dans le cri noir des remorqueurs

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Le joueur qui brûla son âme
Comme une colombe égarée
Entre les tours de Notre-Dame

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Ce spectre de moi qui commence
La ville à l'aval est dorée
A l'amont se meurt la romance

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Ce pauvre petit mon pareil
Il m'a sur la Seine montré
Au loin des taches de soleil

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Mon autre au loin ma mascarade
Et dans le jour décoloré
Il m'a dit tout bas Camarade

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Mon double ignorant et crédule
Et je suis longtemps demeuré

Dans ma propre ombre qui recule

Sur le Pont Neuf j'ai rencontré
Assis à *l'usure des pierres*
Le refrain que j'ai murmuré
Le rêve qui fut ma lumière

Aveugle aveugle rencontré
Passant avec tes regards veufs
O mon passé désemparé
Sur le Pont Neuf

LA BEAUTÉ DU DIABLE

Jeunes gens le temps est devant vous comme un cheval échappé
Qui le saisit à la crinière entre ses genoux qui le dompte
N'entend désormais que le bruit des fers de la bête qu'il monte
Trop à ce combat nouveau pour songer au bout de l'équipée

Jeunes gens le temps est devant vous comme un appétit précoce
Et l'on ne sait plus que choisir tant on se promet du festin
Et la nappe est si parfaitement blanche qu'on a peur du vin
Et de l'atroce champ de bataille après le repas des noces

Celui qui croit pouvoir mesurer le temps avec les saisons
Est un vieillard déjà qui ne sait regarder qu'en arrière
On se perd à ces changements comme la roue et la poussière
Le feuillage à chaque printemps revient nous cacher l'horizon

Que le temps devant vous jeunes gens est immense et qu'il est court
A quoi sert-il vraiment de dire une telle banalité
Ah prenez-le donc comme il vient comme un refrain jamais chanté
Comme un ciel que rien ne gêne une femme qui dit *Pour toujours*

Enfance Un beau soir vous avez poussé la porte du jardin
Du seuil voici que vous suivez le paraphe noir des arondes
Vous sentez dans vos bras tout à coup la dimension du monde
Et votre propre force et que tout est possible soudain

Écarquillez vos yeux ne laissez pas perdre cette minute
Je l'entends votre rire au paysage découvert J'entends
Dans votre rire et votre pas l'écho des pas d'antan
Une autre fois la clameur des jeux qui devient le cri des luttes

Une autre fois la possession qui commence Une autre fois
Ce plaisir de l'épaule à l'image du pont passant les fleuves
Cette jubilation de l'effort à raison de l'épreuve

La nuit qui se fait plus profonde à la nouveauté de la voix

Tu ne te reconnais guère au petit matin dans les miroirs
Avant que la vie ait repris descends dans la fraîcheur des rues
Il n'y a plus qu'un peu de brume où tremble un passé disparu
Un vent léger a mis en fuite le dernier journal du soir

C'est l'heure où chaque chose de lumière à toi seul est donnée
C'est l'heure où ce qu'on dit semble aussitôt occuper tout l'espace
Elle a pour toi les yeux sans fard de toutes les femmes qui passent
Regarde bien vers toi venir amoureusement la journée

Petite clarté saute saute
Dans les yeux des jeunes gens
La marée est toujours haute
Toujours le péril urgent

Toujours le bonheur en cause
Toujours c'est la tombola
On n'y gagne que des roses
On y perd son matelas
Toujours le ciel en eau trouble
Passez muscades passez
Toujours toujours quitte ou double
Et jamais jamais assez

Ils ne sauront que bien plus tard le prix passager de cette heure
Je me souviens de ce parfum pourtant sans cesse évanoui
Je peux avec les yeux ouverts retrouver mon cœur ébloui
Je me souviens de ma jeunesse au seul spectacle de la leur

Je me souviens

Ce qu'il m'aura fallu de temps pour tout comprendre
Je vois souvent mon ignorance en d'autres yeux
Je reconnais ma nuit je reconnais ma cendre
Ce qu'à la fin j'ai su comment le faire entendre
Comment ce que je sais le dire de mon mieux

Parce que c'est très beau la jeunesse sans doute
Et qu'on en porte en soi tout d'abord le regret
Mais le faix de l'erreur et la descente aux soutes
C'est aussi la jeunesse à l'étoile des routes
Et son lourd héritage et son noir lazaret

A cet instantané ma vieille et jeune image
Peut-être lirez-vous seulement mes vingt ans
Regardez-le de près et c'est un moyen âge
Une sorcellerie un gâchis un carnage
Cette pitié d'un ciel toujours impénitent

Charlatan de soi-même on juge obligatoire
Ce qu'un simple hasard vous a fait prononcer
Demain ce n'est qu'un sou jeté sur le comptoir
Ce qu'on peut à vingt ans se raconter d'histoires
Et l'avenir est tributaire du passé

On se croit libre alors qu'on imite On fait l'homme
On veut dans cette énorme et plate singerie
Lire on ne sait trop quelle aventure à la gomme
Quand bêtement tous les chemins mènent à Rome
Quand chacun de nos pas est par avance écrit

On va réinventer la vie et ses mystères
En leur donnant la métaphore pour pivot
On pense jeter bas le monde héréditaire
Par le vent d'une phrase ou celui d'un scooter
Nouvelles les amours avec des mots nouveaux

Nouveau ce Luna-Park où l'on suit l'ancien rite
Et les cris sont pareils au fond du tobogan
Allez Nous effeuillons toujours la marguerite
A quoi bon se vanter du mal dont on hérite
Le préjugé demeure on l'appelle slogan

Regardez les jeunes gens avec ce qu'ils traînent
La superstition qui s'attache à leurs pas
Comme une branche morte et comme à la carène
D'un bateau démâté le chant de la sirène
Contre quoi rien ne sert boussole ni compas

Regardez ces jeunes gens Qu'est-ce qui les pousse
Comme ça vers les bancs de sable les bas-fonds
Ils n'avaient après tout de neuf que la frimousse
Eux qui faisaient tantôt les farauds ils vont tous
Où les songes d'enfance à la fin se défont

Bon Dieu regardez-vous petits dans les miroirs
Vous avez le cheveu désordre et l'œil perdu
Vous êtes prêts à tout obéir tuer croire
Des comme vous le siècle en a plein ses tiroirs
On vous solde à la pelle et c'est fort bien vendu

Vous êtes de la chair à tout faire Une sorte
De matériel courant de brique bon marché
Avec vous pas besoin d'y aller de main morte
Vous êtes ce manger que les corbeaux emportent
Et vos rêves les loups n'en font qu'une bouchée

Quand je pense à ce qu'ils disaient avant l'épreuve
La superbe l'éclat les refus claironnés
Cette candeur de feu cette exigence neuve
Pile ou face à tout bout de champ qu'il vente ou pleuve
Pour un oui pour un non toute la destinée

Et puis je les rencontre après les ans d'orage
Dans cette face éteinte où flambe le défi
Qu'ont-ils feint qu'ont-ils fui quels affronts quels outrages
Pour tomber dans quel gouffre et subir quel naufrage
Quelle faim leur a fait cette biographie

Il y en a qui font semblant par habitude
Ils ont la bouche impie et le geste insurgé
Leur doute est devenu doucement certitude
Ils sont les habitants de leur inquiétude
Si l'on s'en tient aux mots pour eux rien n'est changé

Il y en a d'assis sans vergogne à la table
La fourchette à la main pour attendre le plat
Il y en a de tout simplement lamentables
Qui tendent leur casquette aux âmes charitables
Où sont les papillons que l'histoire brûla

Où sont les regards purs où sont où sont les neiges
Où les illusions les cœurs intransigeants
Cet air qui me revient jadis le fredonnais-je
Seuls les fers ont marqué le sable du manège
Les chevaux au dehors suivirent d'autres gens

Il n'est plus rien resté de nos fontaines vives
La rouille a recouvert la lampe d'Aladin
On a laissé le vent disperser la lessive
Toute chose a perdu sa lumière excessive
On a loti le rêve et loti le jardin

Je ne sais trop comment l'on entendra ma plainte
Ni si l'on saura voir dans cette Passion
L'homme à la fin sorti de l'ancien labyrinthe
Et par-delà l'objet restreint des scènes peintes
Le recommencement des générations

Je ne sais trop comment l'on prendra ce poème
Peut-être va-t-on croire à la banalité
Du vieil homme tournant ses regards sur lui-même
A qui ses jeunes ans semblent Jérusalem
Et qui reproche au ciel un messie avorté

Il ne m'étonnerait nullement que l'on dise
Que j'ai la nostalgie absurde d'autrefois
Que subsiste en mon cœur l'amour de ses sottises
L'obscurité d'alors que je l'idéalise
Et que secrètement je lui garde ma foi

J'ai quelque lassitude Est-ce l'heure est-ce l'âge
A faire ce qu'il faut pour être bien compris
Car il ne suffit pas de soigner ses images
Et de serrer de près le sens dans le langage
Il faut compter avec les sourds les ahuris

Il faut compter avec ceux-là que tout installe
Dans l'idée a priori qu'ils se font de vous
J'écris Je suis le bœuf qu'on expose à l'étal
Et mon cœur débité d'une poigne brutale
Quand il est en morceaux les gens le désavouent

Ils pensent que comme eux mesquinement je pense
Ce que je dis pour eux je le dis pour l'effet
Ils ne peuvent m'imaginer qu'à leur semblance
Ils n'ont à me prêter que leur propre indigence
Ils en sont prodigieusement satisfaits

Moi je forme en ma bouche et ma tête sonore
Un vers qui s'en arrachera comme un sanglot
Ils me prendront au mieux pour un triste ténor
Je donne mon sang rouge à quelqu'un que j'ignore
Et pour lui ce ne sera jamais que de l'eau

UNE RESPIRATION PROFONDE

Je change ici de mètre pour dissiper en moi l'amertume
Les choses sont comme elles sont le détail n'est pas l'important
L'homme apprendra c'est sûr à faire à jamais régner le beau temps
Mais ne suis-je pas le maître de mes mots Qu'est-ce que j'attends
Pour en chasser ce qui n'est pas cet immense bonheur posthume

Il fait un soleil si grand que de tous les côtés aujourd'hui
Le lavis semble tout déteint dans les vents parlés d'un mah-jong
Et la route n'est qu'un bourdon le ciel l'ébranlement d'un gong
Il me plaît que mon vers se mette à la taille des chaises longues
Et le cheval prenne ce pas où son cavalier le réduit

Il me plaît d'entendre un bras d'homme frapper sur le bois ou la pierre
Qui fabrique des pieux peut-être ou c'est quelque chose qu'il cloue
Il me plaît que le chien dans la colline aboie et que la roue
Au fond du chemin bas grince et que les toits soient roux
Que les serres sur les coteaux fassent poudroyer la lumière

Il y a des jarres de couleur au pied des hauts bouquets de joncs
Des palissades que le jour rend aussi roses que le sol
Des demeures négligemment qui tiennent leur pin parasol
Et sur la musique des murs étagés do ré mi fa sol
Dans le désordre végétal l'envol gris perle des pigeons

La mer la mer au loin dans les vallons où le regard s'enfonce
Par les sentes là-bas vers des romans qu'on n'aura jamais lus
L'automne a jalonné l'effacement des pas dans les talus
Passants légers amants furtifs que rien ne dénoncera plus
Une fois l'escalier de la maison recouvert par les ronces

Puis par les brumes des monts bleus que perce un regard d'épervier
On voit dans le feu blanc se soulever une épaule de glaces
Tout au fond du paysage où la nue et la terre s'enlacent

Et d'ici je contemple l'Alpe et sur mes cheveux ma main passe
Car c'est la saison qu'à l'envers montre ses feuilles l'olivier

Et les platanes avec qui dans les feuilles jouent-ils aux cartes
Est-ce avec vous beaux amoureux sur les bancs assis les premiers
Le froid vers cinq heures qui vient fait-il moins que vous vous aimiez
De quoi peuvent bien vous parler dans l'ombre tout bas les palmiers
Et quels chiffres nous dit la vigne avec ses doigts nus qu'elle écarte

J'ai vu ce couple au déclin du jour je ne sais dans quel quartier
Nous avions fait un détour au-dessus de Nice avec la voiture
La ville mauve en bas allumait peu à peu ses devantures
Ces enfants se tenaient par la main comme sur une peinture
Histoire de les regarder je me serais arrêté volontiers

Il n'y avait dans ce spectacle rien que de très ordinaire
Ils étaient seuls ils ne se parlaient pas ne bougeaient pas rêvant
Ils écoutaient leur cœur à distance et n'allaient point au-devant
La place était vide autour d'eux il n'y remuait que le vent
Et l'auto n'a pas ralenti Les phares sur les murs tournèrent

Tout le pêle-mêle de la Côte et les femmes qui parlent haut
Les motos dans la rue étroite et les œillets chez les fleuristes
Les postes blancs d'essence au bord des routes remplaçant les Christs
L'agence immobilière avec son triste assortiment lettriste
Dans le va-et-vient le tohu-bohu le boucan le chaos

Les fruits confits et les tea-rooms les autocars les antiquaires
Des gens d'ici des gens d'ailleurs qu'escomptent-ils qu'est-ce qu'ils croient
Ces trop beaux garçons des trottoirs ont l'œil rond des oiseaux de proie
Qu'a fui ce gros homme blafard qu'il ait toujours l'air d'avoir froid
O modernes Robert Macaire entre Rotterdam et Le Caire

Miramars et Bellavistas ce langage au goût des putains
Palais Louis Quinze Immeubles peints Balcons d'azur à colonnettes
Beau monde où si tout est à vendre à des conditions honnêtes

C'est toujours service compris pour cet univers à sonnettes
Il suffit de deux enfants rencontrés et tout cela s'éteint

S'éteint s'efface et perd avec la nuit son semblant d'insolence
Il ne reste à mes yeux que ce lieu banal que cette avenue
Ce banc près des maisons blanches au soir tombant Deux inconnus
Il ne reste à mon cœur que l'entrelacs de ces mains ingénues
Ces deux mains nues Il ne reste à ma lèvre enfin que ce silence
Comme une promesse tenue

LE TÉMÉRAIRE

Il ne reste à ma lèvre enfin que cette injure
L'âge et la sécheresse à parler d'autrefois
Il ne reste à mon cœur qu'à tenir sa gageure

Et laissant l'univers m'envahir de ses voix
Être encore une fois sa lumière évidente
Pour dire ce qui fut avec ce que je vois

Je tresserai l'enfer avec le vers du Dante
Je tresserai la soie ancienne des tercets
Et reprenant son pas et sa marche ascendante

Que brûle ce qui fut avec ce que je sais
Je tresserai ma vie et ma mort paille à paille
Je tresserai le ciel avec le vers français

Je suis ce Téméraire au soir de la bataille
Qui respire peut-être encore sur le pré
Mais l'air et les oiseaux voient déjà ses entrailles

Pour m'ouïr il n'est plus que soldats éventrés
Déjà mes yeux sont pleins de vermine et de mouches
La nuit emplit déjà mon corps défiguré

Lentement les fourmis ont habité ma bouche
De mon armure noire envahi par le froid
Pourrai-je murmurer mon histoire farouche

A qui les mots derniers où mon souffle décroît
Et de tout ce que j'ai vécu joui souffert
Que vais-je alors choisir que la douleur me broie

Qu'est-ce qui vaut la peine alors qu'on le profère
Du profond de soi-même Enfin que signifie
Ce râle prolongé qu'à tout chant je préfère

A ma prunelle obscure une image suffit
A ma gorge un sanglot une ombre à ma mémoire
Pour tous mes souvenirs cette photographie

Elle est jaune elle est pâle elle a comme des moires
Ma mère y est assise un enfant à ses pieds
Quelqu'un qu'on ne voit pas est trahi par l'armoire

Le flacon sur la table et le presse-papier
Personne ne sait plus aujourd'hui ce qu'ils furent
Ni qu'était ce roman Maman que vous coupiez

Vous veniez de changer tout juste de coiffure
Je vous trouvais jolie et d'autres le disaient
On n'en voit rien Le jour a viré les sulfures

Cette épreuve est mauvaise et l'on vous jalousait
Pour une ombre d'épaule au biseau de la glace
Vous aviez ce regard triste qui me plaisait

Je me souviens. Je n'allais pas encore en classe
Vous vous faisiez de la peinture et sagement
Je restais près de vous à lire mon atlas

Et je vous voyais peindre et le voyais Maman
Vous n'aviez pas l'esprit à ce bouquet de fleurs
J'aurais voulu le dire et ne savais comment

A présent qui se rappellerait la couleur
De votre robe ce dimanche à Saint-Germain

Pas même vous à qui j'ai murmuré Tu pleures

Bah laisse donc Je n'y penserai plus demain
Les larmes qu'on retient sont lourdes et petites
Elles tombaient l'une après l'autre sur mes mains

Je n'oublierai jamais les mots que vous me dîtes
Plus tard avec un sourire dans le tramway
Ce sont des diamants que personne n'imite

C'était votre manière à vous de m'avouer
Tous les secrets d'un jeu que les enfants ignorent
Et plus tard à mon tour à pleurer j'ai joué

Mais que sont devenus les diamants d'alors
Les gens qu'on connaissait que sont-ils devenus
Tu n'as plus prononcé le nom de Monsieur Jorre

Nous l'avons rencontré J'ai vu que tu l'as vu
Dans le métro C'était la station Dauphine
On a laissé partir la rame et jamais plus

J'aurai caché toute ma vie en ma poitrine
Ce diamant des pleurs que l'on n'imite pas
Quand mon sang aura plu sa dernière églantine

Que le cri des corbeaux ouvrira le repas
Les maraudeurs viendront le chercher dans ma chair
J'entends leurs jurons sourds leurs colloques leur pas

Allez ne craignez rien d'autres doigts me touchèrent
Et quand on me fait mal je sais ne pas crier
Arrachez dispersez tout ce qui me fut cher

Disputez entre vous mes yeux dépariés
J'ai des sanglots En voulez-vous On se demande
Vous à ma place est-ce que vous les prendriez

Ces bijoux-là cela ne sent pas la lavande
Et vos nuits sans sommeil vos rongements de poings
Vos cris de bête à qui croyez-vous qu'on les vende

Les laver ça donne salement du tintouin
Encore si vos trucs étaient mis en musique
Le client ça ne répond pas à ses besoins

Ça ne peut pas lui tenir lieu d'analgésiques
Gémir c'est démodé comme les loups-garous
Il nous faut de l'abstrait et du métaphysique

Le siècle veut dormir et rêver à sa roue
Donnez-lui le concert atonal de l'oubli
Mettez vos souvenirs à pourrir dans un trou

Je retourne ma face au cri bleu des courlis
Ah laissez-moi goûter la saveur de la terre
Et que mon âme soit à tout jamais emplie

Je suis le gisant noir que rien ne désaltère
Détrousseurs laissez-moi mes ruisseaux ténébreux
Pour m'abreuver encore une fois et me taire

Pour encore une fois revoir les jours nombreux
Pour encore une fois à des bonheurs infimes
Donner cet écho mort qui reparle pour eux

Suivre le mouvement que les rimes impriment
Et qui ressemble à l'ahan dernier sur la croix

Comme l'aveu ressemble au crime
L'homme à sa proie

Marguerite Marie et Madeleine
Il faut bien que les sœurs aillent par trois
Aux vitres j'écris quand il fait bien froid
Avec un doigt leur nom dans mon haleine

Pour le bal de Saint-Cyr elles ont mis
Trois des plus belles robes de Peau d'Ane
Celle couleur de la route océane
Celle de vent celle d'astronomie

Comment dormir à moins qu'elles ne viennent
Me faire voir leurs souliers de satin
Qui vont danser danser jusqu'au matin
Pas des patineurs et valses de Vienne

Marguerite Madeleine et Marie
La première est triste à quoi songe-t-elle
La seconde est belle avec ses dentelles
A tout ce qu'on dit la troisième rit

Je ferme les yeux je les accompagne
Que les Saint-Cyriens avec leurs gants blancs
Que les Saint-Cyriens se montrent galants
Ils offriront aux dames du champagne

Chacune est un peu pour eux Cendrillon
Tous ces fils de roi d'elles s'amourachent
Si jeunes qu'ils n'ont barbe ni moustache
Mais tout finira par un cotillon

La vie et le bal ont passé trop vite
La nuit n'a jamais la longueur qu'on veut
Et dans le matin défont leurs cheveux
Madeleine Marie et Marguerite

Les beaux habits du soir un à un que l'on quitte
Tombent indolemment sur l'aube des planchers
On dirait que notre fantôme les habite

Ils sont autour de nous comme un plaisir fauché
Les acteurs revenant saluer sur la scène
Ainsi de souvenirs notre vie est jonchée

La première est partie en avant Madeleine
Et j'avais tout le jour couru les pharmacies
Il faisait un soleil d'une force inhumaine

La cour de l'hôpital était vide et voici
L'accoucheur devant moi sur le pas de la porte
Il me dit quelque chose et moi je balbutie

Je dis que ce remède à la fin je l'apporte
Le remède à la fin Docteur je l'ai trouvé
Il dit que c'est trop tard que Madeleine est morte

On aurait pu dit-il peut-être la sauver
L'enfant vivra La phlébite aujourd'hui c'est rare
Je regardais ses souliers noirs sur les pavés

La rareté du fait rendait à tous égards
L'événement plus tolérable au médecin
Il dit une fois de plus qu'il était trop tard

Je rempochai mon remède comme un larcin
Me voilà Boulevard Port-Royal misérable
Certains jours tout a l'air de n'être qu'un dessin

Sur un ciel bleu si parfaitement admirable
Il faut se faire à penser que tout est fini

Faute de quoi l'air deviendrait irrespirable

La poussière et déjà les feuillages jaunis
Quel âge à peu près pouvait-elle avoir Quarante
Je descends vers la Seine et les Bains Deligny

Il faudrait penser à des choses différentes
Dieu qu'elle était belle encore à Fontainebleau
La vie entre nos mains c'est un peu l'eau courante

Elle nous porte elle nous porte comme l'eau
Les noyés qui s'en vont suivis de chevelures
Se reconnaissent des vivants à leurs yeux clos

Ah je retourne à mon charnier plein de murmures
Où déjà le butin dans les toiles se noue
La nuit vient cette nuit véritable qui dure

Elle monte et déjà dépasse nos genoux
L'hiver jette sur nous sa neige humiliante
Mais la mémoire encore un instant bat en nous

C'est l'année où l'on a mis des portes pliantes
Entre la pièce jaune et la salle à manger
Il était descendu chez nous une cliente

Qui restait tout le jour dans sa chambre allongée
Elle écoutait le soir parfois le phonographe
La Muette ou *Norma L'Italienne à Alger*

Les bijoux qu'elle avait des bouchons de carafe
Avec ces yeux battus ouverts sur Dieu sait quoi
Elle avait des vapeurs Il fallait qu'on dégrafe

Ce long col baleiné mais lorsque c'était moi
Elle posait sa main sur ma tête enfantine
Me donnait des loukoums poudrés comme ses doigts

Elle avait des points d'or autour de sa rétine
Une voix qui sortait des Mille-et-une-Nuits
Que fais-tu tout le temps chez cette Levantine

Me demandait Marie et que pouvais-je lui
Répondre de sensé sans étoiles filantes
Sans l'arc-en-ciel qu'on voit dans les gouttes de pluie

Vraiment quelle tournure d'esprit désolante
Je me demande ce qu'il deviendra plus tard
Ce mioche dit Marie en arrosant les plantes

Au rez-de-chaussée à la droite du placard
Va-t'en jouer dehors te voilà tout pâlot
Seulement ne sors pas sans mettre ton jean-bart

Je regardais passer les fiacres les vélos
On s'ennuie à cinq ans seul sur le macadam
Que je la haïssais cette Avenue Carnot

Aurais-je préféré l'Avenue de Wagram
Ou peut-être l'Avenue de la Grande-Armée
J'attendais le moment de grimper chez la dame

Elle me donnerait comme à l'accoutumée
Son album de cartes-postales du Bosphore
Je voyais à l'étage une lampe allumée

Enfin le soir Les volets de fer claquaient fort
Et des hommes en bleu vers l'Étoile épinglaient

Aux becs de gaz des boutonnières de phosphore

Un garçon ne fait pas toujours ce qu'il lui plaît
Par exemple La fille de la blanchisseuse
Je ne pouvais la voir comme je le voulais

Mal tenue Avec ça vulgaire et paresseuse
Fatal avec des gens qui n'ont pas de piano
Et ne peuvent jouer aux enfants la *Berceuse*
De Gounod

Voilà donc où tu perds malheureux la lumière qui s'achève
Cette dernière braise de ton cœur au foyer dispersé
Voilà donc où tu courais Le couronnement de ta pensée
Quand tu n'as plus le temps de rien voilà pourtant ce dont tu rêves

Tu vois la forme et la limite et déjà touches l'horizon
Pourras-tu finir ce poème avant que ne tombe la foudre
Et cependant tu te prends à jouer avec un dé à coudre
Le poids de ce que tu n'as pas su dire écrase ta raison

La révolte des océans la convulsion des naufrages
Dans les déchirements sans nom de la créature et des cieux
Et la souffrance qui bat sa voile noire sur les hauts lieux
Où les phares ont tricoté la première nuit des veuvages

L'homme subitement à la mer A l'horreur démesurée
Ce peu de chair de muscles d'os cet être pensant cette force
De qui la lassitude à la fin va consacrer le divorce
La solitude gigantesque du bouchon dans les marées

Le typhon soudain balayant un bonheur d'îles sous sa douche
Le sommeil des cités comme un navire à la merci des eaux
La lame de fond qui porte au ciel l'épouvante des oiseaux
Pour retomber sur les polders comme une main coiffant les mouches

Tout cela qui peut-être rien qu'en raison des proportions
Semble pis que le simple soupir et la bave au coin des lèvres
Où bien sagement dans un lit s'éteint la vie avec la fièvre
Et l'on ressent le grand calme apporté par l'inhumation

Tout cela pourtant qui nous laisse ivresse amère et grandiose
Comme à l'enfant le rouge du rideau qui tombe au Châtelet
Pour que l'écume à nos pieds jette au ruissellement des galets
En pure dérision ce baigneur de celluloïd rose

Grande chasse du ciel où courent les nuées
Qui fuient et se défont et se métamorphosent
Et le chasseur de neige en fougère est mué

Et son cheval cabré meurt en perdant la pose
Immense chat-perché de chardons et d'oiseaux
Vaste saute-moutons de tout en autre chose

Mèches plumes chiffons formes cœurs et fuseaux
Charlemagnes de feu dont glissent les couronnes
Géants d'étoupe que le vent coupe aux ciseaux

Éphémères passants que les souffles façonnent
Le joueur au filet prend la balle servie
Châteaux troués d'azur que n'habite personne

O vendangeurs de brume à l'horizon suivis
Qui portent sur leurs dos les raisins de la grêle
Monstres qui contrefont les gestes de la vie

Puis c'est un lait qui tourne à la moindre querelle
Tout fume comme un toit sur un dessin d'enfant
Où les chats sont assis de façon naturelle

Mais que s'est-il passé que le soleil se fend
Où sont les singes d'or les cygnes de naguère
On ne voit plus là-haut danser les éléphants

Ni sur les longs miroirs où nos songes voguèrent
Comme aux temps fabuleux ramer les galériens
J'ai buté sur le seuil atroce de la guerre
Et de la féerie il n'est resté plus rien

Je me souviens

CLASSE 17

Je me souviens C'était je crois tout près de Saint-Michel-en-Grève
Mais peut-être après tout que je confonds la vie avec le rêve

Je ne savais pas qu'on pût traiter ainsi des êtres humains

Je me souviens Il était venu des gens de tous les villages
On en voyait arriver au loin par les sables de la plage

Il y avait des groupes de paysans sur tous les chemins

Des villégiateurs avec leur marmaille de toile blanche
Des bourgeois de Lannion qui poussaient jusque-là le dimanche

Un monde au bord de la mer avec des chapeaux noirs et des gants

De plus en plus le temps gris de l'été tournait à l'étouffoir
Avec tout ça les coiffes conféraient aux prés un air de foire

Le ciel portait un manège d'oiseaux criards et fatigants

Tout à coup les pêcheurs abandonnent leurs filets dans les roches
Les jambes sont pleines d'enfants qui courent et crient qu'ils approchent

Et les voilà chargés de poussière et d'humiliation

Troupeau confus les boutons arrachés aux capotes de terre
Sans armes sans ceinturons enroués à force de se taire

Le pas rompu le visage étrangement sans expression

Couleur des murs longés les yeux gris une barbe de trois jours
Blonde ou rousse et le regard égaré des fauves et des sourds

Les voilà comme un cheminement maudit dans des champs pierreux

Plus grands que nature à côté des fusils Gras qui les escortent
A travers ce pays où pour eux les maisons n'ont pas de portes

Ce pays qui n'a que des bornes kilométriques pour eux

Ils ont la tête qui retentit toujours des tirs de barrage
Et trop de poux qu'on leur permette de dormir dans le fourrage

C'est près de Reims qu'on les a pris comme des mouches dans la craie

Cette terre a le crâne dur On a bien du mal à s'y faire
Elle a gardé morts et vivants à son abri tout un hiver
Mais un beau matin de printemps en a livré tous les secrets

Depuis ce jour leur long malheur s'étire comme une couleuvre
Ils ne sont que des prisonniers que l'on achemine à pied d'œuvre

Ils ont marché marché marché comme ils vivaient dans les tranchées

Ils ont marché marché marché jusqu'au-delà de la fatigue
Les pieds et la mémoire en sang rêvant la Saxe ou le Schlesvig

Et sans savoir où ils allaient ils ont marché marché marché

Après tout les voilà contents d'être sortis de la bataille
Des fermiers tâtent leurs mollets pour voir si c'est du bon bétail

On a des morts dans la commune on les remplacera comment

Celui-là tenez le rouquin nous servirait pour les cultures
Est-ce qu'ils sont très exigeants sur la question nourriture

Avec tous ceux qui sont partis on prendrait bien des Allemands

O créatures

Royaume ancien de la légende aux confins des vents et des pluies
Les esclaves vendus les bagnards enchaînés sur les galères

Et sur la tour guettant Tristan
mourait avant les heures claires
Avant Yseult d'Irlande ensemble et l'aube à genoux près de lui

Il n'est plus d'enchanteur ni de fée ô Bretagne imaginaire
Rien que des prisonniers exécutant un travail ordinaire

Un petit chemin de fer côtier de Saint-Michel à Plestin
Ah ce n'est pas la vie de palace ou la cour du Roi Arthur
S'ils tentent de s'enfuir les G.V.C. tirent dessus pour sûr
Mais à côté de ceux qui sont au front les plaindre est enfantin

Vous ignorez comment vivent les ouvriers français sans doute
Ou les Nord-Africains qu'on emploie à l'empierrement des routes

C'était vrai J'étais en ce temps-là profondément ignorant
Il y avait tant de grands mots que je ne savais lesquels croire
Et les beaux nuages passaient toujours au fond de mon miroir
Le monde avec lenteur prenait pour moi des habits différents

C'était un temps de solitude
O long carême des études
Où tout à son signe est réduit
Aux constellations la nuit
La vie affaire de mémoire
De chiffres blancs au tableau noir
Et lorsqu'on mourait à Vimy
Moi j'apprenais l'anatomie

J'avais l'homme abstrait pour domaine
Or les récits des Théramène
Fallait-il deux fois qu'on les tue
Transformaient les morts en statues
De toujours les grands mots m'irritent
Et ces millions d'Hippolyte
Ils étaient sur leurs chars et moi
J'avais quatre-vingts francs par mois

Pardonnez-moi cette amertume
Mais l'âge d'aimer quand nous l'eûmes
Comme le regain sous la faux
Tout y sonnait mortel et faux
Et qu'opposer sinon nos songes
Au pas triomphant du mensonge
Nous qui n'avions pour horizon
Qu'hypocrisie et trahison

La guerre on la voit à l'envers
Et vienne le troisième hiver
Petit verre des condamnés
Est-ce que c'est pour cette année
Le ciel déjà prend goût de terre
Puisqu'on est des morts sursitaires
Tous les calculs que nous ferons

Auront une balle en plein front

Comment croire ce qu'on enseigne
J'ai touché pourtant ce qui saigne
J'ai vu frémir j'ai dû fermer
De mes doigts des yeux bien aimés
D'autres les ont à la taverne
J'eus moi mes vingt ans en caserne
Enfant maigre habillé de bleu
Rêvant beaucoup et mangeant peu

C'était le Paris de l'An Mille
Adieu ma vie adieu ma ville
Pont Alexandre pâle et beau
Le soir comme un vers de Rimbaud
Ma Tour au loin qui semble un air
Renouvelé d'Apollinaire.
Se peut-il que je vous oublie
O palefreniers de Marly

J'ai laissé mon cœur à la traîne
Dans les bosquets du Cours-la-Reine
Je ne vous reverrai jamais
Fleurir marronniers que j'aimais
Je pars et je vous abandonne
Longs quais de pierre sans personne
Veillant sur le fleuve profond
Où les désespérés s'en vont

Il paraît que je pars me battre
Adieu Paris mon grand théâtre
Adieu viaduc de Passy
Adieu tout ce qu'on voit d'ici
Les deux rives fuyant à l'amble
Ce qui se cache et ce qui tremble
Les jardins du Trocadéro
Et le ver luisant du métro

Le temps vient des métamorphoses
J'ai quitté la beauté des choses
Et dans le train qui s'éloignait
Ma plaque de fer au poignet
J'entendais d'abord creux et sourd
Croître le bruit des canons lourds
Et le wagon vers les armées
Portait des chants et des fumées

Voici la région des tirs
Voici la roue et le martyre
Le fer y tombe des nuées
Y vivre a pour règle tuer
Entends l'approche des marmites
Sous le crépuscule des mythes
Dans cette terre déchirée
Le cri de la chair labourée

Tes yeux ta lèvre ta narine
L'intérieur de ta poitrine
L'air même y viendra les ronger
Tu respireras le danger
Alerte alerte alerte aux gaz
Arrache le masque des phrases
Et sous les velours des idées
Montre ta face défardée

PARENTHÈSE 56

Si je cessais de vous raconter cette ancienne histoire éteinte
Si j'avouais tout simplement ce que pour moi fut aujourd'hui
Si ce qui ne pourra jamais passer ma bouche avec mes plaintes
Allait un moment vous ouvrir le panorama de ma nuit
Parfois j'ai le regret de la guerre avec son parfum d'absinthe

La guerre c'est la guerre allez qu'on la nomme ou non de ce nom
La guerre mais la vie a-t-elle été rien d'autre que la guerre
Tuer moins qu'à la guerre est-il la règle en cette vie ou non
Habituelle violence et pour finir un trou grégaire
Dites voir quel fossoyeur vous plaît mieux de l'homme ou du canon

Laissez-moi Je voudrais tant arriver au bout de ce poème
Je suis comme un cheval qu'on chasse avec le fouet hors du chemin
Je tords mes pieds dans les cailloux je trébuche à tous les problèmes
Je m'embourbe aux tâches du jour désespérant du lendemain
Et le pis est qu'à tous les pas je heurte contre ce que j'aime

Laissez-moi Je sais bien que ce n'est pas tellement important
Un poème de plus ou de moins et qu'ici le chant s'arrête
Ou là puisqu'un jour ou l'autre il faudra qu'il s'arrête pourtant
Chacun me tire par la manche exige un instant et me traite
Comme un qui manque à ses devoirs lorsqu'il lui refuse son temps

Laissez-moi Pourquoi me jetez-vous l'un après l'autre la pierre
Pourquoi faut-il toujours discuter tout remettre en question
Est-ce que je ne connaîtrai la paix que dans le cimetière
Est-ce que vous me poursuivrez jusqu'à ce dernier bastion
Est-ce que seul je n'ai pas le droit de m'asseoir dans ma poussière

D'écouter mon cœur de laisser ma tête aller aux rêveries
Est-ce que seul je n'ai pas le droit d'avoir en moi ma douleur
D'être distrait à cause d'elle au milieu du monde proscrit
Est-ce que seul il m'est interdit d'oublier la date et l'heure

Et de laisser chanter eh moi ce vieil orgue de Barbarie

Mais tout à coup qu'est-ce que c'est qu'est-ce que c'est que cette peine
Et le temps ensemble a figé les deux aiguilles de midi
Qu'est-ce que c'est qu'est-ce que c'est que cette halte surhumaine
Allez va-z-y la mécanique allez va-z-y la mélodie

Ah le vers entre mes mains mes vieilles mains gonflées nouées de veines

se brise et l'orage de la prose sillonnée de grêle et d'éclairs

s'abat toute mesure perdue sur le poème lâché comme un chien débridé qui court à droite et à gauche flairant tournant cherchant la rime

tombée à terre et cela fait un joli désastre tout ce verre de Venise en morceaux où la bête échappée hurle à douleur et le sang paraît à ses pattes si bien qu'il n'y a plus qu'à se laisser emporter par le torrent par le langage sans autre frein que la souffrance le souffle le cœur défaillant la chute et les genoux couronnés la sueur tout le long du corps détraqué qu'occupe un bondissement déréglé dans sa cage d'os

la guerre c'était hier car quarante ans ça passe vite sur la carcasse la guerre d'il y a quarante ans et cette autre qui vint en l'an quarante est-ce que nous ne sommes pas tous les enfants de ce monstre qu'on croit mort à chaque fois qu'il n'est qu'endormi n'avons-nous pas au front de notre tête au fond de notre chair à notre nuque prête à ployer à nouveau la marque du monstre dont nous sommes sortis la guerre

et nos bouches pâles parlent contre le ventre qui nous a portés qui nous a faits à sa semblance horrible et rien n'est plus pacifique à l'entendre que le soldat couvert du sang versé qui jure que c'est fini plus jamais plus jamais il ne versera le sang d'autrui même si on lui joue de la musique même si on lui raconte des histoires de fantômes si on lui donne de belles bottes neuves pour cacher cette tristesse des pieds las

la guerre c'est de la guerre que je parlais quand la prose s'y est mise comme la misère sur le pauvre monde et bien sûr que tout me paraît pauvre enfantin qui s'arrête au bout de quelques syllabes comme un qui balbutie pour dire l'énorme dévastation mais la prose la prose ici croyez-m'en ce n'est pas l'impuissance à décrire l'horreur ici qui la ramène écumante soufflante haletante hors d'elle animal traqué ce n'est pas la guerre hors d'échelle toujours et toujours dévorante ce n'est pas la guerre la mémoire le spectre de ce qu'elle fut et j'ai vu la Woëvre à tombe ouverte j'ai vu la Champagne dépouillée de gencives sur ce ricanement de squelette et la forêt d'Argonne avec l'épouvante des patrouilles égarées les sables la tourbe de la Somme et le long dos d'âne disputé du Chemin des Dames cette arête vive du massacre et j'ai vu l'intermède espagnol jetant ses cadavres sur la route et Valence nocturne et bleue Madrid plein de coups de feu le torrent d'hommes qui reflue aux défilés avec les larmes de l'enfance au Boulou tout ce retour d'apocalypse préfigurant les mille nationales de la mort leurs détours et leurs stratagèmes de Tirlemont à Angoulême ô noyés de Dunkerque cimetière de proues ô cohue aux ponts de la Loire et le piège sur les fuyards refermé que des oiseaux de feu jubilant cernent et piquent sont-ce les jeux du cirque et le pas de fer des chars me dispense enfin de compter sur mes doigts l'ânonnement alexandrin non ce n'est pas la guerre je vous dis ce n'est pas

la guerre abattant sur moi cette trombe ce déferlement qui ne sait d'où il vient où il va ce qu'il fait qui me roule m'emporte me traîne me rejette et me reprend me met en pièces me balaye et me balance m'enlève au haut de sa vague et je tombe je tombe je tombe de son retrait ce n'est pas la guerre je vous dis mais la vie ma vie notre vie

simplement la vie de tous les jours qui ne s'arrête pas quand j'écris un poème la prose de tous les jours la haine de tous les jours la nuit de tous les jours la mise en pièces coutumière un mal banal à chaque respiration réinventée la douleur mesquinement immense et que disais-je

Et le pis est qu'à tous les pas je heurte contre ce que j'aime

et le pis est que la déchirure passe par ce que j'aime et que c'est dans ce que j'aime que je gémis dans ce que j'aime que je saigne et que c'est dans ce que j'aime qu'on me frappe qu'on me broie qu'on me réduit qu'on m'agenouille qu'on m'humilie qu'on me désarçonne qu'on me prend en traître qu'on fait de moi ce fou ce perdu cette clameur démente et le pis est que chaque mot que chaque cri chaque sanglot comme un écho retourne blesser d'où il sort et cette longue peur que j'ai de lui comme un boomerang inhumain suivez sa courbe en haut de l'air et voyez donc comme il revient le meurtrier par une merveille physique

comme il revient frapper d'abord ce que je voulais protéger ce dont j'écartais son tranchant son cheminement assassin ce qui m'est plus cher que ma chair et le dedans de ma pensée ce qui m'est l'être de mon être ma prunelle ma douceur ma joie majeure mon souci tremblant mon haleine mon cœur comme un oiseau tombé du nid ma déraisonnable raison mes yeux ma maison ma lumière ce par quoi je comprends le ciel la feuille l'eau départagés le juste et l'injuste écarté de ses brumes le bien et comme le baiser d'une aube la bonté

Laissez-moi laissez-moi je ne puis pas voir souffrir ce que j'aime et je dis des choses sans lien comme des plaies ouvertes et je pose des simples sur les brûlures je propose des remèdes usés je répète les mots des anciennes superstitions oubliées je refais les gestes des rebouteux je mets la maladresse de mes doigts où cela souffre et ce vent qui traverse ma lèvre dérisoire l'imbécile qui croit dire ce que cela fait en moi quand je détourne la lâcheté de mes yeux laissez-moi je ne puis pas voir souffrir ce que j'aime je fais souffrir ce que j'aime à refuser de le voir souffrir je ne puis pas je ne puis pas que ce soit moi du moins qui flambe et grille et me torde écartelez-moi je vous en supplie moi seul écorchez-moi laissez-moi souffrir pour ce que j'aime donne-moi ta main donne-moi ton mal passe-moi le feu qui t'habite passe-moi ce feu qu'il te quitte et qu'il se mette à se nourrir de moi de moi seul de mes fibres mes muscles mes nerfs que je l'emporte loin de toi que je l'emporte ah laissez-moi le détourner dans mes bras contre mon ventre l'enserrer qu'il se propage à mes entrailles qu'il me morde moi et nul autre moi changé en signal en torche en incendie en cendres ah pluie étouffante des cendres brûlante pluie enfin qui va descendre pluie de moi seul à la fin consumé

Laissez-moi La tourmente des phrases fait voler des bouts de papier griffonnés des sortes de papillons noirs et bruns les vestiges d'hier une écriture déchirée

Nul ne peut lire les mots de l'encre après la flamme ni

que cette poussière qui retombe ne fut qu'une longue une seule une interminable lettre d'amour interminée

Allez Reprends en main ton cœur ton chant tu es vieux le temps passe
Au dehors il faisait un froid exceptionnel ces jours-ci
Tout a gémi sous le poids de la neige et l'haleine des glaces
Et peut-être qu'en toi comme aux lauriers les feuilles ont noirci
Ne compte pas trop sur l'été qui vient
Reprends ton âme lasse

Reprends sans discuter ta strophe Avance
Avance je te dis
Allez va-z-y la mélodie allez va-z-y la mécanique
Le drame des Guatemala comme ta propre tragédie
Entre à tout bout de champ dans ton poème y semant la panique
Allez va-z-y la mécanique allez va-z-y la mélodie

Écoute c'est un air très ancien Comme un battement de porte
Au loin comme un bruit de robe sur le balcon comme un écho
Dans la campagne Au fond de toi le souffle dur de ton aorte
Laisse les jeunes gens hausser l'épaule et rire aux vers égaux
Et même à coups de canne disperser au vent tes feuilles mortes
Qu'importe Il te faudra chanter jusqu'au bout dans le ciel glacé
Laisse les enfants discuter sérieusement de ces choses
Ton vers tu l'as ramassé jadis comme un animal blessé
Laisse-les ouvrir le ventre à leurs jouets saccager les roses
Je me souviens je me souviens de comment tout ça s'est passé

LA GUERRE ET CE QUI S'EN SUIVIT

Les ombres se mêlaient et battaient la semelle
Un convoi se formait en gare à Verberie
Les plates-formes se chargeaient d'artillerie
On hissait les chevaux les sacs et les gamelles

Il y avait un lieutenant roux et frisé
Qui criait sans arrêt dans la nuit des ordures
On s'énerve toujours quand la manœuvre dure
Et qu'au-dessus de vous éclatent les fusées

On part Dieu sait pour où Ça tient du mauvais rêve
On glissera le long de la ligne de feu
Quelque part ça commence à n'être plus du jeu
Les bonshommes là-bas attendent la relève

Le train va s'en aller noir en direction
Du sud en traversant les campagnes désertes
Avec ses wagons de dormeurs la bouche ouverte
Et les songes épais des respirations

Il tournera pour éviter la capitale
Au matin pâle On le mettra sur une voie
De garage Un convoi qui donne de la voix
Passe avec ses toits peints et ses croix d'hôpital

Et nous vers l'est à nouveau qui roulons Voyez
La cargaison de chair que notre marche entraîne
Vers le fade parfum qu'exhalent les gangrènes
Au long pourrissement des entonnoirs noyés

Tu n'en reviendras pas toi qui courais les filles
Jeune homme dont j'ai vu battre le cœur à nu
Quand j'ai déchiré ta chemise et toi non plus

Tu n'en reviendras pas vieux joueur de manille

Qu'un obus a coupé par le travers en deux
Pour une fois qu'il avait un jeu du tonnerre
Et toi le tatoué l'ancien Légionnaire
Tu survivras longtemps sans visage sans yeux

Roule au loin roule train des dernières lueurs
Les soldats assoupis que ta danse secoue
Laissent pencher leur front et fléchissent le cou
Cela sent le tabac la laine et la sueur

Comment vous regarder sans voir vos destinées
Fiancés de la terre et promis des douleurs
La veilleuse vous fait de la couleur des pleurs
Vous bougez vaguement vos jambes condamnées

Vous étirez vos bras vous retrouvez le jour
Arrêt brusque et quelqu'un crie Au jus là-dedans
Vous bâillez Vous avez une bouche et des dents
Et le caporal chante *Au pont de Minaucourt*

Déjà la pierre pense où votre nom s'inscrit
Déjà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places
Déjà le souvenir de vos amours s'efface
Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri

Dominos d'ossements que les jardiniers trient
Pelouses vertes à l'entour des sépultures
Sous les pierres d'Arras fils d'une autre patrie

Dont les noms sont tracés d'une grosse écriture
Blanc sur blanc les voilà nos hôtes désormais
Où la mort a fixé leur villégiature

La Manche pleure entre eux et ceux qui les aimaient
Mon oncle d'Angleterre est là dans cette foule
Entend-il comme nous le rossignol en mai

Lorette que l'odeur d'Afrique gorge et saoule
Cimetière en plein ciel pâle au Sénégalais
L'oubli comme un burnous aux Marocains s'enroule

Les sables ont couvert les larmes et les plaies
Les lamentations ont cessé dans la brume
Il n'est pas de palmiers dans le Pas-de-Calais

Ces hauteurs d'un vin noir encore au matin fument
Le vent foule à leur toit les raisins vendangés
Et ses dansants pieds nus de leur sang se parfument

Demeurez dispersés dans nos champs saccagés
Vous gisants que des croix blanches perpétuèrent
Et vous à Douaumont engrangés et rangés

L'ordre est mis à jamais dans les grands ossuaires
Spectres de mon pays reposez reposez
Laissez sur vous tomber la dalle et le suaire

Ne faites plus chez nous ce bruit du cœur brisé
Ne revendiquez plus au foyer votre place

Et ne gémissez plus le soir à la croisée

N'arrêtez plus les enfants qui s'en vont en classe
Les pauvres survivants ont le droit d'être heureux
Ne les réveillez pas de vos bouches de glace

Ne venez pas troubler le pas des amoureux
Laissez l'oiseau chanter laissez l'ombre être douce
Laissez les jeunes gens s'en aller deux par deux

Que la tombe s'apaise et se couvre de mousses
Que la terre mouillée en étouffe les bruits
Voyez l'herbe se lève et le taillis repousse

Les myrtes ont des fleurs les cyprès ont des fruits
Bonheur ô braconnier tends tes pièges de toile
Les cyprès ont des fruits qui démentent la nuit

Les myrtes ont des fleurs qui parlent des étoiles
Et c'est de mes douleurs qu'est fait le jour qui vient
Plus profonde est la mer et plus blanche est la voile

Et plus le mal amer plus merveilleux le bien

Je me souviens

Or nous repassions sur la Vesle
Après six semaines deux mois
A huit cents mètres de Couvrelles
Qui sont ces défunts que l'on voit
Fosses fraîches et croix nouvelles
Arrêtez un peu le convoi

Celui-ci je me le rappelle
Il jouait quand le ciel tonna
Pour nous dans le poste aux chandelles
Un petit air d'ocarina
La mort qui vint à tire-d'aile
Entre ses doigts le termina

Cet autre un enfant triste et frêle
S'agenouillait au bord des eaux
Quand son âme a joué la belle
Comme de sa cage un oiseau
Et le tampon du colonel
L'a ramassé dans les roseaux

Mais l'inscription que dit-elle
Je lis et je ne comprends plus
C'est pourtant mon nom que j'épelle
J'ai-t-il mal vu j'ai-t-il mal lu
Si c'est ma demeure mortelle
Qui dort au pied de ce talus

Le cœur muet les yeux au ciel
Depuis six semaines deux mois
Dans la terre au bord de la Vesle
A l'ombre d'une croix de bois
A huit cent mètress de Couvrelles
Quel est celui qu'on prend pour moi

Il y avait devant la croix fichée en terre une bouteille
Dedans une lettre roulée à mon adresse Était-ce vrai
Si c'était moi Si j'étais mort Si c'était l'enfer Tout serait
Mensonge illusion moi-même et toute mon histoire après
Tout ce qui fut l'Histoire un jeu de l'enfer un jeu du sommeil

Comme s'explique alors ce sentiment d'une longue agonie
Et ma vie et le monde et qui pourrait jamais encore y croire
Tout ceci n'était que l'enfer qui jongle devant son miroir
Je suis mort en août mil neuf cent dix-huit sur ce coin de terroir
Ça va faire pour moi bientôt trente-huit ans que tout est fini

Il n'y a pas eu les soldats entrant boire à cheval dans les bars
Ces couples sur les toits dansant et le grand jour toute la nuit
Tout un train de signaux brûlé la ville entière qui nous suit
Lanceurs d'étoiles de couleur maîtres du feu qui tombe en pluie
A l'aube encore les tambours de l'Armistice aux boulevards

Il n'y a pas eu cette neige et dans le grenier mort de froid
Près de Sainte-Odile un chasseur quand on a quitté la scierie
Ni les yeux brillants des fourriers qui troquaient les marks à vil prix
Ni les drapeaux jaunes et blancs dans les cités de l'hystérie
Ni l'Alsace et le Rhin débordé pour borner notre charroi

Il n'y a pas eu Rœschwogg et la jeune fille aux yeux verts
Dans la maison d'en face qui me disait des vers allemands
Tandis que je tendais les mains à sa laine et Dieu sait comment
Entre nous deux l'hiver cruel ainsi passa tranquillement
A voir ses doigts sur le clavier jouer *La Truite* de Schubert

Il n'y a pas eu Sarrebrück ni dans les mines de charbon
La grève et les officiers donnant des ordres contradictoires
Les suspects arrêtés en banlieue et les interrogatoires
Le *Freischütz* à l'orchestre du café Wittelsbach tous les soirs
Et ce caporal d'ordinaire assommé sous l'arche d'un pont

Bierstube Magie allemande
Et douces comme un lait d'amandes
Mina Linda lèvres gourmandes
Qui tant souhaitent d'être crues
Dont les voix encore enfantines
A fredonner tout bas s'obstinent
L'air *Ach du lieber Augustin*
Qu'un passant siffle dans la rue

Sofienstrasse Ma mémoire
Retrouve la chambre et l'armoire
L'eau qui chante dans la bouilloire
Les phrases des coussins brodés
L'abat-jour de fausse opaline
Le *Toteninsel* de Boecklin
Et le peignoir de mousseline
Qui s'ouvre en donnant des idées

Au plaisir prise et toujours prête
O Gaense-Liesel des défaites
Tout à coup tu tournais la tête
Et tu m'offrais comme cela
La tentation de ta nuque
Demoiselle de Sarrebrück
Qui descendais faire le truc
Pour un morceau de chocolat

Et moi pour la juger que suis-je
Pauvres bonheurs pauvres vertiges
Il s'est tant perdu de prodiges
Que je ne m'y reconnais plus
Rencontres Partances hâtives
Est-ce ainsi que les hommes vivent
Et leurs baisers au loin les suivent
Comme des soleils révolus

Tout est affaire de décor
Changer de lit changer de corps
A quoi bon puisque c'est encore
Moi qui moi-même me trahis
Moi qui me traîne et m'éparpille
Et mon ombre se déshabille
Dans les bras semblables des filles
Où j'ai cru trouver un pays

Cœur léger cœur changeant cœur lourd
Le temps de rêver est bien court
Que faut-il faire de mes jours
Que faut-il faire de mes nuits
Je n'avais amour ni demeure
Nulle part où je vive ou meure
Je passais comme la rumeur
Je m'endormais comme le bruit

C'était un temps déraisonnable
On avait mis les morts à table
On faisait des châteaux de sable
On prenait les loups pour des chiens
Tout changeait de pôle et d'épaule
La pièce était-elle ou non drôle
Moi si j'y tenais mal mon rôle
C'était de n'y comprendre rien

Dans le quartier Hohenzollern
Entre la Sarre et les casernes
Comme les fleurs de la luzerne
Fleurissaient les seins de Lola
Elle avait un cœur d'hirondelle
Sur le canapé du bordel
Je venais m'allonger près d'elle

Dans les hoquets du pianola

Elle était brune et pourtant blanche
Ses cheveux tombaient sur ses hanches
Et la semaine et le dimanche
Elle ouvrait à tous ses bras nus
Elle avait des yeux de faïence
Et travaillait avec vaillance
Pour un artilleur de Mayence
Qui n'en est jamais revenu

Il est d'autres soldats en ville
Et la nuit montent les civils
Remets du rimmel à tes cils
Lola qui t'en iras bientôt
Encore un verre de liqueur
Ce fut en avril à cinq heures
Au petit jour que dans ton cœur
Un dragon plongea son couteau

Le ciel était gris de nuages
Il y volait des oies sauvages
Qui criaient la mort au passage
Au-dessus des maisons des quais
Je les voyais par la fenêtre
Leur chant triste entrait dans mon être
Et je croyais y reconnaître
Du Rainer Maria Rilke

Il n'y a jamais eu rien de cela ni des ans qui suivirent

Je vous dis que nous sommes morts dans nos vêtements de soldats
Le monde comme une voiture a versé coulé comme un navire
Versailles Entre vous partagez vos apparences d'empires
Compagnons infernaux nous savons à la fois souffrir et rire
Il n'y a jamais eu ni la paix ni le Mouvement Dada

2.

Comme il a vite entre les doigts passé
Le sable de jeunesse
Je suis comme un qui n'a fait que danser
Surpris que le jour naisse
J'ai gaspillé je ne sais trop comment
La saison de ma force
La vie est là qui trouve un autre amant
Et d'avec moi divorce
Rien n'est plus amer A qui t'en prends-tu
Plus commun plus facile
Que perdre son temps et le temps perdu
Pourquoi t'en souvient-il
Le hasard fait que j'y pense parfois
Et toujours je m'étonne
Ainsi je fus ainsi j'ai vécu moi
Ce printemps monotone
On n'en peut conter rien d'intéressant
Malgré ses airs baroques
Et je n'ai jamais été qu'un passant
Embourbé dans l'époque
De loin tout ça paraît aventureux
Saoulant blasphématoire
Les nouveaux venus en parlent entre eux
On en fait des histoires
Vous du moins dit-on vous aurez bien ri
Entre les draps du drame
Sûr cela valait d'y mettre le prix
Fût-ce le corps et l'âme
Vous aurez été libres de rêver
Libres comme l'injure
Mais vous regardez nos pieds entravés
Avoir raison c'est dur
Ils rêvent pourtant ces fils d'aujourd'hui

Où toute chose est claire
Et s'ils ont regret c'est de notre nuit
Et de notre colère
Ah le beau plaisir que lire aux bougies
Des choses éternelles
Ils voudraient troquer l'idéologie
Pour l'irrationnel
Ne voyez-vous pas malheureux enfants
Que tout ce que nous fûmes
Se dresse devant vous et vous défend
Le seuil mauvais des brumes
Ce que nous étions nous l'avons payé
Plus qu'on ne l'imagine
Et regardez ceux qui vont foudroyés
Sans cœur dans leur poitrine
Mais qu'espéraient-ils et qui ne vint pas
Quels astres quelles fêtes
De qui croyez-vous ces traces de pas
Des hommes ou des bêtes
Ils s'imaginaient d'autres horizons
D'autres airs de musique
Et vous vous plaignez vous d'avoir raison
Sur leur métaphysique
Moi j'ai tout donné que vous sachiez mieux
La route qu'il faut prendre
Voilà que vous faites la moue aux cieux
Et vous couvrez de cendres
Moi j'ai tout donné mes illusions
Et ma vie et mes hontes
Pour vous épargner la dérision
De n'être au bout du compte
Que ce qu'à la fin nous aurons été
A chérir notre mal
Le papier jauni des lettres jetées
Au grenier dans la malle

LES MOTS M'ONT PRIS PAR LA MAIN

Je demeurai longtemps derrière un Vittel-menthe
L'histoire quelque part poursuivait sa tourmente
Ceux qui n'ont pas d'amour habitent les cafés
La boule de nickel est leur conte de fées
Si pauvre que l'on soit il y fait bon l'hiver
On y traîne sans fin par la vertu d'un verre
Moi j'aimais au Rocher boulevard Saint-Germain
Trouver le noir et or usagé des sous-mains
Garçon de quoi écrire Et sur la molesquine
J'oubliais l'hôpital les démarches mesquines
A raturer des vers sur papier quadrillé
Tant que le réverbère au-dehors vînt briller
Jaune et lilas de pluie au cœur du macadam
J'épongeais à mon tour sur le buvard-réclame
Mon rêve où l'encre des passants abandonna
Les secrets de leur âme entre deux quinquinas
J'aimais à Saint-Michel le Cluny pour l'équerre
Qu'il offre ombre et rayons à nos matins précaires
Sur le coin de la rue Bonaparte et du quai
J'aimais ce haut Tabac où le soleil manquait
Il y eut la saison de la Rotonde et celle
D'un quelconque bistro du côté de Courcelles
Il y eut ce café du passage Jouffroy
L'Excelsior Porte-Maillot Ce bar étroit
Rue du Faubourg-Saint-Honoré mais bien plus tard
J'entends siffler le percolateur dans un Biard
C'est un lieu trop bruyant et nous nous en allons
Place du Théâtre-Français dans ce salon
Au fond d'un lac d'où l'on voit passer par les glaces
Entre les poissons-chats les voitures de place
Or d'autres profondeurs étaient notre souci
Nous étions trois ou quatre au bout du jour assis
A marier les sons pour rebâtir les choses
Sans cesse procédant à des métamorphoses

Et nous faisions surgir d'étranges animaux
Car l'un de nous avait inventé pour les mots
Le piège à loup de la vitesse
Garçon de quoi écrire Et naissaient à nos pas
L'antilope-plaisir les mouettes compas
Les tamanoirs de la tristesse
Images à l'envers comme on peint les plafonds
Hybrides du sommeil inconnus à Buffon
Êtres de déraison Chimères
Vaste alphabet d'oiseaux tracé sur l'horizon
De coraux sur le fond des mers
Hiéroglyphes aux murs cyniques des prisons
N'attendez pas de moi que je les énumère
Chasse à courre aux taillis épais Ténèbre-mère
Cargaison de rébus devant les victimaires
Louves de la rosée Élans des lunaisons
Floraisons à rebours où Mesmer mime Homère
Sur le marbre où les mots entre nos mains s'aimèrent
Voici le gibier mort voici la cargaison
Voici le bestiaire et voici le blason
Au soir on compte les têtes de venaison
Nous nous grisons d'alcools amers
O saisons
Du langage ô conjugaison
des éphémères
Nous traversons la toile et le toit des maisons
Serait-ce la fin de ce vieux monde brumaire
Les prodiges sont là qui frappent la cloison
Et déjà nos cahiers s'en firent le sommaire
Couverture illustrée où l'on voit Barbizon
La mort du Grand Ferré Jason et la Toison
Déjà le papier manque au temps mort du délire

Garçon de quoi écrire

Ici commence la grande nuit des mots
Ici le nom se détache de ce qu'il nomme
Ici le reflet décrit de sa fantastique écriture
Un monde où le mur n'est mur qu'autant
Que la tache de soleil s'y attache
Que le miroir lunaire a capté l'homme passant

Ici commence la jungle des jongleries
Et celui qui parle est dans la persuasion que sa parole
Est genèse et le premier jour
N'était qu'une bille de verre où les couleurs tordaient leur spirale
Mais au second jour il a dit Que les ténèbres soient
Pour y faire monter l'éclat des feux d'artifice
Au troisième jour il s'est reconnu dans les nuages
Au quatrième il s'est reconnu dans les eaux
L'écho de sa voix lui est revenu dans la cinquième nuit
Un bouquet d'aubes a suffi pour que la parole de l'homme
Passe à ses propres yeux pour le principe de toute création
Et le samedi
Celui qui parle a créé les poissons et les oiseaux
A sa semblance
Et le dimanche il est sorti dans la rue avec ses beaux habits
Étonné des rires qui l'accompagnent des haussements d'épaules
Et de l'encens qui brûle pour d'autres l'orgue pour je ne sais quel Dieu d'église
Les cloches les cloches pour la folie
Ici commence l'enchantement du verbe et la malédiction des poètes
Regardez regardez ces enfants qui s'en vont dans la vie avec des sifflets et des cymbales
Ils jouent avec le feu ils font les sans-cœur mettent le désordre
Ils mêlent tout ils gâchent tout avec délice
Ils se sont munis de la crécelle des lépreux
Un raffut du diable et je méprise qui regarde où il met ses pieds
Les trompettes ne sont pas faites pour les chiens
Et si j'aime marcher moi dans les flaques d'eau
Voyez voyez ces enfants ridicules et grandioses
Perdus dans la forêt des signes perdus

Dans l'éblouissement des lumières et le jeu des ombres
Perdus perdus dans le labyrinthe inventé
La proie d'eux-mêmes d'eux-mêmes minotaures
Acteurs ambulants croulant sous les oripeaux portés
Les cordes qui tiennent les portants et qu'on est supposé ne pas voir
Les décors délavés qu'on plante sur le mail
Les pancartes explicatives
Les maillots jaunis les basques brodées d'un mica qui se défait paillette après paillette
Tout le clinquant effiloché des songes
Et voyez-moi de quoi ces gens ont l'air an grand jour
Qui sans filet vont risquer leur vie aux lumières d'ail
Ou cracher leurs poumons d'étoiles

Et leur camp nomade au soir se fixe près d'une mare
Ou dans le terrain vague aux abords de la ville
Le froid te réveillera dans le scintillement d'aube des ordures
Et il leur faut chaque jour faucher le foin des rêves de la nuit
Où porter cette herbe Où cette récolte inutile
Plus loin plus loin car sur le territoire de cette commune
On ne veut pas de vous Romanichels
Qui payez votre part en marchant sur la tête

Les mots m'ont pris par la main
Où suis-je A quel petit matin d'égarement
Et qu'est-ce qu'il y a dans toutes ces voitures qui passent
Il faut les jurons des charretiers pour arriver aux Halles
On suit une idée on s'emballe on ne sait plus ce qu'on dit
Voilà Cela commence comme cela les mots vous mènent
On perd de vue les toits on perd de vue la terre On suit
Inexplicablement le chemin des oiseaux

J'aurais voulu parler de cela sans image
Des amis des amours de ce qu'il en advint
Montrer ce monde et ses visages
Dans la couleur des années vingt

Et j'aurais retracé le vieil itinéraire
Refait patiemment dans le passé décrit
Les pas réels qui nous menèrent
D'un bout à l'autre de Paris

D'un bout à l'autre de la nuit et de nous-mêmes
Les yeux perdus le cœur battant la tête en feu
Pris à notre propre système
Battus à notre propre jeu

Nous qui disions tout haut ce que les autres turent
L'outrage pour soleil et pour loi le défi
Opposant l'injure à l'injure
Et le rêve aux philosophies

Univers furieux de paille et de paroles
J'ai peine à démêler le délire et la vie
Il n'y a que des herbes folles
Sur le chemin que j'ai suivi

Je revois ce temps-là sans y plus rien comprendre
Pour qui ne brûle plus la flamme est sans objet
Le souvenir n'est qu'une cendre
Une ombre au mur qui me singeait

Si je tourne mes yeux vers ces heures premières
Je ne reconnais plus à leurs gestes déments
Dans l'affolement des lumières
Ceux que nous fûmes un moment

Malgré tout ce qui vint nous séparer ensemble
O mes amis d'alors c'est vous que je revois
Et dans ma mémoire qui tremble
Vous gardez vos yeux d'autrefois

Nous avons comme un pain partagé notre aurore
Ce fut au bout du compte un merveilleux printemps
Toutes les raisons tous les torts
N'y font rien mes amis d'antan

Il faut bien accepter ce qui nous transfigure
Tout orage a son temps toute haine s'éteint
Le ciel toujours redevient pur
Toute nuit fait place au matin

Même si tout cela nous paraît dérisoire
Un avenir naissant nous unit à jamais
Où l'on raconte des histoires
Pleines de notre mois de mai

LE MOT « VIE »

J'entends la douce pluie d'été dans les cheveux mouillés des saules
Le vent qui fait un bruit d'argent m'endort m'éveille à tour de rôle
Je rêve au cœur de la maison qu'entoure le cri des oiseaux

Je mêle au passé le présent comme à mes bras le linge lourd
Et cette nuit pour moi la mémoire fait patte de velours
Tout prend cette clarté des choses dans la profondeur des eaux

On dirait que de la semaine il n'est resté que les dimanches
Tous les jardins de mon enfance écartent l'été de leurs branches
La mer ouvre son émeraude à ce jeune homme que je fus

Te voilà quelque part au mois d'août par une chaleur torride
Allongé dans l'herbe et tu lis Goethe *Iphigénie en Tauride*
Par le temps qu'il fait un verre d'eau ne serait pas de refus

Ailleurs tu marchais le long d'un canal sous des châtaigniers verts
De ce long jour écrasant les bogues sur les chemins déserts
Personne excepté les haleurs qui buvaient du vin d'Algérie

Dans un village perdu les gens à ton passage se taisent
O l'auberge de farine et de bière où tu mangeas des fraises
Et la toile rêche des draps qui sentaient la buanderie

Cette vie avait-elle un sens Où t'en vas-tu croquant des guignes
Jamais le soir les filles de Soliès ne te feront plus signe
Reverras-tu jamais le cheval qui tournait la noria

Il y avait une fois dans le Wiltshire une dame en jaune
Elle se balança longtemps dans un rocking-chair sur le loan
Et quand tu pris sa main comme une ville une bague y brilla

De temps en temps tu te souviens de la jeune morte d'Auteuil
Pâle sur son oreiller Son père la regarde assis dans un fauteuil
Et toi tu n'as qu'à sortir de la chambre comme un étranger

Cette vie avait-elle un sens En a-t-elle un pour les lézards
Et même alors dans le Salzkammergut on jouait du Mozart
On peut dépayser son cœur mais non pas vraiment le changer

Les Naturfreunde t'ont menacé du geste et de la parole
Passant des neiges sans rien voir toi qui traversais le Tyrol
Le ciel était si déraisonnablement rose à l'horizon

Mais des nuages de corbeaux couvraient l'Autriche des suicides
Un beau jour tu es parti pour Berlin la poche et le cœur vides
Spittelmarkt tu habites chez un marchand de quatre-saisons

Ah cette ville était une île au cœur même des eaux mortelles
Toutes les îles de la mer leurs merveilles que seraient-elles
Sans le péril qui les entoure et la tempête et les requins

Septembre de Charlottenbourg les longs soirs assis aux terrasses
Et l'on s'en revenait parlant tard sous les arbres de Kantstrasse
Vous en souvenez-vous toujours mes frère et sœur américains

Est-ce Jérusalem à l'heure où sur Samson le Temple croule
Devant l'U-Bahnhof Nollendorf Platz chaussée et trottoirs la foule
D'une bière amère à pleins murs emplit la coupe des maisons

Et comme un feu dans les fourmis dans le poulailler le renard
Soudain voici qu'en tous les sens la charge des Sehupos démarre
Et ce n'est pas ce coup-ci que l'homme de chair aura raison

Il y a quelque chose de pourri dans cette vie humaine
Quelque chose par quoi l'esprit voit se rétrécir son domaine

L'on ne sait de quel côté se tourner pour chasser ce tourment

Rentrer chez soi Qu'est-ce que c'est chez soi Mais il faut bien qu'on parte
Place Blanche on ira retrouver ses amis jouer aux cartes
Pour se persuader qu'il est avec l'enfer des accommodements

Cette vie avait-elle un sens et de quel côté sont les torts
Ce n'est qu'un décor pour toi Kurfürstendamm Brandenburger Tor
On y dévaluait d'un même coup le mark et les idées

Paris On a bouleversé Paris ses parcs et ses passages
Où donc est la Cité des Eaux palissades et fleurs sauvages
Ce sentier secret dans la ville où nous nous sommes attardés

O femme notre cœur en lambeaux si quelque chose en doit survivre
Faut-il que cela soit comme une fleur séchée au fond d'un livre
Cette lueur de coupe-gorge aux jardins de Cagliostro

Vraiment faut-il que de tous les instants cet instant-là demeure
Odeur des acacias descendant vers la Seine où se meurt
Dans Grenelle endormi la toux intermittente du métro

Si longtemps entre nous deux un autre homme avait jeté son ombre
Il nous semblait qu'aucune nuit pour nous joindre fût assez sombre
Assez profonde aucune mer sous le rideau des goémons

Trois ans nous nous sommes cherchés mon *Amie éclatante et brune*
Aux soirs d'éclipse elle m'était le soleil ensemble et la lune
Et son parfum m'est demeuré longtemps dans les Buttes-Chaumont

A reculons j'ai regardé s'enfuir ma reine blanche et noire
Elle est partie à tout jamais nonchalamment dans le miroir
Et je ne l'ai pas appelée et je ne l'ai pas retenue

C'est étrange un amour qui finit sans même un soupçon de plainte

Ce silence établi soudain quand la musique s'est éteinte
Et ce n'est que beaucoup plus tard que l'on saura le mal qu'on eut

Cette vie avait-elle un sens ou tout est-il contradictoire
L'expression des gens parfois que l'on croise sur les trottoirs
C'est comme un cinéma permanent quand on entre au beau milieu

Nous avions parlé notre nuit Je l'ai mené jusqu'à la gare
Paul Eluard quittait Paris et sa vie un matin hagard
On ne connaîtra jamais du film que la scène des adieux

Adieu tu ne retourneras jamais à Sarcelles-Saint-Brice
Paul une maison peinte dans Ithaque attendait-elle Ulysse
Tandis qu'autour de son esquif la mer se faisait mélopée

A toi de t'en aller par les atolls hantés de la Sirène
Tu ne monteras plus ici dans les balançoires foraines
Tu ne reverras plus les Gertrud Hoffman Girls croisant l'épée

L'aurore tous les jours se lèvera sans toi rue des Martyrs
Ne te retourne pas sur cette ville en feu Tu peux partir
Comme un faucheur derrière lui qui laisse les foins et la faux

Tu m'as dit en dernier je ne veux pour rien au monde qu'on brode
Sur les raisons de mon départ Va-t'en tranquille aux antipodes
C'est juré Je rirai de tout Je t'injurierai s'il le faut

O mes amis tombe à jamais le rideau rouge à la Cigale
Un à un sur les ponts j'ai vu s'éteindre les feux de Bengale
Et gémissante vers la mer une péniche au loin fuyait

Desnos c'était un bal dans ce quartier où l'on mange koscher
Qui se souvient des amants dérangés sous la porte cochère
Nous allions parlant de Nerval un soir de quatorze juillet

Il disait que l'amour est une plaie en travers de la gorge
Et d'Amérique ces jours-là s'en revenait Yvonne George
Avec ce chant brisé des oiseaux qui volèrent trop longtemps

Nous passions déjà le seuil tragique d'une nouvelle époque
Le drapeau d'Abd el-Krim s'était levé déjà sur le Maroc
On entendait dans l'ombre énorme un énorme cœur palpitant

Cette vie avait-elle un sens ou n'était-elle qu'une danse
Quel est ce chien noir qui me suit Tout n'est-il que nuit et silence
N'est pas miroir tout ce qui luit ce que j'aime et ce que je suis

Ce monde est comme une Hollande et peint ses volets de couleurs
Car l'hiver la terre demande à se reposer de ses fleurs
Et je m'efforce à mieux comprendre hier de mes yeux d'aujourd'hui

Je ne récrirai pas ma vie Elle est devant moi sur la table
Elle est comme un cœur de chair arraché pantelant lamentable
Un macchabée aux carabins jeté pour la dissection
Pourquoi refaire au jour le jour le chemin des illusions
Filles des vents de la soif et des sables

La lumière de la mémoire hésite devant les plaies
Soulevant comme une noire draperie au seuil des palais
Le farouche et bruyant essaim que font toute sorte de mouches
Ah sans doute les souvenirs ne sortent pas tous de la bouche
Il en est qu'une main d'ombre balaie

Le monde qu'on se fait de tout Les perpétuelles blessures
Propos surpris Rires des gens Baisser les yeux sur ses chaussures
Se sentir une marchandise en solde une fin de série
Comme un interminable dimanche aux environs de Paris
Dans ces chemins sans fin bordés de murs

Il y a des sentiments d'enfance ainsi qui se perpétuent
La honte d'un costume ou d'un mot de travers T'en souviens-tu
Les autres demeuraient entre eux Ça te faisait tout misérable
Et tu comprenais bien que pour eux tu n'étais guère montrable
Même aujourd'hui d'y penser ça me tue

J'allais toujours à ce qui brille à ce qui fait que c'est la fête
Je préférais ne prendre rien à prendre une chose imparfaite
C'est très joli mais l'existence en attendant ne t'attend pas
C'est très joli mais l'existence en attendant te met au pas
Ton histoire est celle de tes défaites

Avec ça tu sais bien que tu avais l'amour-propre mal placé
Tu ne serais pas revenu sur une phrase prononcée
Tu t'embarquais dans Dieu sait quoi pour camoufler tes ignorances
Tu te faisais couper en quatre pour sauver les apparences
Tu haletais comme un gibier forcé

Probablement qu'il y a dans toi quelque chose du sauvage
Peut-être confusément crains-tu d'être réduit au servage
Peut-être étais-tu fait pour guetter seul au travers des roseaux
Le flamant rose et lent qu'on voit posément sur les eaux
Dans le soir avancer du fond des âges

Peut-être étais-tu fait pour lutter contre les autres éléments
Non pas contre l'homme et la femme avec qui l'on ruse et l'on ment
Mais les volcans pour leur voler le feu premier qu'ils allumèrent
Et nager comme on dort les yeux au ciel sur le dos de la mer
Lourde de sel et de chuchotements

Tu n'as pas eu le choix entre l'âge d'or et l'âge de pierre
Tu habitais au quatrième étage à Neuilly rue Saint-Pierre
De temps en temps sur le Grand Lac tu faisais un peu de canot
Tu prenais le tramway jaune pour aller au Lycée Carnot
Plus tard Beaujon Broussais Lariboisière

Laisse-moi rire un peu de toi mon pauvre double mon sosie
Tu n'as pas le coffre crois-moi qu'il faut à ta Polynésie
Mais regarde-toi donc N'importe quel miroir ferait l'affaire
Ce chapeau mou ce pardessus dont c'est bien le troisième hiver
Ça va comme un gant à ta poésie

Il y a les choses qu'on fait parce qu'il faut pourtant qu'on mange
Et les soleils qu'on porte en soi comme une charrette d'oranges
Il ne faut pas trop en parler c'est très mal vu dans le quartier
Après tout je vous le concède il y a métier et métier
La littérature en est un d'étrange

Ma mère a pleuré d'abord et trouvé cela bien affligeant
Comprends mon petit quand on écrit pour eux on dépend des gens
Tant que ce n'est pas sérieux tu peux en agir à ta guise
Mais il faut songer à l'avenir que veux-tu que je te dise
Tiens moi j'en frémis rien qu'en y songeant

Chacun se bâtit un destin comme un tombeau sur la colline
Il n'est plus de chemin privé si l'histoire un jour y chemine
Et dans la rumeur de l'exode où sont nos calculs hasardeux
Maman la chambre d'hôpital à Cahors en quarante-deux
Comment se peut-il qu'on se l'imagine

Même au-dessus du cimetière il y aura toujours les cieux
A celui qui vit assez longtemps pour cela devant ses yeux
Il n'y a pas de malheur si grand qu'au bout du compte il n'arrive
Ce serait vivre pour bien peu s'il fallait pour soi que l'on vive
Et même pour ceux qu'on aime le mieux

Où donc se sont évanouis tous les gens de ma connaissance
La famille il n'y en a plus C'est vrai j'en avais peu le sens
Et les amis n'en parlons pas Ce sont chansons d'une saison
Pour nous séparer comme un fruit il ne manquait pas de raisons
Un amour d'un jour creuse pire absence

Au-dessus d'un monde mort il continue à traîner des cerfs-volants
Poignées de main de Castelnaudary Bons baisers du Mont Blanc
Un bonjour de Saint-Jean-de-Luz Salutations de La Baule
Je suis depuis trois jours ici C'est plein de Parisiens très drôles
Nous avons fait un voyage excellent

O la nostalgie à retrouver de vieilles cartes-postales
Où le ciel est toujours bleu l'arbre toujours vert la mer étale
Sans doute on ne les met dans l'album que pour les photographies
Je suis seul à savoir ce que l'écriture au dos signifie
Les diminutifs les phrases banales

Je me souviens de nuits qui n'ont été rien d'autre que des nuits
Je me souviens de jours où rien d'important ne s'était produit
Un café dans le bois près de la gare à Saint-Nom-la-Bretèche
Le bonheur extraordinaire en été d'un verre d'eau fraîche
Les Champs-Élysées un soir sous la pluie

LE MOT « AMOUR »

Un soir de Londres
Je marche dans les brouillards jaunes de Février
Seul avec un amour qui commence
Viendra-t-elle
Et je disperse sans fin l'impatience de mes pas
Coudoyant des fantômes
Bonsoir Docteur Johnson bonsoir George Borrow
Et Moll Flanders flânait le long de la Tamise
Comment donc disais-tu Shelley de cette ville
Hell is a city much like London ah c'était à l'envers
Mais as-tu vu la nuit l'enfer
A-t-il tant de décors à l'usage des crimes
O paysage de Marylebone Road
Rues vides sans parole où l'on a soigneusement essuyé les taches de sang
Je me disais justement Comme c'est étrange
Le froid de l'Érèbe Mais
Où sont les flammes d'antan
Soudain le soleil dans l'étoupe
Une torche dans la rue
Tout ce monde court avec des bottes de ouate
Vers cette fausse aurore
Dans un acheminement d'échelles et de seaux d'eau
Combien sommes-nous quand minuit sonne devant l'immeuble incendié
La gesticulation irréelle des sauveteurs et ces poupées incandescentes dans leurs bras
Les spectres du trottoir parlent entre eux cockney
La mendiante superbe dans ses dentelles sales et le panache à son chapeau
Le prédicateur des bancs de Hyde Park
Un Chinois de l'East End sorti de Sherlock Holmes
Foule invisible sanglots et rumeurs
Nous assistons à la lutte de la lance et de l'étincelle
Qu'est-ce qui brûle ici dans les écroulements de murailles
Romans interrompus Commerces
Les ombres et le feu raturent les raisons sociales
Épices cotonnades je ne sais

On se passe de main en main la petite Doritt évanouie
Est-ce que tout sera toujours un spectacle
Et seulement un spectacle
Un spectacle O témoins aveugles une histoire à raconter plus tard
Quand depuis longtemps les ruines seront abattues la maison reconstruite

Et au rez-de-chaussée il y aura
Un pub où l'ale soit pareille
Et différente la chanson

Je tombe je tombe je tombe
Avant d'arriver à ma tombe
Je repasse toute ma vie
Il suffit d'une ou deux secondes
Que dans ma tête tout un monde
Défile tel que je le vis
Ses images sous mes paupières
Font comme au fond d'un puits les pierres
Dilatant l'iris noir de l'eau
C'est tout le passé qui s'émiette
Un souvenir sur l'autre empiète
Et les soleils sur les sanglots
O pluie O poussière impalpable
Existence couleur de sable
Brouillard des respirations
Quel choix préside à mon vertige
Je tombe et fuis dans ce prodige
Ma propre accélération

Un amour qui commence est le pays d'au-delà le miroir
Les amants croisent dans la rue un monde bizarre et guindé
Des messieurs comme auparavant on ne s'en faisait pas idée
Monstres de tous les acabits sur les bus les bancs les trottoirs

Ah Seigneur Dieu le vent qu'il fait à Londres quand il fait du vent
Le chapelier perd son chapeau Les dormeurs ont le cauchemar
C'est le temps qu'il faut pour danser le quadrille avec les homards
La Tortue en entonne l'air et le Gryphon passe devant

Te souviens-tu de la chanson le ton grave de ses paroles
Le rythme en est précisément le rythme de la nursery
Mais j'ai beau comme lui mon vers exactement le mesurer
Un jour hélas tu t'en iras Alice avec Lewis Carroll

QUADRILLE DES HOMARDS

Allez un petit peu plus vite A l'escargot dit le merlan
Un marsouin piétine ma queue Il proteste qu'on est trop lent
Voyez les tortues les homards vivement comme tous avancent
Ils attendent sur le plongeoir Voulez-vous entrer dans la danse
Voulez-vous ne voulez-vous pas voulez-vous entrer dans la danse

Imaginez-vous seulement le plaisir que cela sera
Dans la mer avec les homards lorsque tous on nous poussera
Mais l'escargot dit C'est trop loin Avec un air de défiance
Et mille mercis au merlan mais quant à entrer dans la danse
Il ne voulait ne pouvait pas ne voulait entrer dans la danse

La belle affaire si c'est loin Disait son écailleux ami
La côte de l'autre côté on peut s'y baigner c'est permis
Plus on s'éloigne d'Angleterre et plus on approche de France
N'ayez pas peur cher escargot mais entrez plutôt dans la danse
Voulez-vous ne voulez-vous pas voulez-vous entrer dans la danse

Tu me parles de ton enfance et ta tête est sur mes genoux
Dans la chambre au premier qui pour nous sera les jardins d'Armide
Eiffel Tower As-tu six pence pour le gaz Il fait humide
Et froid La flamme jaune et bleue à nouveau danse devant nous

Raconte-moi ton univers raconte-moi ta solitude
Ne sortons pas restons devant les cuivres de la cheminée
Ton père te ressemble il est sombre à la fin de la journée
Les souliers te font toujours mal la gouvernante a la voix rude

Il y a une maison d'ombre et d'ordre avec l'argenterie
Des cristaux les glaces qui rêvent d'une robe bruissante
Tu n'as pas le droit de courir le parc sur le sable des sentes
Et la pelouse est toujours rase au-dessous d'un ciel toujours gris

Tout ce long temps tout ce long temps de notre enfance qu'on gaspille
Chaque mot que tu dis en moi s'enfonce à la façon d'un clou
Chaque mot que tu dis de ton passé me rend triste et jaloux
Femme ô femme que ne t'ai-je connue alors petite fille

Tes amants n'en souffle pas mot qu'ai-je à faire de tes amants
Mais descendons au restaurant Les salles sont déjà désertes
Nous ne serons que tous les deux assis parmi les plantes vertes
Le patron viendra nous parler avec son accent allemand

Le vieux Stulick a l'air d'un phoque Il te dira tendant la carte
De Qveen ov hearts she made some tarts
All on a summer day
De Knave ov hearts he stole dose tarts
And took dem qvite a-v-way
Dame de cœur je le sais bien un jour il faudra que tu partes

Malles Chambres d'hôtel Ainsi font ainsi font font font
Dans les couloirs silencieux les chemins gris bordés de rouge
Et l'on met les souliers dehors afin de mieux voir au plafond
Le couple des ombres qui bouge

Elle n'aimait que ce qui passe et j'étais la couleur du temps
Et tout même l'Ile Saint-Louis n'était pour elle qu'un voyage
Elle parlait d'ailleurs Toujours d'ailleurs Je rêvais l'écoutant
Comme à la mer un coquillage

Une femme c'est un portrait dont l'univers est le lointain
A Paris nous changions de quartier comme on change de chemise
De la femme vient la lumière Et le soir comme le matin
Autour d'elle tout s'organise

Une femme c'est une porte qui s'ouvre sur l'inconnu
Une femme cela vous envahit comme chante une source
Une femme toujours c'est comme le triomphe des pieds nus
L'éclair qu'on rejoint à la course

Ah l'ignorant que je faisais Où donc avais-je avant les yeux
On quitte tout pour une femme et tout prend une autre envergure
Tout s'harmonise avec sa voix La femme c'est le Merveilleux
Tout à ses pas se transfigure

Et je m'amusais tout d'abord Crépusculaires Ophélies
Aventuriers au teint brûlé comme des châteaux en Espagne
Gens en disponibilité Charlatans de Gallipoli
De ce monde qui l'accompagne

Qui est l'actrice aux yeux d'iris lourde et blonde comme un bouquet
Il y a dans la perspective un ballet d'ombres qu'on devine
Jaloux des pages florentins pâle s'exerce au bilboquet
L'Arlequin du Pont de Brooklyn

Et cette dame d'organdi comme une figure de proue
Qui tuera son mari le joueur de polo dans une gare
De grands diables décolorés Chiliens bleus Écossais roux
Couverts de cendre de cigare

La négresse irlandaise a soudain pour moi des airs de Manet
Sans doute est-elle comme moi lasse d'écouter leurs fadaises
Elle ne se sert que des mots qu'on connaît *You'll miss me Honey*
Un de ces jours *Some of these days*

Cette vie insensiblement chante pour nous les yeux fermés
Parler parler boire et danser tant que la nuit le jour l'épouse
Il y a toujours quelqu'un là pour qui le temps file en fumée
Sur le rythme et l'accent d'un blues

Essayons de retrouver le grand air Mets tes doigts dans les miens
Gilles Pierrot la coterie oublions un peu leurs visages
Par-delà les vagues frondaisons de Watteau Veux-tu bien
Nous perdre au cœur du paysage

Les martins-pêcheurs au ciel jaune et rose
Cousent le printemps au-dessus des toits
Où leur vol léger en passant se pose
Aux créneaux neigés que les vents nettoient

La Tour des Harengs de l'hiver se lave
Maisons à l'envers leur front mauve est pris
Dans les lourdes eaux d'un rêve batave
Que les bateaux gris lentement charrient

Les bateliers blonds au bleu de leur pipe
Ont les yeux noyés par l'Indonésie
Tandis que les marchandes de tulipes
Pour les étrangers déjà s'égosient

Ce calme c'est le calme du commerce
Ce silence est fait de soie et d'étain
Les grands bassins de mât en mât y bercent
Le soir safran qui sur les quais déteint

Le jour déclinant les digues cyclables
Dans un Ruisdael sombre aux rouges falots
Portent de la ville au loin par les sables
Le pédalement de mille vélos

Mais dans l'échoppe est assise une dame
Comme un bijou qui dort en son écrin
Car c'est ici le ghetto d'Amsterdam
Où des bras blancs entourent les marins

On dit *amour* pour nommer cette chose
Qui peut durer juste le temps qu'il faut
Petit palais de la métempsychose
Pour avoir l'œil rond comme l'ont là-haut

Les martins-pêcheurs au ciel jaune et rose

Quand je me retourne en arrière il me semble que ces jours sont
Casinos blancs cieux aveuglants dans le soleil intarissable
Dunes de Dieppe ou Biarritz blessures de sel et de sable
Un seul et torride juillet poudré d'or et taché de son

Je vois un jardin dévasté par la lumière et la paresse
Je ne suis pas autrement sûr que sa rocaille ait existé
Il se peut que ce n'ait été qu'une illusion de l'été
Une simple soif d'autre chose Une rose de sécheresse

Pourquoi dans un couple d'amants un tel amas de solitude
C'est une brume qui se lève et sépare le monde en deux
C'est comme un besoin de s'enfuir un peu moins des autres que d'eux
Le plein midi d'aimer mortellement porte sa lassitude

Le plein midi d'aimer mon cher des mots comme ceux-là font rire
Suis dans les champs coupés de murs le lézard et le scarabée
Et surtout ne t'en reviens pas vers elle avant vêpres tombées
Il y a des fleurs qui le soir seulement daignent s'entrouvrir

Je vois ce temps qui fait long feu comme un pauvre enfant qui mendie
Je vois des villes de poussière avec leurs arbres sans couleur
Je confonds le sud et le nord dans le vent et dans la chaleur
Je confonds la haine et l'amour la Provence et la Normandie

J'écoute le silence du temps dans les villégiatures
Un chien fuit sans demander son reste et boite dans le sentier
J'entends le bruit d'une voiture au loin dans un autre quartier
Puis tout reprend cette tremblante immobilité des peintures

J'attends j'attends la nuit comme une bénédiction de Dieu
Et dans la paume de mes mains je sens brûler ce qui me touche
Pour que le tableau soit complet il y manque encore les mouches
Et le dégoût et la fatigue et les pavillons de banlieue

LES MOTS QUI NE SONT PAS D'AMOUR

Il est inutile de geindre
Si l'on acquiert comme il convient
Le sentiment de n'être rien
Mais j'ai mis longtemps pour l'atteindre

On se refuse longuement
De n'être rien pour qui l'on aime
Pour autrui rien rien par soi-même
Ça vous prend on ne sait comment

On se met à mieux voir le monde
Et peu à peu ça monte en vous
Il fallait bien qu'on se l'avoue
Ne serait-ce qu'une seconde

Une seconde et pour la vie
Pour tout le temps qui vous demeure
Plus n'importe qu'on vive ou meure
Si vivre et mourir n'ont servi

Soudain la vapeur se renverse
Toi qui croyais faire la loi
Tout existe et bouge sans toi
Tes beaux nuages se dispersent

Tes monstres n'ont pas triomphé
Le chant ne remue pas les pierres
Il est la voix de la matière
Il n'y a que de faux Orphées

L'effet qui formerait la cause
Est pure imagination

Renonce à la création
Le mot ne vient qu'après la chose

Et pas plus l'amour ne se crée
Et pas plus l'amour ne se force
Aucun dieu n'est pris sous l'écorce
Qu'il t'appartienne délivrer

Ce ne sont pas les mots d'amour
Qui détournent les tragédies
Ce ne sont pas les mots qu'on dit
Qui changent la face des jours

Le malheur où te voilà pris
Ne se règle pas au détail
Il est l'objet d'une bataille
Dont tu ne peux payer le prix

Apprends qu'elle n'est pas la tienne
Mais bien la peine de chacun
Jette ton cœur au feu commun
Qu'est-il de tel que tu y tiennes

Seulement qu'il donne une flamme
Comme une rose du rosier
Mêlée aux flammes du brasier
Pour l'amour de l'homme et la femme

Va Prends leur main Prends le chemin
Qui te mène au bout du voyage
Et c'est la fin du moyen âge
Pour l'homme et la femme demain

Cela fait trop longtemps que dure
Le Saint-Empire des nuées

Ah sache au moins contribuer
A rendre le ciel moins obscur

Qui sont ces gens sur les coteaux
Qu'on voit tirer contre la grêle
Mais va partager leur querelle
Qu'il ne pleuve plus de couteaux

Peux-tu laisser le feu s'étendre
Qui brûle dans les bois d'autrui
Mais pour un arbre et pour un fruit
Regarde-toi Tu n'es que cendres

Chaque douleur humaine sens-
La pour toi comme une honte
Et ce n'est vivre au bout du compte
Qu'avoir le front couleur du sang

Chaque douleur humaine veut
Que de tout ton sang tu l'étreignes
Et celle-là pour qui tu saignes
Ne sait que souffler sur le feu

Mais tout ceci n'est qu'un côté de cette histoire
La mécanique la plus simple et qui se voit
Une musique réduite au chant d'une voix

Il y manque ce qui dans l'homme est machinal
Les gestes de tous les jours qui ne comptent pas
Les pas perdus Les pas faits dans ses propres pas

Tout le silence et les colères pour soi seul
Tout ce qu'on a sans jamais le dire pensé
Les meurtres caressés les démences chassées

Il y manque tout ce que parler effarouche
Il y manque l'accompagnement d'instruments
Comme d'une barque barbare au loin ramant

Ce qu'on peut tous les jours lire dans le journal
Ce qui vient déranger les rêves à tout coup
Ce qu'on n'a pas choisi qui soit et vous secoue

Il y manque avant tout les tremblements de terre
Et comme on se sent jusqu'à l'os humilié
Un jour à rencontrer un regard spolié

Il y manque le hasard au tournant des routes
Les passions les occupations qu'on a
Et l'art comme le vin des Noces de Cana

Tenez Qu'est-ce pour vous ce voyage en Hollande
Où vous ne verrez pas ces étranges statues
Devant la mer comme des fauves abattus

Qu'un trafiquant naguère apporta dans des caisses
Avec cent autres merveilles des pays chauds

Échafaudages peints d'encre d'ocre et de chaux

Mis à intervalles réguliers sur la terrasse
A tout jamais sur les steamers qui tourneront
Le coquillage vert et roux de leur œil rond

Que comprenez-vous au jeune homme dont je parle
Si vous ne connaissez chez lui ce goût profond
Des sculptures qu'au bout du monde des gens font

Et comment s'expliquer son voyage à Genève
Que fait-il à Cardiff dans la saison des pluies
Au Caledonian Market est-ce encore lui

Qui cherche avidement des dieux dans la poussière
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
L'explication manque et vous rend inquiet
Tout comme à ces vers la tierce rime qui est

Absente où l'on attend la chanson féminine

Vieux continent de rumeurs Promontoire hanté
Nous nous sommes fait d'autres idoles
Il y a des reposoirs dispersés à ces religions non écrites
Souvent comme une profanation secrète des autels apparents
J'ai traversé l'Europe
Je me suis assis un peu partout sur des pierres je me suis
Arrêté dans le pays des rêves
Combien de fois ai-je été voir à Anvers la braise d'or de tes cheveux ô Pécheresse
A Strasbourg la Synagogue aux yeux bandés comme dans la chanson de celui qui tua son capitaine
Le squelette de Saint-Mihiel le Portement de Croix à Gand
Le visage régulier de Bath qui semble une place Vendôme
Le Rhône comme un batelier fou débarquant les corps des tués aux Alyscamps
Et le beau Danube jaune
Quelque part entre Lausanne et Morges ces côteaux étayés de murs bleus où mûrissaient les vignes de Ramuz
Uzès Le jeune Racine s'y accoude à la terrasse des clairs de lune
Sospel à chaque fois les pins incendiés comme pour y mieux effacer les traces de l'exil et Buonarroti proscrit
Mais il y a des pays qui n'ont pas de nom dans ma mémoire
Des gares où j'ai perdu deux heures pour attendre un train
Des villes qui ne sont que passage d'arbres flottés sur leurs fleuves
Un désert d'entrepôts dans un port qu'emplit une futaie l'hiver
De hauts réservoirs dans la montagne
Des villages de soleil et de froment
Une région de fontaines bruissantes je ne sais où sans carte en automobile et que je n'ai jamais retrouvée
Des chemins de crête poudroyants de lumière
Et dans l'à-pic des rocs cette chapelle d'ombre où Charles Quint s'humilia

J'ai voulu connaître mes limites
Et ce n'est pas assez de Brocéliande ou Dunsinane
De la Forêt-Noire et de l'Océan
Car j'ai dans mes veines l'Italie
Et dans mon nom le raisin d'Espagne

Est-ce que je ne suis pas sorti de ce domaine de cerises

Où est ma place Est-elle avec ce passé des miens
Femmes de chez nous le pied court et la jambe haute
Les petits cheveux bouclant sur la nuque dont vous étiez si fières
Avec sous la peau blonde et transparente ô lionne
Le sang lombard des Biglione
Et le goût des pleureuses à dramatiser la parole
Où roule cet écho profond de l'oraison funèbre
Cette voix d'hier douce et voilée
De Jean-Baptiste Massillon aux Salins-d'Hyères
Est-ce que j'appartiens encore à ce monde ancien
Où est la clef de tout cela Je vais je viens
Faut-il toujours se retourner
Toujours regarder en arrière

J'ai traversé retraversé l'Europe
Et je traînais dans mes bagages
Quelques livres couverts de feu
Qui venaient du Quai de Jemmapes
Comme c'était écrit dessus

Ils parlaient d'un pays la moitié de l'année enfoui dans la neige avec le vent qui siffle à travers les maisons de bois les péristyles à colonnes des demeures nobles
Les palissades des chantiers beiges grises dentelées
Tout un peuple dans les haillons d'un empire veillant coupant en deux ses cigarettes le fusil
Entre les mains de chaque homme
Les journaux muraux

Et la débâcle et les chansons
Mais tout ce qu'ils disaient ces bouquins au parfum d'interdit
Ils le disaient dans un langage austère et grisant comme un renoncement des poètes
Le vocabulaire abstrait d'une expérience inconnue
Moi je lisais tout cela sans bien comprendre
Comme devant l'obélisque à Louksor les soldats regardent les signes humains
D'idéogrammes indéchiffrés
Des choses pourtant toutes simples Sans entendre
Par la campagne le printemps détrempé Sans voir

Les villes de meetings pleines à déborder d'une passion qui recommence

Et la débâcle et les chansons

Qui a raison d'entre ces hommes
Avec leurs noms compliqués dans le mirage des Révolutions
Je me perds dans les schismes
Qui a raison
Qu'ai-je besoin du sablier des Sabéens des Sabelliens
Je demande ici la vérité des Évangiles
Or j'avais commencé Lénine à la façon de Raymond Lulle ou Saint Augustin

Je le tire de ma valise à La Ciotat
A Ustaritz ou à Saint-Pierre-des-Corps
Bien des choses me sont obscures
D'être écrites précisément dans le parler de chacun
J'avais-t-il oublié le sens élémentaire des mots
A chaque vocable employé je mesure mon ignorance
Il faudra
Il faudra que je reprenne tout du commencement

Tout traduire

Et la débâcle et les chansons

LE VASTE MONDE

Où faut-il qu'on aille
Pour changer de paille
Si l'on est le feu

A moins qu'il ne faille
Si l'on est la paille
Fuir avec le feu

La paille est si tendre
Mais vouloir l'étendre
Étendra le feu
Qu'on tente d'étreindre

Or il faut l'éteindre

Le long pour l'un pour l'autre est court Il y a deux sortes de gens
L'une est pour l'eau comme un barrage et l'autre fuit comme l'argent
Le mot-à-mot du mot *amour* à quoi bon courir à sa suite
Il est resté dans la Dordogne avec le bruit prompt de la truite
Au détour des arbres profonds devant une maison perchée
Nous avions rêvé tout un jour d'une vie au bord d'un rocher

La barque à l'amarre
Dort au mort des mares
Dans l'ombre qui mue

Feuillards et ramures
La fraîcheur murmure
Et rien ne remue

Sauf qu'une main lasse
Un instant déplace
Un instant pas plus

La rame qui glisse
Sur les cailloux lisses
Comme un roman lu

Si jamais plus tard tu reviens par ce pays jonché de pierres
Si jamais tu revois un soir les îles que fait la rivière
Si tu retrouves dans l'été les bras noirs qu'ont ici les nuits
Et si tu n'es pas seule alors dis-lui de s'écarter dis-lui
De s'é-car-ter le temps de renouer ce vieux songe illusoire
Puis fait porter le mot *amour* et le reste au brisoir

On a beau changer d'horizon
Le cœur garde ses désaccords
Des gens des gens des gens encore
De toute cette déraison
Il n'est resté que les décors

Elle amenait à la maison
Des paltoquets et des pécores
Je feignais lire l'*Inprekor*
Comme un jour fuit une saison
Il n'est resté que les décors

On a beau changer de poison
Tous les breuvages s'édulcorent
Toutes les larmes s'évaporent
Des fièvres et des guérisons
Il n'est resté que les décors

On a beau changer de prison
On traîne son âme et son corps
Les mois passent marquant le score
De tant d'atroces trahisons
Il n'est resté que les décors

Le cœur ce pain que nous brisons
Que les sansonnets le picorent
J'aurais dû partir j'avais tort
Aux lueurs des derniers tisons
Il n'est resté que les décors

A chaque gare de poussière les buffles de cuir bouilli
Les gardes qui font un remuement d'armes et bottes noires
Devant les buffets de piments et d'orgeat
Des femmes sur leurs ballots sombres
Yeux d'olive visages d'huile

Quel est donc ce pays de soif et de bucrânes

Nous roulons sur la terre cuite Où sommes-nous
Il n'y a sur la toile énorme qu'un âne et qu'un homme
Une cruche d'ombre un pain bis un oignon
Et le vallonnement uniforme où nous nous éloignons

Le train s'en va comme un caniche
Sous le couchant drapeau de Catalogne

Primo de Rivera

En ce temps-là dans les hôtels les domestiques
Surveillaient les voyageurs par le trou de la serrure

Afin que tout fût bien selon l'Église

Dans les premiers froids de Madrid
J'habitais la Puerta del Sol
Cette place comme un grand vide
Attendait quelque nouveau Cid
Dont le manteau jonchât le sol
Et recouvrît ces gueux sordides
Qu'on jette aux mendiants l'obole
Montrez-moi le peuple espagnol

Primo de Rivera

Il y avait au Prado ce qui ne se montrait pas dans les rues
J'ai reconnu le garçon d'hôtel espionnant à la porte
Dans un dessin de Goya

Ce peintre apprend mieux que personne
L'Espagne et son colin-maillard
Mais par-dessus tout il m'étonne
Me serre le cœur et lui donne
Le secret de ce cauchemar
Par cette épouvante d'automne
Dans un tableau fait sur le tard
Le grand goudron de Gibraltar

Primo de Rivera

J'ai parcouru les sierras
Où la procession des villes se lamente
Tolède Ségovie Avila Salamanque
Alcala de Henarès

Passant les bourgs de terre cuite
Les labours perchés dans les airs
Sur un chemin qui fait des huit
Comme aux doigts maigres des jésuites
Leur interminable rosaire
Le vent qui met les rois en fuite
Fouette un bourricot de misère
Vers l'Escorial au-Désert

Primo de Rivera

Une halte de chemin de fer à mi-route entre l'hiver et l'été
Entre la Castille et l'Andalousie
A l'échine des monts à la charnière sarrasine

Un jeune aveugle a chanté

D'où se peut-il qu'un enfant tire
Ce terrible et long crescendo
C'est la plainte qu'on ne peut dire
Qui des entrailles doit sortir
La nuit arrachant son bandeau
C'est le cri du peuple martyr
Qui vous enfonce dans le dos
Le poignard du *cante jondo*

Primo de Rivera Primo de Rivera Primo de Rivera
O bruit des wagons dans la montagne bruit des roues
Et tout à coup c'est le mois d'août
Un souffle sort on ne sait d'où
L'odeur douce des fleurs d'orange

Le grand soir maure de Cordoue

Qu'au son des guitares nomades
La gitane mime l'amour
Les cheveux bleuis de pommade
L'œil fendu de Schéhérazade
Et le pied de Boudroulboudour
Il se fait soudain dans Grenade
Que saoule une nuit de vin lourd
Un silence profond et sourd

Primo de Rivera

Le verre est par terre Un sang coule coule
Dommage le vin Du bon vin Lorca
Lorquito Lorca c'était du vin rouge
Du bon vin gitan

Qui vivra verra le temps roule roule
Qui vivra verra quel sang coulera
Quand il sera temps
Sans parler du verre
Qui vivra verra

Il se fait soudain dans Grenade
Que saoule une nuit de sang lourd
Une terrible promenade

Il se fait soudain dans Grenade
Un grand silence de tambours

INTERMÈDE FRANÇAIS

Le jour de Sacco-Vanzetti
Sur le port sur le port de Dieppe
Mais comment cela se fait-il
Qu'il y eut seulement des guêpes
Le jour de Sacco-Vanzetti

Quand les affiches du Parti
Disaient d'aller au port de Dieppe
A quoi cela ressemblait-il
Qu'il y eût seulement des guêpes
Le jour de Sacco-Vanzetti

N'en voilà-t-il un apprenti
Qui d'aller sur le port de Dieppe
S'était tout un roman bâti
Pour n'y rencontrer que des guêpes
Le jour de Sacco-Vanzetti

Qu'est-ce que tu croyais petit
Qu'il allait se passer à Dieppe
Aussitôt venu que parti
Pour n'avoir trouvé que des guêpes
Le jour de Sacco-Vanzetti

Tu étais malheureux faut-il
Pour espérer autant de Dieppe
Comme un changement pressenti
Mais c'était compter sans les guêpes
Le jour de Sacco-Vanzetti

Le mal d'aimer qu'on s'en sortît
En criant sur le port de Dieppe
Tu le croyais ferme et tu t'y
Trouvas tout seul avec les guêpes
Le jour de Sacco-Vanzetti

ITALIA MEA

Toi dont nos peupliers rêvent dans leur exil
Plainte que j'ai portée en moi toute la vie
Imaginaire azur je te demande asile
Terre du long désir Italie Italie

J'irai je marcherai la nuit dans tes collines
Je m'assiérai dans l'ombre où les vents dormiront
L'aube m'y trouvera prêt à sa discipline
Et ta lumière peinte où me brûler le front

Je t'apporte mon cœur c'est un enfant prodigue
Pardonne-lui d'avoir si longuement tardé
Dans ces pays fanés que les hivers fatiguent
Et galvaudé ses chants pour des cieux galvaudés

L'insensé qui suivit là-bas des saltimbanques
A la table des rois barbares qui s'assit
Ne lui demande pas Mère ce qui lui manque
C'est bien pour l'oublier qu'il s'agenouille ici

Car tu sais ce que c'est D'abord les gens s'amusent
D'un jeune homme inconnu dont les mots sont de feu
Et lui ne comprend pas qu'un baiser vous abuse
Que c'était pour un soir et qu'on change de jeu

On l'aura trimbalé disons quelques semaines
Avec les fournisseurs et les valets des chiens
Il aura pour cela gagé son âme humaine
Cette musique en lui dont il ne reste rien

Il erre On l'a pourtant gardé dans les bagages
On s'informe parfois encore s'il est là

Mais c'est comme un bleuet qu'on se mit au corsage
A terre pour un geste au tournant qui roula

Il traînera des jours entiers par les tavernes
Il jouera les couleurs des appareils à sous
On le verra frayer les porteurs de lanternes
Les filles les voleurs et les maquereaux saouls

Va cours éloigne-toi des palais et des torches
Où ce monde paré parade insolemment
Crains si tu paraissais d'entendre dès le porche
A son rire mêlé le rire d'un amant

A supposer pourtant que les laquais te laissent
Traverser les yeux fous les salles mon ami
Écoute-les se taire et comprends ta faiblesse
Aux flambeaux ta pâleur et comment tu es mis

Où suis-je Allons faisons trois pas sur la terrasse
Quels sont ces jardins d'ombre où rôdent les parfums
Et Vérone ou Vicence où je cherche la trace
Des amours éternels et d'un amour défunt

Il régnait un clair d'anémone
Qui donnait la pâleur du plomb
A ces vieux palais noirs et blonds
Dont les courbes de violon
Disaient qu'on était à Crémone

La nuit semblait le bouclier
D'un ange mort à la renverse
Et la lune levait les herses
Pour chasser par les places perses
On ne sait trop quels sangliers

Qui fuyaient sous les colonnades

J'avais sur moi le jour de feu
Et je cherchais sous les toits bleus
Un tiède abri miraculeux
Dans la dentelle des arcades

Amati Guarneri luthiers
O grand Stradivarius tendre
Seul votre pas pouvait descendre
Le silence de palissandre
Dans la rue où vous habitiez

J'avais traversé les villages
Qui brûlent sous le soleil blanc
Depuis les faubourgs de Milan
Comme des bêtes dont les flancs
Halètent dans leur attelage

Où tout un peuple souffle et sue
Et murmure dans sa saumure

Par trente degrés Réaumur
Derrière le pisé des murs
Qu'on renverse en soufflant dessus

Et puis le soir Et la misère
Sur ces pavés s'évanouit
Au pavois d'un ciel inouï
Dont les pavots épanouis
De leur lait l'idéalisèrent

Il était tard Il faisait beau
J'allais j'allais à l'aventure
Par cette ombre sans créature
Au hasard des architectures
Dans le doux sommeil des tombeaux

Quand j'arrivai devant l'église
A peine un oiseau s'envola
Comme une pierre et me sembla
Une âme hésitante qui là-
Haut tournait aussitôt rassise

J'étais ivre de la beauté
Et lentement je fis le tour
De ce bâtiment vaste et sourd
Dans la ruelle basse pour
En fuir la façade sculptée

D'ici je ne voyais qu'un môle
Une jetée énorme un dos
De puissance un long mur vide aux
Proportions de rideau
Comme une nudité d'épaule

Longtemps je restai regarder
Cet espace sans meurtrières
Cette limite des prières

Quand près de moi des yeux brillèrent
Avec des menaces grondées

Ils étaient deux dans les plâtras qu'éclairait mal à la poterne un vague fanal brillant fumeux filant un petit gros épouvanté un grand bellâtre avantageux A gauche à droite et le jeu de quelque mythologie bougeait au fond de leurs prunelles Tous les deux le calot la chemise noire et dans les dents la langue de Dante au côté le couteau court pas sûrs d'eux-mêmes et noyant d'un flot de vocables chanteurs leur gesticulation prolixe Où retombais-je sur la terre En quel temps sombre de poignards Se peut-il que sur la cité traîne le manteau des Sforza Ces jeunes gens dans leur langage ils sentaient l'ail et la grappa Moi j'ai passé la nuit au poste où cent hommes parlaient fumaient qui cherchaient en vain à comprendre en déchiffrant mon passeport ce que je pouvais voir dans l'ombre ainsi sans fin devant ce mur fait de pierres l'une sur l'autre et pas le plus petit ornement explicatif ils se passaient de main en main vindicatifs ma nationalité française criaient juraient se bousculaient m'interrogeaient m'abandonnaient levaient les bras renversaient les bancs sortaient pour rentrer ou c'en étaient d'autres d'autres et chacun veut mon passeport Le passeport Son passeport Il volait dans la main nerveuse Ironiquement sous la lampe il feignait de se laisser lire Il me revenait C'était un oiseau de malice Où donc le voilà-t-il perché Mais qui parlait d'espionnage Un mur un mur je vous demande enfin pourquoi le contempler Un mur n'est pas beau Un mur n'est pas grand Un mur n'est qu'un mur Il n'y a rien sur Cela seul est sûr C'est suspect un mur Un mur c'est étrange Le mur grandissait tournait sphinx énigme et le passeport la porte qui s'ouvre un gaillard s'endort On fume et l'on pisse et le bras tendu sans cesse on salue encore un entrant encore un sortant

L'aurore est venue Un type de plus un bonhomme pâle à l'air ennuyé un gros œil saillant qui s'assit bâillant sans me regarder écouta les gens d'un air négligent D'un revers de main balaya la cendre au bord de la table et leva l'épaule et dit quatre mots comme s'il parlait à des animaux puis il me fit signe

Au-dehors la rue Rien ne s'y ressemble avec le ciel blême un passant pressé Monsieur me dit-il

Imaginez-vous qu'ayant vécu toute ma jeunesse en Amérique je suis revenu voilà trois mois de Los Angeles pour être ici commissaire de police imaginez-vous avec ces fils de chien de chemises noires cette vie à quoi personne ne comprend rien une louve n'y reconnaîtrait pas ses petits *Giovinezza Giovinezza* Meetings discours et réunions *Duce Duce* et cette foule et chacun d'entre eux prêt à donner sa mère pour un mot dans le journal Spécialement ici Monsieur où c'est le fief de Farinacci Comment Vous n'avez jamais entendu parler de Farinacci mais comment comment avez-vous donc fait pour n'entendre jamais parler de Farinacci ah je vous envie positivement je vous envie ah si je n'avais jamais entendu parler de Farinacci Si je pouvais ignorer Farinacci C'est que imaginez-vous je ne suis pas d'ici non je ne suis pas d'ici Vous ne me prenez tout de même pas pour un Crémonèse Imaginez-vous que de père en fils nous sommes de Casalpusterlengo A huit lieues plus haut en montant le Pô Vous ne vous êtes pas arrêté à Casalpusterlengo Moi Monsieur Crémonèse n'allez pas n'allez pas le penser surtout Monsieur j'ai honte je n'ose pas vous regarder en face tenez votre passeport hélas hélas mon Italie que tu étais belle en Californie Eh bien Monsieur vous êtes libre et veuillez croire mon pays absolument étranger à tout ça

Il tourna sur sa jambe molle en saluant le bras tendu par habitude en rit lui-même et s'excusa bien entendu d'un *Ciao* tandis que l'air se faisait clair et plein d'oiseaux qui montaient vers

le Torrazzo

Puis sur son crâne assurant un panama façon Chicago s'en fut fort indifférent l'homme de Casalpusterlengo

Le jour comme un hyposulfite
Lave la ville et le cliché
A chaque bain d'aube ébauché
Éclaircit autour des clochers
Une blancheur de néophyte

Du rideau qu'un bras nu drapa
Sort le premier chant de la ruche
Des cris d'enfant Des heurts de cruches
Un jacassement de perruches
Un bruit de portes et de pas

Tous les escaliers tambourinent
Le linge à des ficelles pend
Une marmaille se répand
Par les pentes s'en vont rampant
Mariner des serpents d'urine

Une paresse d'apprenti
Traîne encore un brouillard de somme
Les songes lentement se gomment
Dans le cheminement des hommes
Où tintent les boîtes d'outils

Le matin poussant sa varlope
Fait choir la brume par copeaux
Chaussures Vins Viandes Chapeaux
Négociants de cuirs et peaux
S'ouvre un moyen âge d'échoppes

Des tonneaux sortent d'un hangar
Les cercles peints de vermillon
Le conducteur du camion

Sa femme attend un mômillon
Un train s'essouffle dans la gare

L'été brûlant se lève tôt
Pour mettre l'ombre au blanchissage
Et dans les quartiers du passage
Il se fait un grand rebrassage
D'étrangers d'hôtels et d'autos

Les dames de Carpaccio lentes et lourdes à ravir
De fards de parfums de bijoux un bonbon fondant dans la joue
Parmi leurs pages et leurs chiens attendent toujours les navires
Chargés de camphre de captifs de cannelle et de sapajous
J'ai sur le Quai des Esclavons croisé plus d'une Desdémone
Dont les yeux et les amants vont Ange enfant naïve ou démone
Se perdre au loin vers Famagouste Elle chante quand elle dit
Ma mère avait une servante une musique de Verdi

Mes chers amis quand je mourrai jetez mon cœur au fond des mers
Le saule ici n'a rien valu pour les pauvres gens qui s'aimèrent

Ce peuple est trop beau pour y croire et c'est comme le temps qu'il fait
Le ciel a la peau transparente et le sang y bat qui l'éclaire
Si grande est l'aisance de vivre on se croirait ivre de plaire
C'est porter le masque après tout qu'avoir un visage parfait
Je ne dis rien des portefaix qu'on charge de tirer la longe
De Jésus dans un Tintoret l'autre tend le fiel et l'éponge
Les femmes ont les mêmes seins pour les jours où l'on crucifie
Et pleurent la Vierge et les Saints la mort n'arrête pas la vie

O paysage paysage où la céruse et le cinabre
Font également l'air la mer la pierre et les veines du marbre

Ici la lèvre est un vin pur Les ombres ont au plus vingt ans
Nulle part tant l'homme est léger son pied ne peut toucher la terre
Nulle part il n'est de forêt où l'amour puisse ainsi se taire
Nulle part il n'est tant de ponts à passer le soir en chantant
Ce sont les manteaux de Guardi qui tombent partout des épaules
Ils pendent sur les parapets où les rameurs passant les frôlent
Et sur les canaux écartés la Commedia dell'Arte
Surgit brisant les a-parte de ses manches épouvantées

Mais ceux que l'on a rejetés où s'en vont-ils où s'en vont-ils
Déchirer la nuit de leur cœur et porter leurs pas inutiles

Que d'heures j'ai laissé s'enfuir ô Venise ô mon insomnie
Comme une femme à la fin lasse échappe aux bras nus qui l'enlacent
Dévisagé comme un voleur par les étrangers des palaces
Les toits finissaient par blanchir sur le Campo Morosini
Que j'aimais pour son nom morose Et l'aube avait des doigts de fonte
Pour les paupières sans sommeil couleur de fatigue et de honte
Moi je m'enfonçais vers le Nord pour esquiver le jour naissant
Le jour blessant qui talonnait l'ombre aux chaussures des passants

Je m'en allais comme un acteur par les derniers quartiers nocturnes
Qui s'en revient mal défardé portant sous le bras ses cothurnes
O Fundamenta Nuove Ruines maisons abandonnées
Ces bâtiments inachevés n'avaient que le malheur pour hôte
Rien à voir L'art ne s'étendait pas aux haillons de cette côte
En face du grand cimetière où les morts sont par eau menés

C'était à l'envers du velours le coton sans magnificence
On ne rencontrait pas ici de personne de connaissance
Mais des rempailleurs des marins des mendiants des ouvriers
Ici l'on retrouvait le droit de laisser ses larmes briller
. . . . . .
. . . . . .
Ville de verre et de chaleur ville de cloches et d'églises
Ville de cris et de voleurs de putains et d'écornifleurs
Places de vents venelles d'eau rêve de pierre ô ville éprise
Des pigeons et des beaux-parleurs Votre pain blanc jetez-le leur
Venise Venise indécise Iles au loin barques à l'heure
Tout est sans prix L'amour sans prise Un plaisir seul n'est pas un leurre
Et la lumière se divise à l'arc-en-ciel rompu des pleurs
Car nulle part comme à Venise on ne sait déchirer les fleurs
Nulle part le cœur ne se brise comme à Venise la douleur

Chante la beauté de Venise afin d'y taire tes malheurs

APRÈS L'AMOUR

Je me souviens de cette ville
Dont les paupières étaient bleues
Où jamais les automobiles
Ne s'arrêtent que quand il pleut

Une lessive jaune et rose
Y balançait au bord du ciel
Où passaient des canards moroses
Avec un ventre couleur miel

On y a des manières d'être
Qu'ailleurs on ne voit pas souvent
Juste s'entrouvre une fenêtre
Qu'un rideau blanc s'envole au vent

Toutes les filles le dimanche
S'en vont flâner au bord de l'eau
Elles se gardent les mains blanches
Pour attirer les matelots

Le plus souvent marins d'eau douce
Rencontrés sous les peupliers
On voit qu'ils ne sont plus des mousses
Comme ils dénouent les tabliers

Tout est vraiment sans importance
Un jour ou l'autre on se marie
Les charpentiers dans l'existence
Épousent la Vierge Marie

Les hommes facilement chantent
Et jurent plus facilement

Quand leurs femmes se font méchantes
Ils leur procurent des amants

Le conjoint rentre sur le tard
Avec une haleine d'anis
L'épouse élève ses bâtards
Et leurs héritiers réunis

C'était peu après l'autre guerre
Les morts aiment qu'on parle d'eux
Or les vivants n'y pensaient guère
Ils dormaient déjà deux par deux

La vie avait fait ses vendanges
Il faut laisser poser le vin
Nous n'avions pas tous un cœur d'ange
Dans les vignes des années vingt

J'étais plus fou que raisonnable
Elle ou moi qui donc s'en alla
Mais sait-on bien pourquoi le sable
Retombe ici plutôt que là

J'arrivai par un soir de fête
Les enfants portaient des flambeaux
Tous les vieux jouaient les prophètes
Tous les jeunes gens semblaient beaux

Sous les pieds partaient des amorces
On promenait un Saint doré
Ce qui tournait au tour de force
Dans les ombres démesurées

On avait cueilli les lavandes
Cela se sentait à plein nez

Aux mains furtives qui se tendent
Comme aux paniers abandonnés

J'avais ma peine et ma valise
Et celle qui m'avait blessé
Riait-elle encore à Venise
Moi j'étais déjà son passé

Le pays me plut comme plaisent
Les gares que l'on voit du train
Mon adresse y fut Chez Thérèse
Treize Place des Tambourins

Sous les platanes de la place
Il se contait mille folies
Rêver seul à la fin vous lasse
Ne rien faire ensemble vous lie

J'adore le bruit des fontaines
La pierre humide où l'on s'assoit
Adieu ma princesse lointaine
Ici bavarder va de soi

Il existe près des écluses
Un bas-quartier de bohémiens
Dont la belle jeunesse s'use
A démêler le tien du mien

En bande on s'y rend en voiture
Ordinairement au mois d'août
Ils disent la bonne aventure
Pour des piments et du vin doux

On passe la nuit claire à boire
On danse en frappant dans ses mains

On n'a pas le temps de le croire
Qu'il fait grand jour et c'est demain

On revient d'une seule traite
Gais sans un sou vaguement gris
Avec des fleurs plein les charrettes
Son destin dans la paume écrit

J'ai dilapidé trois semaines
Parmi ces gens insouciants
Leur cachant ma plaie inhumaine
Et mes songes humiliants

Un jour sous les arbres du fleuve
Pourquoi s'était-elle arrêtée
Fallait-il fallait-il qu'il pleuve
Comme il peut pleuvoir en été

J'ai pris la main d'une éphémère
Qui m'a suivi dans ma maison
Elle avait les yeux d'outre-mer
Elle en montrait la déraison

Elle avait la marche légère
Et de longues jambes de faon
J'aimais déjà les étrangères
Quand j'étais un petit enfant

Les choses sont simples pour elles
Elles touchent ce qu'elles voient
Leur miracle m'est naturel
Comme descendre à contre-voie

Ces femmes d'ailleurs ont des gestes
Qui supposent d'autres plafonds

Et des terrasses où l'on reste
Sans fin devant des cieux profonds

Un air en court dans leur mémoire
Contredire au plaisir qu'on prend
Et dans la glace de l'armoire
Renaît un monde différent

Terrains brûlés lentes rivières
Où les vapeurs portent là-bas
Par une école buissonnière
La canne à sucre et le tabac

Ou bien ce sont d'autres escales
Dans le goudron des ports brumeux
Sous les aurores boréales
Un bateau à aube se meut

L'une dit les eaux transparentes
Les plongeurs pourpres les coraux
L'autre les barques de Sorrente
L'autre le sang roux des taureaux

Celle-ci parla vite vite
De l'odeur des magnolias
Sa robe tomba tout de suite
Quand ma hâte la délia

En ce temps-là j'étais crédule
Un mot m'était promission
Et je prenais les campanules
Pour les Fleurs de la Passion

Tant pis l'autre encore que j'aime
Qui tient son peignoir au Lido
Et quelle main comme un blasphème

Sur sa chambre tire un rideau

O vagues de l'Adriatique
Dont le flux dort dans le reflux
Vous vos îles et vos moustiques
Je ne vous verrai jamais plus

Pour une femme mille et une
La chanson finit qu'on chanta
Et s'égarent par les lagunes
Le Doge et la Malcontenta

Dans mes bras les belles soient reines
L'avenir les couronnera
Voici ma nouvelle sirène
Toute la mer est dans mes bras

A chaque fois tout recommence
Toute musique me saisit
Et la plus banale romance
M'est l'éternelle poésie

L'une s'en vient l'autre s'envole
Quatre murs un roman défunt
J'ai perdu son nom ma parole
Que m'en demeure le parfum

Nous avions joué de notre âme
Un long jour une courte nuit
Puis au matin bonsoir Madame
L'amour s'achève avec la pluie

J'ai vu s'enfuir l'automobile
A travers les paupières bleues
Car le bonheur dans cette ville
N'habite que le temps qu'il pleut

3.

Je chante pour passer le temps
Petit qu'il me reste de vivre
Comme on dessine sur le givre
Comme on se fait le cœur content
A lancer cailloux sur l'étang
Je chante pour passer le temps

J'ai vécu le jour des merveilles
Vous et moi souvenez-vous-en
El j'ai franchi le mur des ans
Des miracles plein les oreilles
Notre univers n'est plus pareil
J'ai vécu le jour des merveilles

Allons que ces doigts se dénouent
Comme le front d'avec la gloire
Nos yeux furent premiers à voir
Les nuages plus bas que nous
Et l'alouette à nos genoux
Allons que ces doigts se dénouent

Nous avons fait des clairs de lune
Pour nos palais et nos statues
Qu'importe à présent qu'on nous tue
Les nuits tomberont une à une
La Chine s'est mise en Commune
Nous avons fait des clairs de lune

Et j'en dirais et j'en dirais
Tant fut cette vie aventure
Où l'homme a pris grandeur nature

Sa voix par-dessus les forêts
Les monts les mers et les secrets
Et j'en dirais et j'en dirais

Oui pour passer le temps je chante
Au violon s'use l'archet
La pierre au jeu des ricochets
Et que mon amour est touchante
Près de moi dans l'ombre penchante
Oui pour passer le temps je chante

Je passe le temps en chantant
Je chante pour passer le temps

PARIS VINGT ANS APRÈS

Connaissez-vous ces soirs où le jour faiblissant
Le centre de la ville a l'air d'un mauvais film
Tout bleuit un peu trop les maisons les passants
Le couloir équivoque et le ruisseau dont il
Monte comme une brume un bruit d'essieux crissants

C'était un soir pareil Les voitures qu'y faire
N'avançaient ce soir-là pas vite dans la rue
Au Frolics on avait joué un jeu d'enfer
Un vieil homme hésitant sur le seuil apparut
Il avait tiré à cinq au chemin de fer

Le chasseur proposait de chercher un taxi
Les clients n'aiment pas flâner sur le trottoir
Mais l'un rentrait à son garage et celui-ci
Avait à son drapeau mis une housse noire
Où l'on lisait en blanc qu'il allait à Passy

Il faut bien par un bout ou l'autre qu'on s'y prenne
Mon poème a choisi ce joueur malheureux
Avec la barbe grise et la patte qui traîne
Un veston pied-de-poule et des yeux chassieux
Pour éclaircir sa voix et commencer son thrène

C'est peut-être aussitôt pour le perdre au tournant
Dans les reflets des magasins sur le bitume
Ou faudra-t-il dans un cinéma permanent
Des strapontins bondés comme il est de coutume
Faire après lui se lever le monde en grognant

Ah chien et loup du soir Un Paris d'entresols
Referme ses tiroirs et reprend son chapeau
C'est l'heure lasse où la poudre de riz s'envole

Qui masque la sueur dans les plis de la peau
Un coup d'œil aux miroirs vaguement se console

Le poème va-t-il avoir d'autres héros
Tout un peuple hâtif se bouscule et se croise
Où s'en vont vos regards debout dans le métro
Femme peinte de lait homme au menton d'ardoise
C'est l'heure où le hasard rentre de son bureau

Les autos s'arrêtaient aux feux rouges L'automne
Entre ses doigts battait les cartes de son jeu
Que de gens que de gens qui souhaitaient maldonne
Et tout recommencer avant d'être chez eux
Mais le vent a rouvert les chemins monotones

Et tout reprit son cours sifflant un air connu
Des cafés éblouis sortaient les voyous blêmes
Des lampadaires neufs flambaient les avenues
On voyait s'allumer au front des H.B.M.
De blancs œillets tremblant comme une fille nue

La ville à ce boucan que des ombres escortent
Éventail des vélomoteurs développé
Scande sur les pavés de son cœur à ses portes
La polka des blousons de cuir aux bras crispés
Le souffle en fait au loin tourner les feuilles mortes

Lorsque le bruit retombe il semble que vraiment
Le silence pareil au parfum de la rose
Pareil à l'eau profonde et pure du moment
Tout à coup le silence est une étrange chose
On dirait le partir soudain de deux amants

Quartiers déserts que tout réveille et que tout berce
Entre ces bâtiments le ciel est à l'étroit
Et le bariolage atroce du commerce

Cerne la place vide où caracole un roi
On n'entend plus qu'au loin des pas qui se dispersent

Des pas s'en vont des pas s'en vont le long des quais
Et des chansons et des chansons se sont éteintes
On n'entend plus ce rire au loin qui se moquait
Un ronron de moteur une porte une plainte
L'ombre étouffe et confond les sanglots les hoquets

Il y a beaucoup de gens qui vont au théâtre
Les Messieurs au vestiaire ont mis leurs pardessus
Ce soir pour le programme il a fallu se battre
J'aurais choisi l'autre chapeau si j'avais su
Tu as les billets Fauteuils cent deux et cent quatre

Qui mène aux accoudoirs ce monde incognito
Le simple ennui la mode ou la pièce peut-être
Le Jean-Jacques Gautier était mauvais plutôt
Le désir d'oublier le désir de paraître
Madame aura voulu montrer son beau manteau

Allons pour quelque temps ils vont prêter leur âme
Épouser cette histoire et ses péripéties
On verra dans leurs yeux se peindre un même drame
Sortons Celui que je cherche est ailleurs qu'ici
Au carrefour Montmartre à reluquer des femmes.

Ses cheveux sont frisés Il rêve à l'Algérie
Il fait un carton dans un tir du boulevard
Il s'arrête un instant dans une brasserie
A moins qu'il ne se soit assis dans un Milk-Bar
Pour rouler dans ses doigts la rancune du gris

Ou bien c'est la kermesse et sa tête de laine
S'appuie à l'appareil qu'il écoute debout
Il a pour la musique un attrait de phalène

Pour lui cette chanson semble être un rendez-vous
Ce qu'il aime cet air qui dit Plaine ma plaine

Et dans ses yeux mi-clos se lèvent des palmiers
Le petit âne a la couleur de la colline
Ma mère avait les yeux plus noirs que les ramiers
L'eau petitement coule où la tuile l'incline
Mon enfance revient dans ses pas coutumiers

Plaine ma plaine où toute lumière est si vive
Qu'elle brûle son ombre étroite à l'olivier
Et la vie a le goût et le feu de l'olive
O fellahs c'est ce paysage où vous viviez
En ces temps sans expédition punitive

Plaine ma plaine où le nuage est un passant
Plaine sans pluie un jour où tomba la colère
Et depuis ce jour-là dans le village absent
Monte l'odeur du chaume et des chairs qui brûlèrent
Et la terre altérée appelle un autre sang

Les phonos tournent sous des lampes de couleur
Dans le Pathé-Kermesse énorme et murmurant
Il a rouvert ses yeux comme des figues-fleurs
A tous les appareils chante un air différent
Il a rouvert ses yeux plus noirs que la douleur

Pour suivre ces soldats éloignons-nous de lui
Qui vont se bousculant un calot sur l'oreille
Et plus ils parlent fort plus profonde est la nuit
La Trinité passée et plus ils ont sommeil
Il commence à tomber une petite pluie

Ces vers nous ont conduit du côté de Pigalle
En retienne chacun ce qu'il a le mieux lu
Je vous tends le miroir illégal ou légal

C'est vous qui choisissez moi je n'en sais pas plus
Si vous vous trouvez laids voilà qui m'est égal

Belle écuyère allons vite à califourchon
Les étrangers sont là Toutes la jambe en l'air
En avant la musique et sautent les bouchons
Ladies et Gentlemen on ne veut que vous plaire
Aimez-vous le strip-tease ou le ciné-cochon

Salut à toi Lautrec nain génial et triste
Dont l'art triomphe ici jusqu'au petit matin
Danseuses pressez-vous et pressez-vous choristes
Arrivez arrivez Paris fait sa catin
Voici venir les cars qui portent les touristes

Rappelez-vous ce que de Londres dit Shelley

Hell is a city much like London
There are all sorts of people undone
And there is little or no fun done

Il faut rendre à Paris ce qu'à Londres l'on donne
Comme Londres Paris est un enfer à clefs
Cette citation vous le voyez me plaît

Ville tu ressembles diablement à l'enfer
Ce n'est pas le feu qui manque ou le mal à faire
On rencontre des damnés partout dans la rue
Les voilà réduits à la portion congrue
Ils ont vendu leur âme et quant à leur amour
C'est une marchandise ici qui n'a pas cours
La force est à vil prix l'homme à donation
On solde les héros les cieux les passions
On solde les yeux purs les songes les promesses
Paris mon beau Paris ne vaut plus une messe
On solde on solde l'avenir et le passé
Et puis prenez mon cœur si ce n'est pas assez
La boue et la sueur les larmes et les rires
Vous trouverez ici ce qu'il faut pour décrire
Et la déconfiture et les abaissements
Et l'odeur à tomber dont on fait les romans
L'encre des quotidiens nous tient lieu de cervelle
Car c'est vivre pour nous que lire les nouvelles
La réclame aux balcons accroche ses panneaux
Salit la vue et l'autobus et les journaux
Mané Thécel Pharès au néon de nos murs
Une épouvante épelle un pâle Shell-Azur
L'archange de l'épée a cadoriciné
Biceps et seins géants l'Épinal des cinés
Tout se couvre de dieux sexy sur isorel
Sauf l'emplacement réservé pour Rasurel
Tout jusqu'à notre corps au commerce est loué
D'une lèpre d'argent nous sommes tatoués

Wagram est un secteur le scandale une gaine
Madame a les cheveux mauves de Van Dongen
Tout est préfabriqué le rêve et le manger
On trouvera son bonheur aux Arts Ménagers
O pool charbon-acier Benelux Euratom
Nous peuplons le vacarme avec des mots fantômes
Et nous acclimatons sur les Champs-Élysées
Doucement l'horreur en salle climatisée
De suspense en suspense et d'image en image
Le meurtre grimaçant imprime son grimage
Nous entrons aux replis du crime D'Attila
Aux perceurs de plafonds et nous sortons de là
Avec le seul regret que le sang soit fictif
Télévisez-nous la mort prise sur le vif
Nos sens sont émoussés de couleurs et de bruits
C'est peu que le relief il nous faut dans la nuit
Sentir sur nous les mains assassines qui frôlent
Et saveurs et parfums viennent jouer leur rôle
Tout spectacle pourtant nous demeure enfantin

Sans le sixième sens et le dernier instinct
La souffrance qui fait en nous ses fleurs éclore
Qu'on nous donne enfin des films en techni-dolor
Vite le multiplex hurlant des agonies
On demande une guerre et que tout soit fini

Allons du calme il faut tout regarder en face
De fond en comble ensemble il faut que l'on refasse
Même l'enfer même la nuit patiemment
Patiemment ensemble et du commencement

LE VIEIL HOMME

Moi qui n'ai jamais pu me faire à mon visage
Que m'importe traîner dans la clarté des cieux
Les coutures les traits et les taches de l'âge

Mais lire les journaux demande d'autres yeux
Comment courir avec ce cœur qui bat trop vite
Que s'est-il donc passé La vie et je suis vieux

Tout pèse L'ombre augmente aux gestes qu'elle imite
Le monde extérieur se fait plus exigeant
Chaque jour autrement je connais mes limites

Je me sens étranger toujours parmi les gens
J'entends mal je perds intérêt à tant de choses
Le jour n'a plus pour moi ses doux reflets changeants

Le printemps qui revient est sans métamorphoses
Il ne m'apporte plus la lourdeur des lilas
Je crois me souvenir lorsque je sens les roses

Je ne tiens plus jamais jamais entre mes bras
La mer qui se ruait et me roulait d'écume
Jusqu'à ce qu'à la fin tous les deux fussions las

Voici déjà beau temps que je n'ai plus coutume
De défier la neige et gravir les sommets
Dans l'éblouissement du soleil et des brumes

Même comme autrefois je ne puis plus jamais
Partir dans les chemins devant moi pour des heures
Sans calculer ce que revenir me permet

Revenir

Ces pas-ci vont vers d'autres demeures
Je ne reprendrai pas les sentiers parcourus
Dieu merci le repos de l'homme c'est qu'il meure

Et le sillon jamais ne revoit la charrue
On se fait lentement à cette paix profonde
Elle avance vers vous comme l'eau d'une crue

Elle monte elle monte en vous elle féconde
Chaque minute. Elle fait à tout ce lointain
Amer et merveilleux comme la fin du monde

Et de la sentir proche est plus frais qu'au matin
Avant l'épanouissement de la lumière
Le parfum de l'étoile en dernier qui s'éteint

Quand ce qui fut malheur ou bonheur se nomme hier
Pourtant l'étoile brille encore et le cœur bat
Pourtant quand je croyais cette fièvre première

Apaisée à la fin comme un vent qui tomba
Quand je croyais le trouble aboli le vertige
Oublié l'air ancien balbutié trop bas

Que l'écho le répète au loin
Voyons que dis-je
Déjà je perds le fil ténu de ma pensée
Insensible déjà seul et sourd aux prodiges

Quand je croyais le seuil de l'ombre outrepassé
Le frisson d'autrefois revient dans mon absence
Et comme d'une main mon front est caressé

Le jour au plus profond de moi reprend naissance

L'AMOUR QUI N'EST PAS UN MOT

Mon Dieu jusqu'au dernier moment
Avec ce cœur débile et blême
Quand on est l'ombre de soi-même
Comment se pourrait-il comment
Comment se pourrait-il qu'on aime
Ou comment nommer ce tourment

Suffit-il donc que tu paraisses
De l'air que te fait rattachant
Tes cheveux ce geste touchant
Que je renaisse et reconnaisse
Un monde habité par le chant
Elsa mon amour ma jeunesse

O forte et douce comme un vin
Pareille au soleil des fenêtres
Tu me rends la caresse d'être
Tu me rends la soif et la faim
De vivre encore et de connaître
Notre histoire jusqu'à la fin

C'est miracle que d'être ensemble
Que la lumière sur ta joue
Qu'autour de toi le vent se joue
Toujours si je te vois je tremble
Comme à son premier rendez-vous
Un jeune homme qui me ressemble

M'habituer m'habituer
Si je ne le puis qu'on m'en blâme
Peut-on s'habituer aux flammes
Elles vous ont avant tué
Ah crevez-moi les yeux de l'âme

S'ils s'habituaient aux nuées

Pour la première fois ta bouche
Pour la première fois ta voix
D'une aile à la cime des bois
L'arbre frémit jusqu'à la souche
C'est toujours la première fois
Quand ta robe en passant me touche

Prends ce fruit lourd et palpitant
Jette-z-en la moitié véreuse
Tu peux mordre la part heureuse
Trente ans perdus et puis trente ans
Au moins que ta morsure creuse
C'est ma vie et je te la tends

Ma vie en vérité commence
Le jour que je t'ai rencontrée
Toi dont les bras ont su barrer
Sa route atroce à ma démence
Et qui m'as montré la contrée
Que la bonté seule ensemence

Tu vins au cœur du désarroi
Pour chasser les mauvaises fièvres
Et j'ai flambé comme un genièvre
A la Noël entre tes doigts
Je suis né vraiment de ta lèvre
Ma vie est à partir de toi

Tu m'as trouvé comme un caillou que l'on ramasse sur la plage
Comme un bizarre objet perdu dont nul ne peut dire l'usage
Comme l'algue sur un sextant qu'échoue à terre la marée
Comme à la fenêtre un brouillard qui ne demande qu'à entrer
Comme le désordre d'une chambre d'hôtel qu'on n'a pas faite
Un lendemin de carrefour dans les papiers gras de la fête
Un voyageur sans billet assis sur le marchepied du train
Un ruisseau dans leur champ détourné par les mauvais riverains
Une bête des bois que les autos ont prise dans leurs phares
Comme un veilleur de nuit qui s'en revient dans le matin blafard
Comme un rêve mal dissipé dans l'ombre noire des prisons
Comme l'affolement d'un oiseau fourvoyé dans la maison
Comme au doigt de l'amant trahi la marque rouge d'une bague
Une voiture abandonnée au beau milieu d'un terrain vague
Comme une lettre déchirée éparpillée au vent des rues
Comme le hâle sur les mains qu'a laissé l'été disparu
Comme le regard égaré de l'être qui voit qu'il s'égare
Comme les bagages laissés en souffrance dans une gare
Comme une porte quelque part ou peut-être un volet qui bat
Le sillon pareil du cœur et de l'arbre où la foudre tomba
Une pierre au bord de la route en souvenir de quelque chose
Un mal qui n'en finit pas plus que la couleur des ecchymoses
Comme au loin sur la mer la sirène inutile d'un bateau
Comme longtemps après dans la chair la mémoire du couteau
Comme le cheval échappé qui boit l'eau sale d'une mare
Comme un oreiller dévasté par une nuit de cauchemars
Comme une injure au soleil avec de la paille dans les yeux
Comme la colère à revoir que rien n'a changé sous les cieux
Tu m'as trouvé dans la nuit comme une parole irréparable
Comme un vagabond pour dormir qui s'était couché dans l'étable
Comme un chien qui porte un collier aux initiales d'autrui
Un homme des jours d'autrefois empli de fureur et de bruit

Je traîne après moi trop d'échecs et de mécomptes
J'ai la méchanceté d'un homme qui se noie
Toute l'amertume de la mer me remonte
Il me faut me prouver toujours je ne sais quoi
Et tant pis qui j'écrase et tant pis qui je broie
Il me faut prendre ma revanche sur la honte

Ne puis-je donner de la douleur Tourmenter
N'ai-je pas à mon tour le droit d'être féroce
N'ai-je pas à mon tour droit à la cruauté
Ah faire un mal pareil aux brisures de l'os
Ne puis-je avoir sur autrui ce pouvoir atroce
N'ai-je pas assez souffert assez sangloté

Je suis le prisonnier des choses interdites
Le fait qu'elles le soient me jette à leur marais
Toute ma liberté quand je vois ses limites
Tient à ce pas de plus qui la démontrerait
Et c'est comme à la guerre il faut que je sois prêt
D'aller où le défi de l'ennemi m'invite

Toute idée a besoin pour moi d'un contrepied
Je ne puis supporter les vérités admises
Je remets l'évidence elle-même en chantier
Je refuse midi quand il sonne à l'église
Et si j'entends en lui des paroles apprises
Je déchire mon cœur de mes mains sans pitié

Je ne sais plus dormir lorsque les autres dorment
Et tout ce que je pense est dans mon insomnie
Une ombre gigantesque au mur où se déforme
Le monde tel qu'il est que follement je nie
Mes rêves éveillés semblent des Saint Denis
Qui la tête à la main marchent contre la norme

Inexorablement je porte mon passé
Ce que je fus demeure à jamais mon partage
C'est comme si les mots pensés ou prononcés
Exerçaient pour toujours un pouvoir de chantage
Qui leur donne sur moi ce terrible avantage
Que je ne puisse pas de la main les chasser

Cette cage des mots il faudra que j'en sorte
Et j'ai le cœur en sang d'en chercher la sortie
Ce monde blanc et noir où donc en est la porte
Je brûle à ses barreaux mes doigts comme aux orties
Je bats avec mes poings ces murs qui m'ont menti
Des mots des mots autour de ma jeunesse morte

O forcené qui chaque nuit attend l'aube et ce n'est que l'aube une aube de plus une pâleur qui s'installe et la fatigue et tout ce qu'on s'était imaginé de folie et de lumières s'évanouit dans ce sentiment de lassitude ô forcené qui se débat chaque nuit dans les lieux communs qu'il s'est construit les dilemmes abstraits les chants sourds qui peuplent l'âme de fantômes de fontaines

ô forcené qui partait pourtant à la recherche d'une autre vie ô Croisé d'un rêve moderne au bout duquel il y avait le contraire d'un sépulcre Lui pensait prendre la bure et le bourdon peut-être comme des ailes des magies mêlant l'eau du Jourdain les princesses lointaines forcené des songeries forcené qui ressemble à tous les Icare à tous les écarts du destin qui se croit fait pour soulever le voile de démence au-dessus on ne sait de quelle Amérique quelle terre ou quel phalanstère ô forcené qui ne se voit pas à l'heure des laitiers traînant par les rues

misérable et défait malheureux misérable

O toi qui tends ta paume mendiant perpétuel à des gens qui n'en veulent pas tes semblables tes frères forcené forcené qui fais semblant de t'en tirer en ricanant en blasphémant tu garderas pour toi l'histoire de tes humbles démarches prêt à tout accepter tout donner tout détruire de toi s'il le faut tout détruire et qu'as-tu rencontré quelle dérisoire exigence. Alors tu fais celui qui s'en moque à mourir qui allait mourir la corde était prête et puis que voulez-vous ce sont ces parents de province qui sont venus et pourquoi fallait-il qu'ils vinssent qui restent là parlant sans fin parlant parlant parlant si bien qu'on ne peut se pendre avant leur départ ne serait-ce que par politesse ô forcené qui me ressembles

Écoute une dernière fois écoute

Cette histoire que tu ne raconteras jamais jamais tu la connais de bout en bout tu la connais toute

Un jour peut-être un jour se lèvera pour la première fois et que ce soit sur une Terre Sainte ou le vrai paradis terrestre un jour si tu crois l'heure enfin sonnée où les autres hommes te regarderont comme un des leurs pour la dernière fois je te le dis ce ne sera qu'illusion que leurre rien n'est possible qu'un mensonge ils feront mine écoute-moi ce ne sera qu'une apparence ils ne t'aimeront jamais ils ne t'accepteront jamais comme un des leurs et tu vivras longuement parmi eux le sachant le cachant rien n'est changé tu es toujours un étranger comment veux-tu qu'il en soit autrement regarde-toi mais regarde-toi donc maudit si l'on t'accepte si l'on fait mine un jour de t'accepter sache-le bien que c'est pour quelque raison qui n'est pas de toi passagère et feinte on ne peut t'aimer tu le sais que des lèvres va va du moins conscient de n'être que le jouet d'un calcul accepte si tu veux le calcul des autres leur calcul juste ou faux dont dépend l'avenir mais sache pour la dernière fois forcené

que tu ne seras jamais qu'une poussière dans l'œil des hommes toi qui gardes pour toi seul ton histoire de mendiant le loin du compte de tes jours tes offrandes rabrouées et maintenant jamais si l'on prenait ta main ce ne serait comme si la première fois on l'avait prise même si tu oublies si tu te laisses calmer si tu te laisses porter porter au large par la mer rappelle-toi qu'elle est perfide et que jamais tu n'en connaîtras le fond

profond qu'elle est la mer même quand elle est douce et tranquille à l'infini la mer rien d'autre et que veux-tu que la mer soit d'autre que la mer

à l'heure des laitiers malheureux misérable

non mais regardez-moi ce fou qui croit faire un grand cadeau de son cœur et de ses rêves ce dément qui propose de sacrifier ses doutes et ses chants tout ce qu'il lui reste d'un long désordre ancien de plier sa musique au cri qui la fait dissonante au vent qui la disperse à l'oubli de l'aube au jour qui vient

A l'heure des laitiers toujours tu te réveilleras toi qu'on ne peut aimer ô toi qui me ressembles

Il n'aurait fallu
Qu'un moment de plus
Pour que la mort vienne
Mais une main nue
Alors est venue
Qui a pris la mienne

Qui donc a rendu
Leurs couleurs perdues
Aux jours aux semaines
Sa réalité
A l'immense été
Des choses humaines

Moi qui frémissais
Toujours je ne sais
De quelle colère
Deux bras ont suffi
Pour faire à ma vie
Un grand collier d'air

Rien qu'un mouvement
Ce geste en dormant
Léger qui me frôle
Un souffle posé
Moins Une rosée
Contre mon épaule

Un front qui s'appuie
A moi dans la nuit
Deux grands yeux ouverts
Et tout m'a semblé
Comme un champ de blé
Dans cet univers

Un tendre jardin
Dans l'herbe où soudain
La verveine pousse
Et mon cœur défunt
Renaît au parfum
Qui fait l'ombre douce

Et la vie a passé le temps d'un éclair au ciel sillonné
J'écoute au fin fond de moi le bruit de mes propres pas s'éteindre
J'entends ma propre chanson qui se fatigue de se plaindre
Je compte tout bas sur mes doigts les jours les mois les années

Il me semble qu'il n'y a eu dans toutes les circonstances
Rien d'autre que mon amour sur tout comme un grand tilleul ombreux
Rien d'autre que mon amour qui tremble comme un joueur heureux
Il me semble qu'il n'y a eu que mon amour dans l'existence

Je n'ai rien fait que par toi que pour toi pour l'amour de toi
Rue Didot les tracts distribués à la Belle Jardinière
Les vers maladroits que j'écrivais d'une nouvelle manière
Les marches d'escalier pour vendre l'invention de tes doigts

Tu m'as retiré de la chair le désespoir comme une épine
Tu m'as donné le goût nouveau d'un langage de plein midi
Tu seras présente à tout jamais dans tout ce que j'aurai dit
Tu m'as changé le cœur tu me l'as façonné dans la poitrine

Allez raconter tout au long cette sorte d'accouchement
Allez raconter comment naît un homme au milieu de son âge
On trouve à décrire les lieux pour donner à voir le voyage
Le paysage intérieur on peut le décrire comment

Mais toutes les comparaisons ici paraissent inutiles
Vous pouvez brûler tous les mots sans expliquer ce qu'est le feu
Le bonheur et la flamme sont ce qui danse au fond de nos yeux
Pour qui ne les a jamais vus comment se ressembleraient-ils

On me dira que j'ai souffert et que sans doute je l'oublie
En ce temps-là le mal d'enfer de qui brise son bras lui-même
Et j'ai quitté mes compagnons comme on déchire son poème

Comment aurais-je pu sans toi rompre les liens de ma folie

On me dira qu'il n'y a pas de miracle dans ce domaine
Et que ceux-là vers qui j'allais avaient d'autres chats à fouetter
Et qu'ils me regardaient du haut de leur supériorité
Oui j'ai pleuré mais dans tes bras cette indifférence inhumaine

On me dira qu'alors le ciel était sur nous noir triste et bas
Que quand on n'a pas à manger parler de bonheur c'est des phrases
Que le destin de tous était pareil à l'employé du gaz
Oui mais c'était un autre ciel à quoi je rêvais dans tes bras

CETTE VIE A NOUS

A Guendrikov pereoulok nous étions tous ensemble assis
Autour de la table dans la pièce commune comme si
Dans l'encadrement de la porte il allait à l'instant paraître
Trop grand pour les meubles-jouets comme un soleil pour les fenêtres

La mort en cinq mois aisément d'habitude on s'y habitue
Tout homme on en parle au passé sur-le-champ quand sa voix s'est tue
Qu'il vous hante c'est une idée un artifice de mémoire
Mais quand dans la chambre à côté s'ouvrait la porte de l'armoire
Et l'on voyait pendre au revers ses cravates qui est-ce qui
N'aurait derrière soi cru voir soudain passer Maïakovski

On a beau faire on a beau dire il est là joue aux cartes fume
Et ses vers chantent quelque part dans la poche de ses costumes
Il s'étire un peu c'est cela que vous appelez voyager
Avec ces épaules qu'il a les horizons lui sont légers
Il lui faut l'espace des mers pour que son poème appareille
Il lui faut la roue et le rail pour scander la rime à l'oreille
Il dit qu'il partira demain sans savoir encore pour où
Pour Paris ou pour le Pamir pour la Perse ou pour le Pérou
Le monde est pour lui du billard et rouge en tête la parole
Roule à travers le tapis vert et fait à tout coup carambole

Hélas il est vraiment parti Pourquoi Le saura-t-on jamais
Le demander serait féroce à ceux-là qui vraiment l'aimaient
Tant de fois il avait promis de ressusciter des enfers
Ça semblait une métaphore Au moins une drôle d'affaire
On en a le cœur à l'envers maintenant quand on le relit
Et s'il s'en revenait un jour Taisez-vous je vous en supplie
La Néva ne dérive plus d'ours comme lui pris dans ses glaces
Il ne sera qu'une statue un boulevard un nom de place
Familièrement l'oiseau viendra se poser sur son bras
Dans le bronze du vêtement c'est le vent qui frissonnera

J'aurai toujours devant les yeux le Mostorg de mil neuf cent trente
Grande halle mal éclairée et rien du tout ou presque en vente
Comptoirs déserts avec une maigre marchandise dans un coin
Que les gens comme du brouillard se contentent de voir au loin
Sous les longues banderoles de toile rouge à lettres blanches
Où sur la pauvreté de tout l'avenir prenait sa revanche
Des paysans dépaysés des femmes demandant les prix
Il y avait au fond un sombre rayon de joaillerie
Cinq petites cuillers en argent que gardait un employé pâle
Et la neige faisait à terre un réseau de pas triste et sale

J'ai connu les entassements entre des murs jamais repeints
J'ai connu les appartements qu'on partage comme une faim
Comme un quignon de pain trouvé l'angine atroce des couloirs
Les punaises les paravents les cris et les mauvais vouloirs
J'ai connu le manque de tout qui dure depuis des années
Quand une épingle est un trésor Et les enfants abandonnés
Et tous les soirs dans les tramways ces noires grappes de fatigue
Aux marchepieds où les fureurs et la brutalité se liguent
Et les souliers percés l'hiver dans une ancienne odeur de choux
Et les bassesses qu'on ferait pour s'acheter des caoutchoucs

Pourtant c'est dans ces heures-là cette crudité d'éclairage
Je ne m'explique aucunement comment s'est produit ce mirage
Que j'ai pour la première fois senti sur moi des yeux humains
Frémi des mots que prononçaient des inconnus sur mon chemin
Tout comme si j'avais reçu la révélation physique
Du sourd à qui l'on apprend un jour ce que c'est que la musique
Du muet à qui l'on apprend un jour ce que c'est que l'écho
L'ombre a pour moi pris la clarté des nuits qu'a peintes Dovjenko
Je me souviens C'était alors Un film intitulé *La Terre*
Le clair de lune était si beau qu'il n'y avait plus qu'à se taire

Il s'échappa du serre-tête une mèche de cheveux blonds
Grande fille couleur de pierre au fond de la pile d'un pont

Qui creusait la boue et le fleuve Elle s'arrête elle s'étonne
De tant de gens sur le chantier O Dnieproguess ô pluie d'automne
O grand barrage d'espérance et devant l'ennemi demain
Tant de courage et tant de peine il sautera des mêmes mains
Un soir de Nice on écoutait la radio douze ans plus tard
J'ai retrouvé ce souvenir la fille blanche et son regard
Et j'ai revu tous les détails de ce travail mal défendu
Et les morts et les survivants qui vont rêvant au temps perdu

Comment trouver les mots pour exprimer cette chose poignante
Ce sentiment en moi dans la chair ancré qu'il pleuve ou qu'il vente
Que tout ce que je fais tout ce que je dis tout ce que je suis
Même de l'autre bout du monde aide ce peuple ou bien lui nuit
Et nuit à mon peuple avec lui Crains ah crains jusque dans tes rêves
Quand l'outil pèse qu'on soulève d'agir comme un briseur de grève
Et je vois les gens ricaner supérieurs indifférents
L'architecture leur déplaît Bien sûr c'est aux chefs qu'on s'en prend
Mais ceux qui saignent de tenir une pierre un câble une corde
Que venez-vous leur raconter professeurs de miséricorde

Итак, я жиль тогда в Одессе...

A.S. Pouchkine.

Odessa ville de poussière
Le ciel pas si clair que tout ça
Si le port où le commerce hier
Aux docks encore s'adossa
Ne respire plus l'air d'Europe
Le vent du Midi l'enveloppe
Toujours d'un parfum de folie
La langue d'or de l'Italie
Ne s'y parle plus qu'à l'hôtel
Où le Consul tous les soirs vient
Voir des yeux qui lui plaisent bien
Malgré l'endroit l'ennui mortel
Et l'orchestre du restaurant
Qui donne un concert déchirant

Mais où s'égarent donc mes vers
Odessa c'est plutôt la boue
Que la poussière et cet hiver
Quelle chanson tzigane y joue
Le vent des quais qui souffle et meugle
Tandis qu'un violoniste aveugle
Iouri Olecha seul en rie
Imite d'un archet qui crie
Des jurons peu faits pour les dames
Alternant avec des polkas
Comme un diable qui n'aurait qu'à
Mettre à chacun la mort dans l'âme
De temps en temps le piano
Plaque des accords infernaux

Sur les côtes de la mer Noire

Le climat n'est pas ce qu'on croit
A moins d'habiter sa baignoire
Et l'eau chaude on avait trop froid
Pour qu'on pût rester dans sa chambre
Aussi quelle idée En décembre
Quel est cet Odessa transi
Il neigeait Nous restions assis
Des heures sur la molesquine
Il fallait que le temps passât
Et nous vivions à Odessa
Pas tout à fait comme Pouchkine
Où le sort nous abandonna
Sans huîtres ni *prima donna*

Autrefois tout semblait ne pas nous concerner
Tous les événements portaient des millésimes
Tout se passait très loin très haut dans les années

Ce n'est que dans les journaux qu'on lisait les crimes
Rien n'arrivait jamais que les hasards prévus
On se trouvait heureux de ses malheurs intimes

La grêle brusquement sur nous s'est abattue
Elle coupe elle hache effiloche égratigne
Fouaille et fouette à la fois les feuilles éperdues

Elle cogne à la vitre elle perce la vigne
Elle frappe la vie en ses tendres surgeons
Elle écorche les troncs coche l'herbe à son signe

Et les paumes des fleurs et la chair des bourgeons
Elle arrache du front des forêts les châtaignes
Et disperse le vol affolé des pigeons

L'homme court en tout sens et les lampes s'éteignent
Son manteau se rabat sur sa face de sang
Il ne sait même plus si c'est l'âme qui saigne

Il ne sait même plus quel mal son corps ressent
Il crie et tout à coup s'étrangle d'épouvante
Il s'est pris dans la peur des troupeaux hennissants

Et la foule animale énorme et violente

Quoi Comment Où tout ceci
Qui n'est après tout qu'une image à la dérive
Un bouchon dans la tempête
Entraîne-t-il ce poème de la grêle et des grandes migrations
Il faut essayer de se raccrocher à un mot au moins une branche
La grêle brusquement sur nous c'est là que le désordre m'a pris dans sa main de géant
Débrouille le brouillard les ruines
Remonte le fleuve alexandrin cherche
A comprendre à entendre ta propre pensée
Où suis-je
La grêle brusquement sur nous et les fuyards
Les peuples apeurés Regarde
Comme tout le monde tout le monde se met à courir
Voilà voilà l'essentiel le sens de cette démence
La lanterne magique est allumée
Ils courent
Regardez-les regardez-les courir
La grêle brusquement Voyons ce n'est pas la grêle
Ce n'est pas la grêle parmi
Les fourmis qui vient d'éventrer la fourmilière
Est-ce la foudre ou la lumière

Ce n'est pas la grêle voyons qui vient d'allumer la première
Vue

Une ville et ses avenues
Ses parcs dans la nuit ses sommeils
La vie en dormant continue
Mêlant le rêve et les bras nus
Les hommes lourds de leurs merveilles
Les douces femmes qui s'éveillent
A la lueur d'un faux soleil

Qu'est-ce qui flambe file fume
Quelle lampe ou lune ou flambeau

Quelles torches font ces bitumes
Ce feu cet éclat cette écume
Ce sabbat d'or et de corbeaux
Ce manteau de pourpre en lambeaux
Cette danse sur les tombeaux
Ce brasier du bronze et des brumes

Les flammes ont passé leur bague
A cet étrange bâtiment
Et l'on voit à leur clarté vague
Les dents des loups l'éclair des dagues
Tout un moyen âge dément
Et c'est comme un ricanement
Quand tout l'avenir allemand
Croule avec les murs du Reichstag

Le verre coulisse et tout s'interrompt
Aux doigts du montreur glisse l'Épinal
Et comme une haleine au trou pâle et rond
Il ne reste plus au blême fanal
Qu'un souffle incolore un halètement

Allons assis la jeunesse
On continue immédiatement

Silence on continue
Seconde vue

Mon beau Paris emprès Suresnes
De la Madeleine à Suffren
Que portes-tu dans ton panier
Mon beau Paris de marronniers
Mon beau Paris de champ-de-courses
Et tes mail-coachs une fois l'an
Le melon beige et l'œillet blanc
Pour qui cries-tu comme à la Bourse
Dans un langage de merlan

Montre tes yeux Ils sont tout drôles
Mais à quel bizarre foot-ball
Joues-tu boulevard Saint-Germain
En cassant tout sur ton chemin
As-tu bu ton eau de Cologne
Pour tituber comme cela
Et rêver à des pugilats
Ta place est au Bois de Boulogne
Mon émeutier de chocolat

Qui se mêle au jeu que tu mènes
D'où sortent ces énergumènes
Ces grands gaillards qui font valser
Les kiosques par les chaussées
Tables et guéridons basculent
A la terrasse des cafés
En un tournemain décoiffées
Les bornes-lumière qui brûlent
Et le champ s'agrandit comme une signature paraphée

Et le panorama fait un trait de feu de l'Étoile au Louvre
Et le soir de la Place au milieu de la perspective s'ouvre
Cœur incendié punch épanoui rose d'un faux printemps
Sur l'autobus versé qui flambe au pied des Anciens Combattants
Cheminements accélérés de cortèges vers la Concorde
Confluents de fantômes discords oscillations de hordes

Qu'est-ce qui rend les murs si blancs sous les arbres des Tuileries
Et si noir le piétinement d'où montent des chants et des cris
Depuis Clemenceau vert debout sur une manière de roc
Par l'avenue et les bosquets chuchotant d'ombres équivoques
Et l'on voit un glaive de pierre au genou des villes briller
Quand au loin la clameur annonce une colonne d'ouvriers

Minute mes amis minute

Voici la troisième vue
Chut

La nuit du neuf les gardes à cheval Boulevard Magenta
Chargeaient sur les trottoirs quand sur un banc un orateur monta
Barrant le quai du canal Saint-Martin j'ai vu la barricade
Ils vont tirer les enfants de putain criaient les camarades
Non loin de la gare de l'Est l'homme est tombé sur les genoux
Que pensait-il mais cette nuit qui meurt est toujours l'un de nous
Dans cette nuit de février il a suffi de quelques hommes
Obstinément obscurément pour changer le monde où nous sommes
Qui se souvient de Lauchin de Pérez Moris Boudin Bureau
L'histoire qui naît dans leurs mains ne sait plus le nom des héros

Quatrième
Vue
Toujours la rue
Et ses maisons
Mais on
S'y aime

Jamais on ne se réveillait
Aux jours d'été de trente-six
Que pour un quatorze juillet
Le soleil couleur de maïs
Ne s'est pas couché de l'année
Sur nos pancartes promenées

Perpétuel temps des cerises
C'était un grand bal bleu et blanc
Dans la ville en bras de chemise
Sous un ciel plein de cerfs-volants
Prenaient de nous leur vol oblique
Les chansons de la République

C'était comme une féerie

Aujourd'hui le peuple est le maître
Il se promène dans Paris
Qui met ses drapeaux aux fenêtres
Enfants chantez et rechantez
Le pain la paix la liberté

LES PAGES LACÉRÉES

Que cette interminable nuit paraît à mon cœur longue et brève
Le poème a comme la vie un caractère d'insomnie
On se retourne on cherche on fuit pour se souvenir on oublie
C'est l'existence tout entière avec ses réveils et ses rêves

Sur mon oreiller c'est tout un tête noire ou tête d'argent
D'avoir cru la moitié du temps l'autre moitié du temps se ronge
Et les belles illusions ont duré ce que dure un songe
Il n'y a rien comme l'espoir pour faire bien rire les gens

Notre destin ressemble-t-il à la guerre d'Éthiopie
On ne croit jamais dans l'abord que ce soit la peste qui gagne
Cependant rien ne se conquiert sans que se déchire une Espagne
Et l'on ne meurt que lentement des blessures de l'utopie

Après vingt ans j'ouvre les yeux dans les ténèbres de Madrid
Quand d'une fenêtre d'en face on a tiré sur les carreaux
Un téléphone clandestin Calle Marqués del Duero
Sonne mystérieusement dans la profondeur des murs vides

Le drame au début mon amour quand nous en fûmes les témoins
Nous ne voulions le voir ni croire et que le ciel chût sur la terre
L'appartement au-dessus de la Cité Universitaire
Comme on y déjeunait gaiment à regarder la guerre au loin

La mort est venue en retard pour mettre ce bonheur en miettes
On avait laissé tout en l'air le ménage n'était pas fait
C'est le canon qui se chargea de la cuisine et du buffet
Et sous la toiture éventrée il n'est resté que les assiettes

Que sont devenus ces petits qui jouaient au bord du trottoir
Lorsque je repense à Valence en moi quelque chose se fend

Amis d'un jour et d'une nuit malheureux malheureux enfants
Et sur la route de la mer roulaient les poids lourds de l'Histoire

L'étrange époque où de partout venaient les cervelles brûlées
Héros obscurs et vieux forbans le pire le meilleur complète
Dans un nouveau romancero de sang d'or et de violette
Et c'est comme si des soleils dans les ruisseaux avaient roulé

C'est l'hiver l'exode et le froid ni demeure ni cimetière
Peuple et soldats mêlant leurs pas femmes portant leurs nouveau-nés
Nous les avons vus remonter comme un sanglot aux Pyrénées
Et tout ce grand piétinement de guenilles à la frontière

Ne voyez-vous pas que c'est nous déjà qu'on parque pauvres fous
Ne sentez-vous pas dans vos bras ce faix d'ombre et de lassitude
C'est à toi qu'on prend les fusils ô ma patrie au vent du sud
A Collioures Machado n'a qu'une pierre sur un trou

Le Vernet Gurs le Barcarès des barbelés au bout du compte
Les grands mots que vous employez à qui serviront-ils demain
Vous qui parliez de liberté tendez à votre tour les mains

On dit ce que l'on veut en vers l'amour la mort
mais pas la honte

. . . . . .

La pourpre le roseau l'épine il faut aux crucifixions
Tout l'ancien cérémonial quand c'est l'Homme qu'on exécute
Ici commencent le calvaire et les stations et les chutes
Je ne remettrai pas mes pas dans les pas de la Passion

. . . . . .

Et le roman s'achève de lui-même
J'ai déchiré ma vie et mon poème

Plus tard plus tard on dira qui je fus

J'ai déchiré des pages et des pages
Dans le miroir j'ai brisé mon visage

Le grand soleil ne me reconnaît plus

J'ai déchiré mon livre et ma mémoire
Il y avait dedans trop d'heures noires

Déchiré l'azur pour chasser les nues

Déchiré mon chant pour masquer les larmes
Dissipé le bruit que faisaient les armes

Souri dans la pluie après qu'il a plu

Déchiré mon cœur déchiré mes rêves
Que de leurs débris une aube se lève

Qui n'ait jamais vu ce que moi j'ai vu

. . . . . .

Un jour j'ai cru te perdre Elsa mon immortelle.

Cantique à Elsa.

<u>Oime il bel viso</u> oime il soave sguardo
Oime il leggiadro portamente altero
Oime'l parlar

Toute une nuit j'ai cru tant son front était blême
Tant le linge semblait son visage et ses bras
Toute une nuit j'ai cru que je mourais moi-même
Et que j'étais sa main qui remontait le drap

Celui qui n'a jamais ainsi senti s'éteindre
Ce qu'il aime peut-il comprendre ce que c'est
Et le gémissement qui ne cessait de plaindre
Comme un souffle d'hiver à travers moi passait

Toute une nuit j'ai cru que mon âme était morte
Toute une longue nuit immobile et glacé
Quelque chose dans moi grinçait comme une porte
Quelque chose dans moi comme un oiseau blessé

Toute une nuit sans fin sur ma chaise immobile
J'écoutais l'ombre et le silence grandissant
Un pas claquait parfois le pavé de la ville
Puis rien qu'à mon oreille une artère et le sang

Il a passé sur moi des heures et des heures
Je ne remuais plus tant j'avais peur de toi
Je me disais je meurs c'est moi c'est moi qui meurs
Tout à coup les pigeons ont chanté sous le toit

<u>Oime il bel viso</u> oime il soave sguardo

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Toujours à battre les buissons
A dégoiser des gaudrioles
Ils avaient de belles façons
Avec les filles mais passons

Ils étaient gais comme pinsons
Avec un air de gloriole
Faisant honneur à la boisson
Hier encore à Pont-à-Mousson

Entre Dunkerque et Vaucresson
Entre Maubeuge et La Réole
Entre Vesoul et Besançon
Entre Néris et Montluçon

Pris à la main sans hameçon
Les uns à Bourg-Saint-Andéol
Les autres au nord d'Aubusson
Vous êtes frits petits poissons

On vous a faits dans vos chaussons
Démunis de votre auréole
Ça vous a coupé la chanson
N'en voilà de jolis garçons

Que ce vous soit une leçon
D'aller faire des cabrioles
A la Saint-Jean dans les moissons
Entre Saint-Flour et Terrasson

Asseyez-vous dans le cresson
Ça sent meilleur que le pétrole
Et pour y poser caleçon

Ça vaut mieux que les hérissons

Il vous reste vos écussons
Un lacet sur deux à vos grolles
Du fromage et du saucisson
Mais vos officiers ils se sont

Tirés comme des polissons
Ma parole

. . . . . .
. . . . . .

. . . . . .

Quand on se réveillait la nuit
Il fut un temps que tous les bruits
Comme les pierres dans un puits
Un pied dans la forêt qui fuit
Le gibier qu'on lève et poursuit
Un vin fermentant dans le muid
Ou la dent qui mord dans un fruit
Un restant de braise qui luit
Le couteau que la manche essuie
Au mur une main qui s'appuie

Pour toi pour moi pour elle et lui
Disaient la France

. . . . . .

. . . . . .

Quand ce fut une chose acquise
Et qu'il devint bien évident
Qu'ils allaient ouvrir la valise
Et voir ce qui était dedans

Il t'a suffi pour tout me dire
Ce qu'on ne s'était jamais dit
Ce qu'on ne rêve pas d'écrire
Ce que le cœur en vain mendie

Tous les mots qui jamais ne viennent
Les mots qu'on remet à demain
De serrer ma main dans la tienne
Longuement simplement ma main

. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

O mois d'août quarante-quatre
Maintenant maintenant il peut
Ce vieux cœur s'arrêter de battre

Je sais ce que c'est qu'un ciel bleu
. . . . . .
. . . . . .

LE PRIX DU PRINTEMPS

1945.

Tout le grand ciel de neige se déchire
L'hiver cède et la terre craque et les ruisseaux
Charrient les glaces et les boues

Que se passe-
t-il
Sur les routes un bruit de roues
Tout cet affairement
y
semble une menace

Cette année à la dérive il s'en va de tout par les rivières
Rêves hantises misères tortures nuits nuits servitudes
Au loin s'entend venir le grondement profond du printemps
Et les hommes en haillon dans le froid blême
Pour la première fois sentent monter en eux la sève espoir

A voir
Trembler les sentinelles

Parler entre eux
Les hommes verts

Je ne connais pas ce pays
Je ne l'ai jamais vu que du haut des nuages
Comme un jeu sous l'avion tournant de crêtes de pentes de villages
J'ai de la peine à m'imaginer le paysage

Mais toi Pierre je te vois parmi les pierres

Tes cheveux noirs tes yeux ta barbe poussée
Toujours le même avec ce petit hochement de tête
Et ce qu'on t'a fait subir n'y change rien

Toi Pierre enfant qui partageas le pain de nos folies
Toi Pierre entre les illusions et les devoirs
Qui m'interrogeais pesant le pour et le contre
Et soudain le poids du peuple t'emporta du côté de l'avenir
Toi Pierre mon compagnon de la plus difficile minute
Celle où nous avons choisi pour toujours entre les autres et nous

Je te vois dans les montagnes de Slovaquie
A la dernière heure par les torrents entraîné
Marchant dans la dernière neige ayant laissé

Derrière toi les barbelés du Stalag et les feux des miradors
Dans les montagnes de Slovaquie
Où tout n'est pas que ce folklore

Au loin s'entend venir le grondement profond du printemps

Toi Pierre avec ce petit hochement de tête
Évadé du Stalag à demi nu dans la neige à la charnière des monts
A la charnière de l'histoire
Le contre et le pour pesés
Le poids de l'avenir t'emporte
Toi Pierre et sur cette pierre
Se bâtira l'avenir
Car tu sais bien dans le détour des vallées
Les forêts de sapins les congères les sources
Que ce qui se débat ce n'est plus comme en 1930
Ce qui nous rattachait à Nerval à Rimbaud

Toi Pierre sur ce palier de pierres

Et le grondement profond du printemps s'approche dans l'écho des roches

Combien les pieds en sang le cœur battant à ce repli des temps se cachent
Es-tu seul as-tu près de toi d'autres visages
D'autres hommes de chair semblables et différents
Ces camarades non choisis ces hasards vivants de l'histoire
Hommes d'ailleurs et n'importe où hommes de sang et de sueur

Toi Pierre sur ce palier de pierres

Qu'attends-tu quel horizon quel bouleversement quelle
Subversion du désordre ancien
Quel bruit de piques et de lances tombant
Au matin du Sépulcre où ce jeune homme encore entouré de bandelettes
Regarde autour de lui la merveille de vivre

Et tes compagnons l'un s'est assis
Qui dans ces mains tient son pied meurtri
Qui halète

Vous scrutez l'aube et l'avenir
Vous scrutez la brume au lointain

Prêts à payer d'un prix sans mesure le simple égarement
D'une patrouille de SS avec ses chiens
Par les forêts les cimes les gorges

Hoch hoch Hierher Wozu
Schmutzige verdammte Tiere
Hast du Willi etwas geseh'n
Ruhe ruhe du Hund
O Tannenbaum
Gibt kein Tannenbaum Verückter Kerl
Kein Tannenbaum hier zu singen

Prêts à payer Ayant choisi
Entre vous-mêmes et les autres
Entre la vie et l'avenir
On n'a jamais retrouvé dans ce pays des monts
Les combattants de la dernière heure quand
Enfin le printemps de l'Armée rouge est arrivé
O débâcle des chars ô galop des chevaux
Cascade des caissons
Comme un vaste coup d'éponge à travers la mappemonde
Adieu vous tous adieu mon ami perdu dans les éboulis d'Europe
Pierre mon Pierre adieu qui donnas sans compter ta musique et ton chant

POÉSIES POUR TOUT OUBLIER

O rien de tel que le beau temps, et la santé, et des livres, et un beau pays, et un esprit satisfait et une prompte inclination à lire et penser, et une amulette contre l'ennui – et, plaise au ciel, un peu de vin clairet bien frais tiré d'une cave de la profondeur d'un mille – avec peu ou prou de gâteaux secs à ratafia – un bassin de pierre où se baigner, un plant de fraisier pour y dire vos prières à Flore, un bidet fait à l'amble pour vous aller dix mille ou plus ; deux ou trois personnes de sensibilité avec qui bavarder ; deux ou trois mauvais bougres avec qui se colleter ; deux ou trois drôles d'oiseaux pour en rire et deux ou trois lourdauds avec qui discuter – un jour de pluie au lieu d'haltères...

... Au revoir j'ai un rendez-vous – peux pas peser les mots – au revoir – mais vous levez pas – ouvrirai la porte tout seul – au-au revoir – vous verrai lundi.

John Keats.

Voulez-vous parlons d'autre chose
Il y a des esprits moroses
Des esquimaux des ecchymoses

Desnos disait *des maux exquis*
Il neige sur les mots en ski
Chez qui chez qui

On ne meurt plus que de cirrhose
On ne lit plus que de la prose
On s'en paye une bonne dose

Desnos disait que c'est la vie
La prose et peignait au lavis
Ce bel avis

Le dernier poème où l'on cause
Le dernier laïtou qu'on ose
Où ai-je mis le sac à Rrose

Desnos ne vous a pas dit tout
Ni pourquoi les jolis toutous

Vont à Chatou

Il faut prendre à petite dose
Les lapins animaux qu'on pose
Dans les bois de Fausse-Repose

Si l'on veut les points sur les i
On a perdu la poésie
A Vélizy

C'est par un matin de nivôse
Sur l'autoroute l'auto rose
D'un oto-rhino l'on suppose

En passant qui laissa tomber
Dans un numéro de *Libé*
Le beau bébé

Et j'ai rimé cette ode en rimes féminines
Pour que l'impression en restât plus poignante
Et qu'au ressouvenir des chastes héroïnes…

Théodore de Banville.

Il règne des vues diverses
En matière de divorce
On n'en tranche point en Perse
Comme en Corse

Il y a des gens simplistes
Devant la gare de l'Est
Qui reprochent aux cyclistes
D'être lestes

Un camelot vend de la crème
A raser boulevard du Crime
Tandis qu'à maquiller les brèmes
Un maquereau s'escrime

Mieux mon petit Liré...

Joachim du Bellay.

C'est un sale métier que de devoir sans fin
N'étant coupeur de bourses
Bonneteur charlatan monte-en-l'air aigrefin
Vendre la peau de l'ours

A Paris les fourreurs écrivent en anglais
Selon d'anciennes mœurs
Le mot *furs* que la rime enseigne s'il vous plaît
A mieux prononcer FURS

Cela n'attire plus les clientes blasées
Par ces temps de be-bop
Et ni le lapin russe ou le mouton frisé
Dans leurs tristes échoppes

La martre-zibeline allez c'est plus joli
Sur Madame en Packard
Que quand le paradichlorobenzène emplit
Le nez et les placards

On demeure parfois pendant des jours entiers
Tout seul dans sa boutique
Et cette odeur de peaux qu'il faut que vous sentiez
N'est pas très romantique

L'opossum à la fin c'est tout aussi lassant
Que la loutre marine
Oh qui dira l'ennui qui prend le commerçant
Derrière ses vitrines

Quand je pense pourtant aux perceurs de plafonds

Dont la vie est si dure
Au cinéma j'ai vu comment ces gens-là font
Et Dieu sait si ça dure

A ceux qui pour avoir le respect du milieu
Et de belles bottines
Livrent leur sœur cadette à de vilains messieurs
Pour des prix de famine

A ces voleurs d'enfants que de stupides gens
Familles inhumaines
Faute de déposer dans un arbre l'argent
A l'assassinat mènent

A ceux pour hériter qui se trouvent réduits
A saigner dans des cuves
Des femmes qu'en morceaux fort longuement on cuit
Sur un fourneau Becuwe

Je me dis caressant mes descentes de lit
Mes manchons mes écharpes
Qu'il ne faut pas céder à la mélancolie
Et se joindre aux escarpes

Qu'un magasin vaut mieux que de faire en prison
Des chaussons de lisière
Et mieux cent fois brosser les manteaux de vison
Que buter les rentières

Mieux lustrer le renard que d'aller proposer
L'héroïne à tant l'once
Mieux chez soi demeurer où sont entreposés
Le castor et le skunks

Et puis qu'on ait ou non vendu son chinchilla
Son hermine ou son phoque

Ils vous reste du moins cet amer plaisir-là
Vitupérer l'époque

Vous direz ce que vous voudrez
Mais le progrès c'est le progrès

Tout change et se métamorphose
Avec le temps il est des choses
Qu'on croyait de bon placement
Et qui n'ont duré qu'un moment
Par exemple l'eau de mélisse
Dont nous avons fait nos délices
Croyez-vous toujours qu'il y a
Des Dames au Camélia
A présent mourir poitrinaire
Est tout ce qu'on fait d'ordinaire

Vous direz ce que vous voudrez
Pour un progrès c'est un progrès

Qu'un banquier voulût se choisir
Pour successeur tout à loisir

Un jeune homme propre et rangé
Il lui suffisait de bouger
Un peu ses rideaux sur la tringle
Et de le voir pour une épingle
Traversant la cour se baisser
Le professeur Freud est passé
Refermez donc vos brise-bise
Rien de fait sans psychanalyse

Vous direz ce que vous voudrez
Pour un progrès c'est un progrès

Ceux qui faisaient tirer naguère
Leur ressemblance par Daguerre

Et qui pour leur salon s'offraient
Un petit Dagnan-Bouveret
Ah les cochons comme ils ornèrent
Leurs vaches de cosy-corners
Mais aujourd'hui c'est à Dali
Qu'ils demandent leurs ciels-de-lit
Ils remplacent leurs lampadaires
Par des mobiles de Calder

Vous direz ce que vous voudrez
Pour un progrès c'est un progrès

Quand je pense que l'on s'obstine
A user de la guillotine
Moyen qui peut être excellent
Mais un peu lent mais un peu lent
Mandrin de nos jours et Cartouche
Font enfantin pour ce qui touche
Aux modernes philosophies
La bagnole et le rififi
Il faut bien donner au trafic
Son visage scientifique

Vous direz ce que vous voudrez
Pour un progrès c'est un progrès

Il a fui le temps des apaches
Plus de surins et plus d'eustaches
Plus d'entôleuse au coin des rues
La cuisinière de Landru
Relève de la préhistoire
Depuis qu'on a les crématoires
Qui déjà soit dit entre nous
Font un peu conte de nounou
Quand on pense à ce qu'on peut faire
En passant par la stratosphère

Vous direz ce que vous voudrez
Pour un progrès c'est un progrès

On n'a pas épargné les phrases
Quand Guillaume employa les gaz
A plus rien tout ça ne rima
Au lendemain d'Hiroshima
Sans doute l'homme vient du singe
C'est un singe qui a du linge
Des lettres des traditions
Nous sommes en progression
De l'homme sur le quadrumane
Du pitécanthrope à Truman

Vous diré ce que vous voudré
Il y a prograis et prograis

STROPHES POUR SE SOUVENIR

1955.

Vous n'avez réclamé la gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servi simplement de vos armes
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA FRANCE
Et les mornes matins en étaient différents

Tout avait la couleur uniforme du givre
A la fin février pour vos derniers moments.
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à *tous Bonheur* à *ceux qui vont survivre*
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand

Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à *moi souvent*
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erivan

Un grand soleil d'hiver éclaire la colline

Que la nature est belle et que le cœur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant

LA NUIT DE MOSCOU

Ah dans ses propres pas que marcher est étrange
Comme tout a changé et comme rien ne change
Cette ville n'est plus la même après vingt ans
Et c'est toujours la même et c'est la même neige
Les étoiles des tours les longs murs le Manège
Mais la nuit n'est plus noire et j'ai les cheveux blancs

Je ne reconnais plus les endroits où je passe
Pouchkine a traversé depuis longtemps la place
Et maladroitement comme des mots écrits
Les grilles des jardins sur la candeur d'hiver
Semblent recopier pour les couples ses vers
Le long des boulevards faits pour la flânerie

Devant Tchaïkovski la rue est jaune et blanche
Décembre a souligné sa carrure et sa manche
A peine les frimas ont-ils poudré son front
Et le geste d'airain vient à jamais suspendre
Un air que la sculpture est seule pour entendre
Qu'un glissement de Zim pas même n'interrompt

Des sautoirs de clarté tracent les perspectives
L'ombre fuit sur les toits à cette heure tardive
Et multiple Babel à l'assaut du néant
Au-dessus du lacis familier des venelles
Des édifices blonds postés en sentinelle
Étoilent la ténèbre à leur front de géant

O maisons de rondins Auvents verts Palissades
Le voyageur ici reconnaît les façades
La cour où le dvornik alors fendait du bois
Le décor a gardé la même architecture
Mais tout y a changé d'échelle et de mesures

Jusqu'à l'homme de chair et le son de sa voix

Ici tout a grandi tout a changé de rôle
Les ponts mêmes ont pris de la largeur d'épaule
Pour passer par-dessus la nouvelle Moskva
Les quais majestueux dans la pierre l'escortent
La rivière est profonde aux vapeurs qu'elle porte
Et naturellement à la Volga s'en va

Moscou ne cesse pas de croître et de bâtir
Et comme sur son lit se retourne et s'étire
Une femme en rêvant qui trahit ses pensées
Et cherche en son sommeil de nouvelles amours
Moscou de tous côtés étend ses membres lourds
Par les chantiers échelonnés de ses chaussées

Elle tient dans ses bras qu'en tous sens elle allonge
L'avenir son amant l'avenir dans ses songes
Et d'où Napoléon Bonaparte l'a vue
Sur la Butte-aux-Moineaux aujourd'hui Monts Lénine
L'avenir son enfant lui rit et s'illumine
Dans l'Université porteuse de statues

Ici j'ai tant rêvé marchant de l'avenir
Qu'il me semblait parfois de lui me souvenir
Et ma fièvre prenait dans mes mains sa main nue
Il chantait avec moi les mêmes chansons folles
Je sentais son haleine et déjà nos paroles
Traduisaient sans effort les choses inconnues

Ici j'ai tant aimé la nuit et le silence
Tant de fois égaré mes pas comme une enfance
Tant de fois à plaisir j'ai perdu mon chemin
Tant de fois retrouvé mes fantômes en loques
Ombres de mon passé dans un pereoulok
Dont le nom m'échappait comme l'eau de la main

Que j'ai finalement au fond de ma rétine
Confondu ce qui vient et ce que j'imagine
Sans savoir que tout songe est le deuil d'aujourd'hui
Que l'homme voit la flamme et ne peut pas la dire
Et s'il ne se perd plus où nos yeux se perdirent
Plus tard par d'autres feux ses yeux seront séduits

L'histoire entre nos doigts file à telle vitesse
Que devant ce qui fut demain dira Qu'était-ce
Oublieux des refrains où notre cœur s'est plu
Comment s'habituer à ce qui nous dépasse
Nous avons appelé notre cage l'espace
Mais déjà ses barreaux ne nous contiennent plus

Pour borner l'existence à notre témoignage
En vain de nos tombeaux nous marquons les gagnages
La luzerne franchit la pierre et se déploie
Et nos miroirs polis auront à reconnaître
Non les flambeaux défunts mais ceux-là qui vont naître
Et non pas notre songe et non pas notre loi

Dans ce siècle où la guerre atteignait au solstice
Les hommes plus profonde et noire l'injustice
Vers l'étoile tournaient leurs yeux d'étonnement
Et j'étais parmi eux partageant leur colère
Croyant l'aube prochaine à toute ombre plus claire
A tout pas dans la nuit croyant au dénouement

Étoile on oubliait les douleurs et la crainte
Le minotaure à ce détour du labyrinthe
Étoile comme une eau dans notre aridité
Toi qu'on pouvait toucher en montant la colline
Étoile si lointaine étoile si voisine
Étoile sur la terre étoile à ma portée

Je mettais son contraire au lieu de toute chose
J'imaginais la vie et ses métamorphoses
Comme une féerie énorme et machinée
C'était un jardin bleu tintant comme un cristal
Où les pieds fabuleux marchaient sur des pétales
Et cependant les fleurs jamais n'étaient fanées

J'attendais un bonheur aussi grand que la mer
Et de l'aube au couchant couleur de la chimère
Un amour arraché de ses chaînes impies
Mais la réalité l'entend d'une autre oreille
Et c'est à sa façon qu'elle fait ses merveilles
Tant pis pour les rêveurs tant pis pour l'utopie

Le printemps s'il fleurit et l'homme enfin s'il change
Est-ce opération des elfes ou des anges
Ou lignes de la main pour les chiromancies
On sourira de nous comme de faux prophètes
Qui prirent l'horizon pour une immense fête
Sans voir les clous perçant les paumes du Messie

On sourira de nous pour le meilleur de l'âme
On sourira de nous d'avoir aimé la flamme
Au point d'en devenir nous-mêmes l'aliment
Et comme il est facile après coup de conclure
Contre la main brûlée en voyant sa brûlure
On sourira de nous pour notre dévouement

Quoi je me suis trompé cent mille fois de route
Vous chantez les vertus négatives du doute
Vous vantez les chemins que la prudence suit
Eh bien j'ai donc perdu ma vie et mes chaussures
Je suis dans le fossé je compte mes blessures
Je n'arriverai pas jusqu'au bout de la nuit

Qu'importe si la nuit à la fin se déchire
Et si l'aube en surgit qui la verra blanchir

Au plus noir du malheur j'entends le coq chanter
Je porte la victoire au cœur de mon désastre
Auriez-vous crevé les yeux de tous les astres
Je porte le soleil dans mon obscurité

PROSE DU BONHEUR ET D'ELSA

Amoureux ont parolles peintes.

Charles d'Orléans.

Sa première pensée appelle son amour
Elsa L'aurore a brui du ressac des marées
Elsa Je tombe Où suis-je Et comme un galet lourd
L'homme roule après l'eau sur les sables du jour
Donc une fois de plus la mort s'est retirée
Abandonnant ici ce corps à réméré

Ce cœur qui me meurtrit est-ce encore moi-même
Quel archet sur ma tempe accorde un violon
Elsa Tout reprend souffle à dire que je t'aime
Chaque aube qui se lève est un nouveau baptême
Et te remet vivante à ma lèvre de plomb
Elsa Tout reprend souffle à murmurer ton nom

Le monde auprès de toi recommence une enfance
Déchirant les lambeaux d'un songe mal éteint
Et je sors du sommeil et je sors de l'absence
Sans avoir jamais su trouver accoutumance
A rouvrir près de toi mes yeux tous les matins
A revenir vers toi de mes déserts lointains

Tout ce qui fut sera pour peu qu'on s'en souvienne
En dormant mon passé que ne l'ai-je perdu
Mais voilà je gardais une main dans les miennes
Il suffit d'une main que l'univers vous tienne
Toi que j'ai dans mes bras dis où m'entraînes-tu
Douleur et douceur d'être ensemble confondues

Un jour de plus un jour Que la barge appareille

Sur la berge s'enfuit novembre exfolié
Ce que disent les gens me revient aux oreilles
Il va falloir subir à nouveau mes pareils
Depuis le soir d'hier les avais-je oubliés
Mais dans les joncs déjà j'entends les jars crier

Je ne sais vraiment pas ce que peut bien poursuivre
Cet animal en moi comme un sceau dans un puits
Qu'est-ce que j'ai vraiment à m'obstiner de vivre
Quand je n'ai plus sur moi que la couleur du givre
L'âge dans mon visage et dans mon sang la nuit
N'achèvera-t-on pas l'écorché que je suis

J'écoute au fond de moi l'écho de mes artères
Je connais cette horreur soudain quand il m'emplit
Faut-il se borner à subir et se taire
Faut-il donc sans y croire accomplir les mystères

Comme le sanglier blessé les accomplit
Si le valet des chiens ne sonne l'hallali

Quoi je dormais toujours ou qu'est ce paysage
Quel songe m'habitait dans l'intime des draps
Où tu vas je te suis La vie est ton sillage
Je te tiens contre moi Tout le reste est mirage
J'étais fou tout à l'heure Allons où tu voudras
Non je n'ai jamais mal quand je t'ai dans mes bras

Je vis pour ce soleil secret cette lumière
Depuis le premier jour à jouer sur ta joue
Cette lèvre rendue à sa pâleur première
On peut me déchirer de toutes les manières
M'écarteler briser percer de mille trous
Souffrir en vaut la peine et j'accepte ma roue

Ah ne me parlez pas des roses de l'automne

C'est toujours le front pur de l'enfant que j'aimais
Sa paupière a gardé le teint des anémones
Je vis pour ce printemps furtif que tu me donnes
Quand contre mon épaule indolemment tu mets
Ta tête et les parfums adorables de mai

L'amour que j'ai de toi garde son droit d'aînesse
Sur toute autre raison par quoi vivre est basé
C'est par toi que mes jours des ténèbres renaissent
C'est par toi que je vis Elsa de ma jeunesse
O saisons de mon cœur ô lueurs épousées
Elsa ma soif et ma rosée

Comme un battoir laissé dans le bleu des lessives
Un chant dans la poitrine à jamais enfoui
L'ombre oblique d'un arbre abattu sur la rive
Que serais-je sans toi qu'un homme à la dérive
Au fil de l'étang mort une étoupe rouie
Ou l'épave à vau-l'eau d'un temps évanoui

J'étais celui qui sait seulement être contre
Celui qui sur le noir parie à tout moment
Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre
Que cette heure arrêtée au cadran de la montre
Que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant
Que serais-je sans toi que ce balbutiement

Un bonhomme hagard qui ferme sa fenêtre
Le vieux cabot parlant des anciennes tournées
L'escamoteur qu'on fait à son tour disparaître
Je vois parfois celui que je n'eus manqué d'être
Si tu n'étais venue changer ma destinée
Et n'avais relevé le cheval couronné

Je te dois tout je ne suis rien que ta poussière
Chaque mot de mon chant c'est de toi qu'il venait

Quand ton pied s'y posa je n'étais qu'une pierre
Ma gloire et ma grandeur seront d'être ton lierre
Le fidèle miroir où tu te reconnais
Je ne suis que ton ombre et ta menue monnaie

J'ai tout appris de toi sur les choses humaines
Et j'ai vu désormais le monde à ta façon
J'ai tout appris de toi comme on boit aux fontaines
Comme on lit dans le ciel les étoiles lointaines
Comme au passant qui chante on reprend sa chanson
J'ai tout appris de toi jusqu'au sens du frisson

J'ai tout appris de toi pour ce qui me concerne
Qu'il fait jour à midi qu'un ciel peut être bleu
Que le bonheur n'est pas un quinquet de taverne
Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne
Où l'homme ne sait plus ce que c'est qu'être deux
Tu m'as pris par la main comme un amant heureux

Il vient de m'échapper un aveu redoutable
Quel verset appelait ce répons imprudent
Comme un nageur la mer Comme un pied nu le sable
Comme un front de dormeur la nappe sur la table
L'alouette un miroir La porte l'ouragan
La forme de ta main la caresse du gant

Le ciel va-t-il vraiment me le tenir à crime
Je l'ai dit j'ai vendu mon ombre et mon secret
Ce que ressent mon cœur sur la sagesse prime
Je l'ai dit sans savoir emporté par la rime
Je l'ai dit sans calcul je l'ai dit d'un seul trait
De s'être dit heureux qui donc ne blêmirait

Le bonheur c'est un mot terriblement amer
Quel monstre emprunte ici le masque d'une idée
Sa coiffure de sphinx et ses bras de chimère

Debout dans les tombeaux des couples qui s'aimèrent
Le bonheur comme l'or est un mot clabaudé
Il roule sur la dalle avec un bruit de dés

Qui parle du bonheur a souvent les yeux tristes
N'est-ce pas un sanglot de la déconvenue
Une corde brisée aux doigts du guitariste
Et pourtant je vous dis que le bonheur existe
Ailleurs que dans le rêve ailleurs que dans les nues
Terre terre voici ses rades inconnues

Croyez-moi ne me croyez pas quand j'en témoigne
Ce que je sais du malheur m'en donne le droit
Si quand on marche vers le soleil il s'éloigne
Si la nuque de l'homme est faite pour la poigne
Du bourreau si ses bras sont promis à la croix
Le bonheur existe et j'y crois

Tu m'as conduit dans la garrigue à l'heure où l'air n'est que cigales
Les troupeaux anciens n'ont laissé qu'un peu d'une terre frugale
Et ce parfum de la lavande on dirait foulé de leurs pieds
Qui croît des pores de la pierre à tort et travers jointoyée
C'est la terre d'un songe ancien comme il tombe des sarcophages
Pleine d'insectes enkystés d'élytres et de coquillages
Elle a le carmin du kermès qui pousse sur les chênes-nains
Écrase-le pour voir le sang végétal te teindre les mains
Et ce serpent ruiné sans rien qui tienne ensemble ses écailles
Ce long cheminement qui est ce qui reste d'une muraille
Comme s'il s'agissait toujours de marquer les propriétés
Mais regarde-moi ces zigzags c'est drôlement mal arpenté
C'est un fichu cache-nez que les siècles ont mangé aux mites

On a depuis belle lurette oublié ce qu'il délimite
Et que ce fut le grand terrain domanial de l'épidémie
Transhumance interdite ici comme aux gens de guerre aux brebis
A cause des exhalaisons ordre à tous de porter le masque

Même aux morts qui jonchent le sol entre Carpentras et Venasque
Voilà le nom lâché Venasque ô ville où je fus avec toi
Où l'église juchée a des pierres tombales sur le toit
Tu aimes ces contrées de peste entre la Durance et le Rhône
Ce pays sans eau ces hauteurs où la Peur avait fait son trône
Tu l'ouvres devant moi cet incunable plein de tragédies
De meurtres et de poisons noirs Moi j'écoute ce que tu dis
Et j'entends ce remue-ménage et se levant des ossuaires
Les fantômes qui font un bruit caché d'armes sous leur suaire

Tu m'as conduit dans cet autre pays de la confusion
Dans ce pays de banqueroute où rien n'est que dérision
Décor plâtras La bise entre comme elle veut dans les demeures
Toutes pareilles plus ou moins à des tombeaux de parfumeurs
Des cabochons en veux-tu en voilà pour faire plus coquet
Regarde-moi les plantes vertes qu'on a mises sur les quais
Il y a ce quartier perdu quand on suit le chemin de fer
Où les immeubles et les gens ont fait de mauvaises affaires
Ce palais délabré qu'emplit une marmaille débraillée
Le linge y pend partout sur les balcons les escaliers
Mais le pis peut-être que ce sont les pensions de famille
Où ça sent à la fois la poudre de riz et la camomille
Chambre avec kitchenette et le robinet d'eau froide larmoie
La belle époque y vend sa dernière bague à la fin du mois
Pitié pour qui sur la figure a toujours le trente et quarante
Le carnaval est là pour lui prouver que la vie est marrante
La femme de ménage appelle ici les Italiens Piémontais

A toi bien sûr elle racontera le drame qu'elle tait
Le père de son fils un beau matin parti pour le Maroc
Cette femme en blanc que tu fais surgir c'est l'Ange du baroque
Énigmes Mots croisés de la Côte et toi seule en as la clef
Soudain la mer a balayé la Promenade des Anglais
Nous sommes partis d'ici par le dernier petit train de Digne
Et des motards à plumes de coq couraient le long de la ligne

Tout cela me vient pêle-mêle et ne tient pas compte du temps
J'ai traversé toute la France et toi tout au bout tu m'attends
Je revois le papier mural dans notre chambre à Carcassonne
Et le désespoir qu'on ne pouvait partager avec personne
Une chambre succède à l'autre une nuit suit une autre nuit
On dirait que le bras de l'ange exterminateur nous poursuit
Un bordel pour le front de l'Est Toute la smala dans la cour
Et le fiancé qui voulait s'enfuir de la prison de Tours
Nous débarrasser de son lit le diable m'emporte comment
Il n'y a pas de différence entre la vie et tes romans
Te voilà dans la neige avec les faux papiers Tu marches vite
Vers la maison dans la montagne par toi quelque part décrite
C'est la Noël Nous sommes abominablement malheureux
Quand la porte s'ouvre on jette du genévrier plein le feu
Qu'une grande flamme en ton honneur alors nous saute à la face
Mais nous ne resterons pas ici Que voulez-vous qu'on y fasse
Nous voici boulevard Morland dans ce petit rez-de-chaussée
Je ne distingue plus ce que tu dis de ce qui s'est passé
Schéhérazade au village où le Commandant Azur se cache
Tu es assise au cœur du monde et tu écris contre la hache
Encore un conte pour prolonger l'univers jusqu'à demain
Un soldat vert feuilletait ton manuscrit debout dans le train
Ou cette nuit au-dessus d'une boucherie à Saint-Rambert
La mort est pour un autre jour la croix pour un autre calvaire
Quand il n'en reste que la cendre où est la mémoire du feu
Notre temps pour le bien comprendre il faut le chercher dans tes yeux
Avez-vous lu *La Femme au diamant* J'adore cette histoire
L'éclipse pour la déchiffrer on a besoin de verres noirs
Schéhérazade ô récitante et ce n'est plus toi qui supplies
Au mille et unième matin quand le dernier astre a pâli
Alors tu tournes ce regard d'aube sur les choses futures
Et derrière toi dans la brume on aperçoit tes créatures
Jenny Thérèse Élisabeth ce peuple mouvant que voici
Dans le faux jour de la voyance et le néon des pharmacies
Le troupeau hideux des marchands de biens et des soldeurs de stocks
Et cet espèce de beau garçon qui se perd dans son époque
Avez-vous remarqué que c'est la même chose qu'elle dit

Dans chaque livre et dans chacun que c'est la même tragédie
Pour le faire comprendre mieux elle-même a pris ce visage
Atroce ô mon amour c'est exiger de moi trop grand courage
Ce spectacle à quoi bon D'où sort cette sauvage cruauté
Cette apocalypse Écartez de moi ce miroir écartez
De moi ce miroir Enlevez au moins ce mot qui fait si mal
Pourquoi tes doigts dans la blessure et cette souffrance animale
Qui grandit Les mots tombent de mon cœur oh que ce soit la fin
Jusqu'ici je ne savais pas où la douleur humaine atteint
Mais d'où te vient cette science à toi qui l'écris et l'enseignes
Toi par qui je comprends tout ce qui palpite et tout ce qui saigne
Tu es l'air qui porte vers moi la vie et ses pollens légers
Vint mil neuf cent cinquante-six comme un poignard sur mes paupières
Tout ce que je vois est ma croix tout ce que j'aime est en danger
Et sans toi je n'aurais été que l'homme qui reçoit les pierres
Mais tu m'as chanté la chanson du *Rendez-vous des étrangers*

Tant que j'aurai le pouvoir de frémir
Et sentirai le souffle de la vie
Jusqu'en sa menace
Tant que le mal m'astreindra de gémir
Tant que j'aurai mon cœur et ma folie
Ma vieille carcasse

Tant que j'aurai le froid de la sueur
Tant que ma main l'essuiera sur mon front
Comme du salpêtre
Tant que mes yeux suivront une lueur
Tant que mes pieds meurtris me porteront
Jusqu'à la fenêtre

Quand ma nuit serait un long cauchemar
L'angoisse du jour sans rémission
Même une seconde
Avec la douleur pour seul étendard
Sans rien espérer les désertions
Ni la fin du monde
Quand je ne pourrais veiller ni dormir
Ni battre les murs quand je ne pourrais
Plus être moi-même
Penser ni rêver ni me souvenir
Ni départager la peur du regret
Les mots du blasphème

Ni battre les murs ni rompre ma tête
Ni briser mes bras ni crever les cieux
Que cela finisse
Que l'homme triomphe enfin de la bête
Que l'âme à jamais survive à ses yeux
Et le cri jaillisse

Je resterai le sujet du bonheur
Se consumer pour la flamme au brasier
C'est l'apothéose
Je resterai fidèle à mon seigneur
La rose naît du mal qu'a le rosier
Mais elle est la rose

Déchirez ma chair partagez mon corps
Qu'y verrez-vous sinon le paradis
Elsa ma lumière
Vous l'y trouverez comme un chant d'aurore
Comme un jeune monde encore au lundi
Sa douceur première

Fouillez fouillez bien le fond des blessures
Disséquez les nerfs et craquez les os
Comme des noix tendres

Une chose seule une chose est sûre
Comme l'eau profonde au pied des roseaux
Le feu sous la cendre

Vous y trouverez le bonheur du jour
Le parfum nouveau des premiers lilas
La source et la rive
Vous y trouverez Elsa mon amour
Vous y trouverez son air et son pas
Elsa mon eau vive

Vous retrouverez dans mon sang ses pleurs
Vous retrouverez dans mon chant sa voix
Ses yeux dans mes veines
Et tout l'avenir de l'homme et des fleurs
Toute la tendresse et toute la joie
Et toutes les peines

Tout ce qui confond d'un même soupir

Plaisir et douleur aux doigts des amants
Comme dans leur bouche
Et qui fait pareil au tourment le pire
Cette chose en eux cet étonnement
Quand l'autre vous touche

Égrenez le fruit la grenade mûre
Égrenez ce cœur à la fin calmé
De toutes ses plaintes
Il n'en restera qu'un nom sur le mur
Et sous le portrait de la bien aimée
Mes paroles peintes

NOTES

Mon autre au loin ma mascarade

Ce vers est clairement calqué sur un vers de Guillaume Apollinaire, dans *La Chanson du Mal Aimé :*

Mon île au loin ma Désirade

Je suis ce Téméraire

Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, tué devant Nancy en 1477. Son corps mutilé et défiguré fut retrouvé dans la boue gelée d'un marais. Des maraudeurs lui avaient enlevé le gros diamant appelé le *Florentin,* comme à la bataille de Grandson, en Suisse, il avait été déjà dépouillé du *Sancy.*

Bierstube : Brasserie

Ach du lieber Augustin : Ah, toi, cher Augustin...

Toteninsel : l'île des morts, célèbre tableau de Boecklin qui joue en Allemagne le rôle de *L'Angelus,* de Millet, chez nous.

Gaense-Liesel : La Liesel à l'oie, statue à Strasbourg.

Charlottenbourg : quartier de Berlin qui en est le Montparnasse.

Kantstrasse : rue Kant.

L'U-Bahnhof Nollendorf Platz : c'est-à-dire l'*Untergrund-Bahnhof,* station de métro de la place Nollendorf à Berlin.

Kurfürstendamm : principale avenue du quartier de Charlottenbourg, à Berlin.

Brandenburger Tor : Porte de Brandebourg, à Berlin, à l'entrée du célèbre *Unter den Linden*, c'est là qu'après l'autre guerre et après celle-ci se faisait le marché noir.

La Cité des Eaux, à Paris, démolie depuis cette époque, descendait de la rue Raynouard au bord de la Seine, sur remplacement de l'ancien hôtel de Cagliostro.

Amie éclatante et brune : vers de Charles Cros *(Le Collier de griffes, Liberté).*

Sarcelles-Saint-Brice : localité au nord de Paris, où Eluard avait une maison dont les pièces étaient décorées par Max Ernst.

Les Gertrud Hoffman Girls : célèbre troupe de girls allemandes qui se produisirent à cette époque au Moulin-Rouge. Paul Eluard leur a consacré un poème.

Hell is a city much like London : l'enfer est une ville qui ressemble beaucoup à Londres. Citation de P.B.

Shelley (dans le poème *Peter Bell III*).

Quadrille des homards : traduction presque littérale d'un poème de Lewis Caroll, dans *Alice au pays des merveilles.*

La Tortue, le Gryphon : personnages *d'Alice au pays des merveilles.*

Stulick : propriétaire de l'hôtel-restaurant *Eiffel Tower.* L'auteur ne garantit pas l'orthographe de ce nom.

De Qveen ov hearts..., etc. : quatrain d'Alice *au pays des merveilles,* orthographié ici avec l'accent allemand : *La reine de cœur elle a fait des tartes – Tout le long d'un jour d'été – Le valet de cœur il a volé ces tartes – Et les a emportées assez loin.*

You'll miss me Honey : Vous me regretterez chérie... et *Some of these days :* Un de ces jours..., vers de la chanson américaine *Some of these days.*

La Tour des Harengs à Amsterdam.

Pécheresse : la *Madeleine* de Rubens, à Anvers.

Buonarroti : compagnon de Babeuf, auteur de *l'Histoire de la conspiration de Babeuf* (Bruxelles, 1828).

Brocéliande, Dunsinane : forêts légendaires, la première en Bretagne, la seconde dans le *Macbeth* de Shakespeare.

Biglione : Famille d'une des arrière-grand-mères de l'auteur.

Jean-Baptiste Massillon : évêque de Clermont, orateur sacré (1663-1742), d'une famille hyéroise qui est celle de la grand-mère maternelle de l'auteur.

Quai de Jemmapes, maison d'édition.

Inprekor : Abréviation de l'*International Press Korrespondenz,* bulletin de la III^{e} Internationale.

Lorquito Lorca.

C'est en 1936, au moment de l'insurrection franquiste (soit neuf ans plus tard que l'époque oh se situe le poème), que le poète Federico Garcia Lorca a été fusillé dans la banlieue de Grenade par la garde civile.

C'est en 1928 qu'eurent lieu à Paris les très importantes manifestations lors de l'exécution aux États-Unis des anarchistes Sacco et Vanzetti, accusés contre toute vraisemblance d'un crime de droit commun. Elles suivaient une campagne de presse de Paul Vaillant-Couturier. Mais cette campagne n'avait pas trouvé partout en province l'écho qu'elle eut dans la capitale.

La Malcontenta : ce nom est porté par une maison de Palladio, dans la lagune près de Venise, en souvenir de la femme adultère d'un Doge, que celui-ci y avait confinée.

Hell is a city much like London, etc. : citation de Shelley (voir p. 99) : *L'enfer est une ville qui ressemble beaucoup à Londres – Il y a toutes sortes de gens perdus – Et il y a peu ou pas d'amusement...*

Guendrikov pereoulok, à Moscou, où Maïakovski habitait avec Lili Brik. Aujourd'hui *Pereoulok Maïakovskogo* où se trouve le Musée Maïakovski. *Pereouhk :* ruelle.

Mostorg : Grand magasin de Moscou.

Dnieproguess : Station hydro-électrique du Dniepr, au grand barrage commencé pendant le premier plan quinquennal, que l'armée soviétique fit sauter lors de l'avance allemande en 1941-1942.

Итак, я жиль... *Et donc je vivais alors à Odessa :* vers du *Voyage d'Onéguine,* fragment inachevé adjoint à l'*Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine. Nous étions alors (décembre 1934), Elsa et moi, à Odessa, où j'avais été invité par les studios d'Ukraine pour mettre au point le scénario de mon nouveau roman *Les Cloches de Bâle.* Entreprise folle, dont il ne sortit rien, ce qui évita un navet dont j'eusse porté la responsabilité entière. Cet hiver-là fut d'une rigueur exceptionnelle.

Je me permets de retranscrire, dans la traduction récente de Michel Bayat, les strophes correspondantes de Pouchkine :

Je vivais alors dans la poussiéreuse Odessa. Là les cieux longtemps demeurent limpides, là le commerce abondant s'empresse de hisser ses voiles. Là tout respire et sent l'Europe ; tout brille comme le midi et se colore *d'une vivante variété. La langue de l'Italie dorée gaîment résonne dans la rue où l'on voit passer le Slave fier, le Français, l'Espagnol...,* etc.

... Ah ! mais où en suis-je, de mon récit décousu ? *Oui, j'ai dit la poussiéreuse Odessa ; j'aurais pu dire : la fangeuse Odessa : ainsi n'aurais-je pas menti...*

... nous attendions seulement les huîtres des rives de Tsaregrad. – Alors et les huîtres ? *Elles sont arrivées ; O joie !...*

... Et n'y a-t-il pas d'autres enchantements ? *Et la lorgnette fureteuse et les rendez-vous dans les coulisses et la* prima donna *et le ballet* ?...

Iouri Olecha, écrivain soviétique, auteur du roman *L'envie,* alors à Odessa.

Expression reprise à François Villon : *Paris emprès Pontoise.*

Calle Marqués del Duero : c'est dans l'hôtel du marquis del Duero, dans la rue du même nom, qu'était logée en 1936 l'*Alianza de Intelectuales,* organisation des intellectuels espagnols fidèles à la République.

Oime il bel viso, etc. : *Hélas le beau visage hélas le doux regard – Hélas la charmante allure hautaine – Hélas le parler...* (Pétrarque, *Sonetti in morte di Madonna Laura*).

Ce poème se réfère à l'année 1938.

Pierre : Pierre Unik, poète, l'un de ceux qui en 1931, en même temps que l'auteur de ce poème, rompirent avec le groupe surréaliste, choisissant la route du communisme. Prisonnier de 1940 à 1945, dans un camp de Slovaquie, s'évada aux derniers jours de la guerre et périt dans les montagnes avant l'arrivée de l'Armée rouge.

Hoch... : Ho ho Par ici A quoi bon – Sales bêtes damnées – As-tu Willi vu quelque chose – Repos repos toi chien – *O tilleul* – Y a pas de tilleul espèce de fou – pas de tilleul à chanter ici.

Poème écrit pour l'inauguration d'une Rue « Groupe Manouchian » à Paris. Le poète arménien Manouchian, héros de notre Résistance, chef du groupe dit « des étrangers », ou « de l'affiche rouge », a été fusillé par les nazis, en février 1944.

Pereoulok : ruelle.

La garrigue, voir la nouvelle *Le Destin personnel* dans *Mille Regrets,* d'Elsa Triolet.

Les fantômes qui font un bruit caché d'armes : Les Fantômes armés, roman d'Elsa Triolet.

Cette femme en blanc..., voir la nouvelle *Mille Regrets,* dans le recueil du même nom.
Un bordel pour le front de l'Est, voir *Ce n'était qu'un passage de ligne,* d'Elsa Triolet (Seghers, éd.).
Vers la maison dans la montagne..., voir *Les Amants d'Avignon* dans *Le Premier Accroc coûte 200 francs,* d'Elsa Triolet.
Le Commandant Azur..., voir dans le même recueil la nouvelle qui porte le titre du livre.

La Femme au diamant..., nouvelle, dans *Bonsoir, Thérèse,* premier livre d'Elsa Triolet en français.
Jenny, personnage de *Personne ne m'aime ;* Thérèse, de *Bonsoir, Thérèse ;* Élisabeth, du *Cheval blanc* et de *Le Rendez-vous des étrangers.*
Dans le faux jour de la voyance..., voir *L'Inspecteur des Ruines* d'Elsa Triolet. *Et cet espèce de beau garçon...,* Michel, du *Cheval blanc.*
... *ce visage – Atroce*, voir *Le Cheval roux.*
... la chanson du *Rendez-vous des Étrangers :* dans ce roman, *Grenade*, poème de Mikhaïl Svetlov, traduit par Elsa Triolet, musique de Joseph Kosma.

GALLIMARD
5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07
www.gallimard.fr

© *Aragon, 1956.* © *Éditions Gallimard, 1966, pour la préface.* Pour l'édition papier.
© *Éditions Gallimard, 2015.* Pour l'édition numérique.

Couverture : D'après un portrait d'Aragon par Ernest Pignon-Ernest © ADAGP, 2001.

Aragon

Le roman inachevé

Ce poème s'appelle « Roman » : c'est qu'il est un roman, au sens ancien du mot, au sens des romans médiévaux ; et surtout parce que, malgré le caractère autobiographique, ce poème est plus que le récit - journal ou mémoires - de la vie de l'auteur, un roman qui en est tiré.

Il faut le lire dans le contexte de l'œuvre d'Aragon. Il s'agissait ici d'éviter les redites : on n'y trouvera pas le côté politique des *Yeux et la Mémoire* ou les heures de la Résistance de *La Diane française* ou du *Musée Grévin*. Le domaine privé, cette fois, l'emporte sur le domaine public. Même si nous traversons deux guerres, et le surréalisme, et bien des pays étrangers.

Poème au sens des *Yeux et la Mémoire*, ce *Roman inachevé* ne pouvait être achevé justement en raison de ces redites que cela eût comporté pour l'auteur. Peut-être la nouveauté de ce livre tient-elle d'abord à la diversité des formes poétiques employées. Diversité des mètres employés qui viendra contredire une idée courante qu'on se fait de la poésie d'Aragon.

Il semble que, plus que le pas donné à telle ou telle méthode d'écriture, Aragon ait voulu marquer que la poésie est d'abord langage, et que le langage, sous toutes ses formes, a droit de cité dans ce royaume sans frontières qu'on appelle la poésie.

Plus que jamais, ici, l'amour tient la première place.

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection

LE MOUVEMENT PERPÉTUEL précédé de FEU DE JOIE et suivi d'ÉCRITURES AUTOMATIQUES. *Préface d'Alain Jouffroy.*

LES POÈTES.

LE CRÈVE-CŒUR. LE NOUVEAU CRÈVE-CŒUR.

LE FOU D'ELSA.

Cette édition électronique du livre *Le roman inachevé* d'Aragon a été réalisée le 18 septembre 2015 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070300112 - Numéro d'édition : 286937).
Code Sodis : N71186 - ISBN : 9782072595608 - Numéro d'édition : 281979

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.